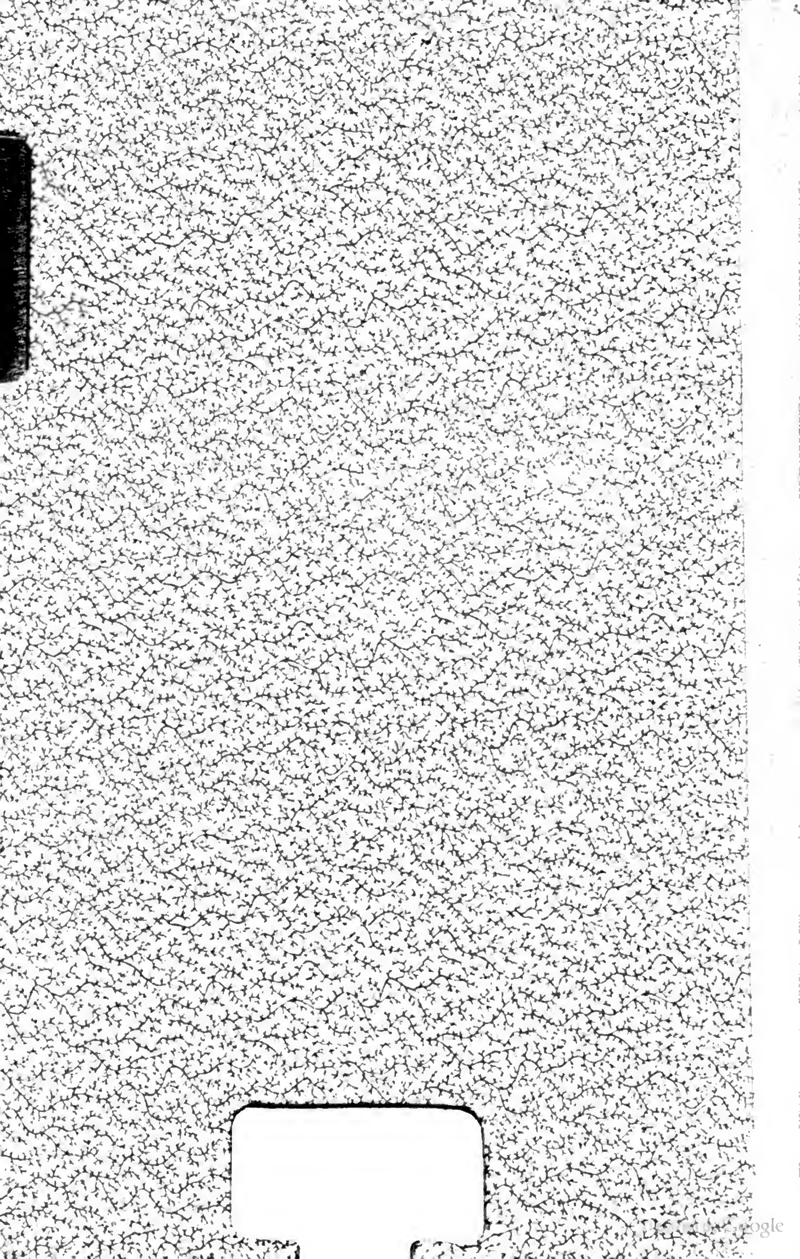


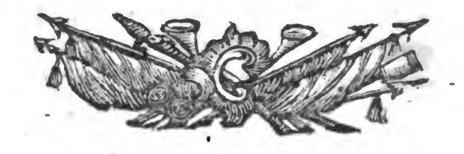
HISTOIRE
GÉNÉRALE, ET RAISONNÉE
DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES
DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS.

DÉDIÉE

A MESSIEURS

LES VOLONTAIRES

TOME II.



A GÊNES.
Chéz JEAN FRANCHELLI, & FILS
avec approbation.
1795.

HISTOIRE

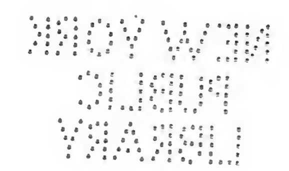
GÉNÉRALE, ET RAISONNÉE

DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS.

LES Gênois devenus susceptibles de toutes les impressions par l'habitude d'en recevoir, ne promettoient pas d'être plus fidéles au Marquis de Monferrat qu'ils ne l'avoient été à Boucicaut. Ils prouverent que se livrant aisément à quiconque vouloit disposer d'eux, ils ne pouvoient plus l'être à personne. Le Marquis gouverna cependant pendant trois ans, mais il dût avoir des craintes dès les premiers jours. Il montra trop ouvertement la préference qu'il accordoit aux Gibelins; & il punit trop rigoureusement dans les Guelfes, la nature & l'amour propre également sensibles à cette faveur. Les premiers mouvemens que firent ceux-ci pour prevenir le sort qui leur étoit annoncé, donnerent lieu à un spectacle tragique dont le recit ne peut qu'interesser. Un jeune homme facile & ardent avoit été engagé à conduire une entreprise dont le succès devoit procurer des avantages aux

Guelfes. Il eſt soupçonné. On l'arrête. La violence des épreuves lui fait avouer sa faute. Il eſt condamné sur le champ; dans une heure il ne sera plus. Ce jeune homme plein d'honneur & plein d'amour, étoit l'obiet de deux passions, & n'en partageoit qu'une. Cet honneur dont il étoit rempli, avoit obtenu de lui l'aveu de son indifference à celle qui n'avoit pu le toucher. Dans un moment de fureur cette fille égarée, trop inſtruite de l'entreprise qu'il conduisoit, avoit été le dénoncer. L'amante chérie en eſt informée. Elle vole chez elle, & la poignarde. Deux motifs l'ont determinée. Elle vengera son amant, & ne lui survivra point, car elle croit que les lois seront promptes à la punir. Mais elle eſt deſtinée à être elle même son propre bourreau. En courant pour aller se declarer coupable, elle rencontre son amant qu'on conduit au supplice. Elle s'arrête. Il passe; il la voit, il la regarde, il la regarde encore, & il soupire. Mon Dieu, dit-elle en élevant la voix, mon Dieu, vous savez que je ne voulois pas être homicide de moi même! Pardonnez moi, pardonnez moi..... & à l'inſtant elle se frappe du couteau dont elle avoit tué sa rivale, & qu'elle avoit gardé pour conſtater son crime.



Je reviens à mon sujet. Le jeune homme fut exécuté. Cet exemple loin d'effraier la faction qu'il avoit voulu favoriser, ne servit qu'à l'irriter d'avantage. Deux de ses chefs bien secondés se porterent vers *Portofino*, s'en saisirent, & s'y fortifierent. Mais cette prise fut un rêve. Aubert Spinola, & Raphaël Montalde envoyés pour se resaisir de cette place, la reprirent, en effet, en assez peu de temps; delà ils se transporterent à *Recco*, où ils eurent un égal succés.

Ladislas Roi de Naples qui étoit devoué aux Gibelins, ainsi qu'au Marquis de Monferrat, obtint aisément des Génois quelques galéres pour l'aider à attaquer avec avantage Louis d'Anjou son concurrent. Cette expedition ayant produit un très-heureux effet, le Monarque renvoya les galéres à Gênes, que par arrangement il fit accompagner par neuf des siennes. Le Commandant Génois avoit ordre de se servir de cette flotte pour tenter de reprendre *Porto-Venere*, & *Vintimille*, que les François gardoient sans vouloir en sortir; ce Commandant étoit *Ottobon Justiniani* qui, brave, franc, & habile regardoit une expédition comme une partie de plaisir. Dominique, & Barthelemi D'Oria devoient le seconder par un renfort de AN. 1411.

bonnes troupes, qu'ils conduisoient par terre. On commença par Vintimille, qui fut prise d'assaut malgré l'heroïque resistance des François. Le siège de Portovenere fut necessairement suspendu : la flotte ayant été si maltraitée qu'il fallut la conduire à Gênes pour la faire radouber. L'impatience de Justiniani avoit supporté avec peine ce retardement : Il eut besoin de plus de philosophie pour se modérer avec le Commandant Napolitain, lorsque celui-ci lui apprit qu'il pensoit à se rendre à Naples, & non à Porto-Venere. Il fallut donc pour le moment abandonner ce projet. On est tenté de croire qu'Ottobon n'y consentant que malgré lui, fit sentir militairement à ce Général qu'à sa place il se seroit mieux souvenu du service que Gênes venoit de rendre à son maitre.

Les mouvemens se multiplierent de jour en jour. Les chatimens n'arrétoient point les revoltes; les pertes animoient le courage; la haine toujours féconde en ressources ou donnoit l'esprit d'en trouver, ou y suppléoit, si elle n'en trouvoit pas : c'étoit une reproduction constante des moyens dejà épuisés, & un retour continuel de l'esprit infernal qui les avoit mis en usage. On sait que ces sortes de guerres, ces guerres formées de haine, d'envie, d'imérets personnels,

d'animosités indestructibles, ont le vice de la ferocité, & le génie de l'invention.

Le nouveau Souverain (quoiqu'il ne fut pas sans passion) voyoit une hydre, & sentoit qu'il ne regnoit que sur des flots impétueusement agités: cela ne fait pas un agréable empire; mais il esperoit que ces convulsions auroient un terme; & en attendant il punissoit toujours; il servoit les Gibelins de tout son pouvoir, & fomentoit la haine des Guelfes. Enfin le moment qu'il desiroit arriva. De bons esprits ayant travaillé efficacement à ramener le calme, on vit les flots cesser insensiblement de se précipiter l'un sur l'autre avec fureur; & la raison ne fut plus une chimere pour l'un & l'autre parti. Mais on avoit commencé à s'entendre, sans cesser de se haïr, la reconciliation pouvoit elle être solide? Le Marquis de Monferrat re- AN. 1412.
tourné dans ses états pour y conclutre le mariage de sa fille, vit bientôt sa confiance trompée. Roland Frégose, le plus animé peut-être de tous les Guelfes, & qui étoit alors à Rome, n'eut pas plutôt appris le départ du Marquis, qu'il se rendit à Gênes pour ranimer le feu qui sembloit s'être éteint. Il assemble ses amis, & leur parle. Ceux-ci l'écoutent; s'excitent respectivement, & s'enflamment de nouveau.

Lorsqu'il s'eſt assuré d'eux, il feint de retourner à Rome, & se rend à Chiavari où il a des intelligences assurées, & une troupe liée par des sermens. Il part, à la tête de six cens hommes; & Gênes devient encore un theâtre de carnage. Mais on étoit accoutumé à faire ceder l'intêret particulier à l'intêret général. Les Catalans ennemis obſtinés, & pirates intrépides, venoient de se signaler, à leur égard, par une si grande violence dans les mers éloignées, qu'il fallut songer à se reunir, pour courir promptement sur eux. Un motif plus noble que l'intêret les animoit, c'étoit le sentiment de la vengeance; car le dommage qu'ils avoient causé, étoit dejà plus que réparé; mais il falloit les punir; car punir eſt quelquefois un devoir indispensable qu'impose la réputation. Voici le fait dans son principe & dans sa conséquence. „ Les Catalans avoient commencé par des pirateries, & s'étoient emparés ensuite de vaisseaux richement chargés. Lorsqu'ils virent que les Gênois occupés de leurs querelles particulieres, ne pouvoient guere penser à se venger d'eux, ils vinrent descendre à l'île de Scio avec sept vaisseaux de guerre, espérant de la surprendre sans peine. Dès qu'ils eurent abordé, ils firent mettre à terre leur artillerie pour

battre la ville. Il trouverent plus de resistance qu'ils ne se l'étoient imaginé. Les habitans ne se contenterent pas de les repousser avec leurs forces personnelles, ils firent sortir cinq navires & une galére qui appartenoient au Seigneur de Mételin, pour aller attaquer leur flotte qu'ils jugeoient être depourvue de monde. Ces braves Insulaires avoient donné le commandement de la leur à Jean Baptiste De Franchi, & à Paul Lercaro, qui étant partis de Gênes, pour aller à Jaffé, exercer le Consulat, avoient passé par leur ville, & s'y trouvoient heureusement dans cette conjoncture. Dès que les Catalans virent la flotte des Insulaires arriver sur eux, ils se rembarquerent en diligence, & s'éloignerent de l'île, à toutes voiles. Les Insulaires les poursuivirent jusqu'à Alexandrie, & les y ayant joints, il les forcerent de combattre, à la vue de la place. La victoire fut long temps disputée, mais enfin elle se déclara pour les Insulaires, qui gagnerent deux vaisseaux, & reprirent ceux de Gênes dont les Catalans s'étoient emparés.„

Les Catalans étoient vaincus; mais les Génois n'étoient pas vengés; & j'ai dit que par leurs principes, source de leur gloire, la vengeance chez eux se confondoit souvent avec

l'honneur . Leur résolution est prise, & l'effet la suit. Comme ils n'avoient point de galéres dans leurs ports , ils font embarquer quinze cens hommes, commandés par Antoine Philippe *D'Oria* , sur sept gros vaisseaux . Ce Général attaqua en passant la ville de *Carpina* voisine de Livourne . Cette place, après s'être donnée aux Gênois , s'étoit défaite de sa garnison (on ne dit pas comment) & vouloit se donner aux Florentins . D'Oria fit debarquer ses troupes, & après plusieurs assauts , dans lesquels les assiegés perdirent plus de cinq cens hommes, il entra dans *Carpina* . Lorsqu'il fut maitre de la ville , il fit pendre les chefs de la révolte, & y ayant mis une forte garnison , il remit à la voile. Il prit la route du Levant , où il croyoit rencontrer la flotte des Catalans ; mais ils ne l'avoient pas attendu : dès qu'ils avoient sû qu'il étoit parti de Génes , ils étoient retournés à Barcelone . D'Oria ayant appris leur retraite, à *Modon* , retourna vers les cotes d'Espagne dans l'espoir de les rencontrer . Il trouva deux de leurs vaisseaux à Sarragoce , & y fit mettre le feu . Il en brula encore plusieurs autres dans le port de Cagliari , après avoir fait mettre à terre l'équipage , & les marchandises, dont il tira un riche butin . Il de-

scendit dans l'île de Corse, & y reprit toutes les places dont les Catalans s'étoient emparés pendant les troubles de Gênes. Il alla ensuite vers les cotes de Catalogne, mais ayant vu que les ennemis avoient fait tirer à terre tous leurs vaisseaux, il s'en retourna à Gênes, aussi triomphant qu'on peut l'être avec des gens qui fuyent toujours.

Les Gênois abandonnent les Catalans, avec qui il n'y a rien à faire, pour se tourner du coté des Florentins avec qui ils ont à compter. Boucicaut leur a cédé assez légérement des places sur lesquelles il ont droit de retour lorsqu'ils ne dependent plus de la France. Telles étoient *Porto Venere*, & *Lerici*. Ils attaquent la premiere de ces villes; mais ils trouvent une si forte resistance, qu'ils renoncent prudemment à leur projet. Ils furent plus heureux à *Lerici*. On a écrit que l'intelligence y fit plus que la force: le fait est il vrai? J'ai cherché vainement à m'en assurer. Un fait plus certain c'est que pendant qu'ils faisoient cette entreprise, de la maniere supposée; les Florentins essayoient de surprendre Livourne par le même moyen. Mais Montaldé qui y commandoit, découvrit la trahison, & fit pendre le traître. On ne fit pas une seconde tentative.

An. 1413. Nous avons respiré un moment. Si l'héureuse tranquillité ne regnoit pas dans les ames, du moins elle exiſtoit dans les maisons. Les travaux avoient repris leur cours; les mouvemens du commerce doubloient l'exiſtence du citoyen, & charmoient les regards du philosophe; il voyoit les richesses de toutes les villes circuler dans les mains d'un peuple heureux pour en aller enrichir beaucoup d'autres; l'esprit de societé, si touchant quand on eſt bon, sembloit avoir été rendu aux citoyens, après les horreurs de la haine, comme le jour eſt rendu aux humains par le retour de l'aurore, après les ombres de la nuit. Ce n'étoit point une réalité, on se deteſtoit toujours; on alloit se tourmenter encore; mais c'étoit une douce apparence : le philosophe, qui sait que le vrai bonheur eſt très-rare, attache un prix à son image. Un d'eux, dans cette circonſtance, écrivoit à un ami qui vivoit à Rome. « Nous ne » sommes plus dans les convulsions; nous mar- » chons avec sécurité dans nos rues étroites; » le poignard perfide & lâche ne nous attend » plus, au premier coin, pour nous ravir des » jours que nous avons disputés la veille au » fer d'un ennemi plus declaré. Nos freres ne » sont plus nos ennemis; nos femmes ont une

» autre intention que celle de nous voir perir
» par la faction qui les soudoye ; nos enfans
» nous saluent, & nos domestiques ne s'en-
» richissent plus par l'abominable dénonciation.
» Resterons nous long-temps dans cet état ?
» J'ai tant de raisons pour en douter, que je
» me permets à peine d'en jouir ... Qui croi-
» roit que le bonheur de la concorde ait pu
» devenir un problême dans un pays qui dut
» tout à l'harmonie, puisque tout ce dont il
» jouit fut le fruit du commerce ? Qui croiroit
» que desirant sans cesse d'augmenter leurs ri-
» chesses par leurs combinaisons, des hommes
» éclairés puissent sacrifier si souvent & si aisé-
» ment le repos de leur esprit ... & ce peu-
» ple, qui sait si bien qu'il ne peut rien ga-
» gner aux disputes des factions ; que le tra-
» vail reglé est le devoir de sa condition, &
» la ressource de sa famille ; qu'il devoue ses
» enfans & sa femme à la faim dévorante,
» s'il perd un bras & même un jour ; ce peu-
» ple à qui la nature parle si clairement, &
» qui l'écoute si volontiers, est-il bien facile
» à definir, lorsqu'au premier mot il quitte les
» instrumens de son travail pour aller servir
» des fureurs étrangeres ? Si j'ajoutois que re-
» spectant naturellement les lois, & cherissant

» les magiſtrats qui gouvernent, il se laisse en-
» lever ce respect, & cet amour, avec une fa-
» cilité dont il convient lui même lorsque l'on
» parle à sa raison, & surtout à son cœur,
» j'aurois achevé de le peindre, & j'aurois
» ouvert un vaſte champ à tes reflexions. Voi-
» ci la mienne. S'il y avoit ici quelques hom-
» mes de moins, rien de tout cela n'exiſteroit;
» chacun seroit à sa place; le commerce & le
» travail lieroient tous les esprits; les lois,
» très-bien faites, n'auroient rien à faire; il
» n'y auroit que des heureux, puis qu'il n'y
» auroit que des sages. Nous serions l'exem-
» ple du monde; cet état ne peut pas exiſter
» sans entrainer le respect public. «

On écrivoit cela, il y a près de quatre cens ans. Le lendemain, le repos qu'on avoit peint dans les premieres lignes fut horriblement troublé. Il s'étoit élevé quelque émeute à Savone dont on n'étoit pas inſtruit publiquement à Gênes. Dés que la nouvelle en fut arrivée, celui qui étoit chargé de representer le Marquis de Monferrat, toujours absent, fit partir *George Adorne* avec deux cens hommes; & un courrier fut dépeché sur le champ au Marquis. Le choix d'Adorne pour le retablissement de la paix ne lui convint point, parcequ'il le

soupçonnoit de cabaler contre lui ; dés lors il ne fut plus tranquille sur la fidelité de son lieutenant. Entrainé par la prévention, il vole, en quelque façon, à Savone, & le premier ordre qu'il y donne eſt d'arréter Adorne. L'objet qu'il suspeƈtoit à Gênes, loin de meriter ce soupçon, signaloit tous les jours son zéle par sa vigilance ; & par une suite de cette application extréme, étant parvenu à découvrir une intrigue très-cachée de Thomas Frégose, il songeoit à le faire arrêter de son coté. Mais ses vœux furent déçus. Cent soldats ayant été detachés pour surprendre Frégose, & le conduire au palais, il refusa de s'y rendre ; & peu après plusieurs de ses partisans, qui, à la premiere nouvelle de son danger, avoient pris les armes, & étoient accourus, se repandirent dans les rues, en criant : *Vive Thomas Frégose*. Le lendemain celui-ci parut bien accompagné ; les mouvemens qui suivirent furent tels que le lieutenant du Marquis crut devoir disparoitre. Un conseil de huit personnes fut formé sur le champ. On décida que les emplois seroient partagés entre les nobles & le peuple ; & l'on donna ordre de raser le premier fort que Boucicaut avoit fait éléver dans la ville.

Ces nouvelles, en parvenant au Marquis de

Monferrat le désabuserent sur le compte de son lieutenant, & le rassurerent conséquemment sur Adorne. Mais il vit en même temps que l'autorité alloit lui être totalement ravie. En homme d'esprit il pensa à la conserver, autant qu'il étoit possible, par un équilibre entre Adorne & Frégose. Dans cette idée, il relacha Adorne, qui ayant ses vues & ses partisans, se rendit promptement à Gênes. Mais ce citoyen étoit né avec des avantages devant lesquels devoient disparoître toutes les prétentions de son rival, & le Marquis ne les avoit pas assez calculés. Il étoit riche, cheri de tout le monde, par le droit des qualités solides, & le charme des manieres aimables. Toujours une pensée juste, ou un mot obligeant faisoit reconnoître le caractére de son esprit. Superiorité & bonté; noblesse, & modestie; sensibilité éclairée, politesse naturelle, bienfaisance inépuisable. Ce n'étoit pas tout. Quand on a tout cela, il y a encore quelque chose qu'on ne peut dire; c'est un charme qui echappe à l'œil; encore plus au pinceau; mais qu'on sent bien.

Dès qu'Adorne parut, dans la disposition où l'on étoit de se défaire du Marquis de Monferrat, on pensa à le faire Doge; & il fut élu le lende-

lendemain, avec la plus grande solemnité, sans aucune opposition de la part de Frégose. Le Marquis qui jugea que c'étoit un mal sans reméde, proposa lui même son éloignement, à condition qu'on lui payeroit vingt quatre mille écus, ce qui fut accepté.

Les Gênois affranchis de la domination des étrangers, en seront ils plus tranquilles & plus heureux? Si j'avois à répondre à cette queſtion je demanderois dabord s'ils peuvent être l'un & l'autre, en pensant, & se conduisant comme ils font? Toute domination eſt un joug; toute habitude pése à l'inconſtance; tout inconſtant eſt necessairement injuſte, parcequ'il accuse, & se plaint par ennui. Ainsi les révolutions rélatives à la domination se succéderont, pendant long-temps, sans que cette vicissitude honteuse & funeſte, éclaire, & change les Gênois. Il faut plus que des reflexions, plus que des évenemens pour reformer le caractère d'un peuple, surtout d'un peuple léger. Mais quand cette légéreté n'eſt plus entrainée par les secousses d'une intrigue coupable, & par un mécontentement odieusement inspiré, alors il peut reſter tranquille, s'il eſt laborieux; & devenir reconnoissant s'il eſt bon. AN. 1414.

Le calme ne regna donc pas à Gênes, quoi-

que le Doge qu'on venoit de se donner fut comme un présent du ciel. L'animosité entre les Guarco & les Adorne subsistoit toujours. Cette élection la reveilla. Isnard Guarco ramasse des troupes, & entre dans Gênes. Il est repoussé; mais il a donné l'exemple; dans peu l'on verra une nouvelle conspiration, & elle aura des suites plus serieuses.

Baptiste Montalde, aidé de plusieurs familles nobles & puissantes se montra tout à coup dans les rues, à la tête d'un grand nombre de conjurés, criant *vive Montalde*, *vive Montalde*. Le Doge aussitôt rassemble son parti, auquel se joint la faction des Frégoses. On se bat durant quelques heures : les avantages sont égaux. La nuit survient. Il faut s'arrêter .... Le temps de la nuit s'est écoulé; mais les passions sont plus fixes que les heures. Le jour ne reparôit que pour éclairer le même desordre. On se barricade, de part & d'autre. Tous les partis établissent des corps de gardes, & ont des places d'armes. Les combats se suivent, & se renouvellent dans tous les quartiers, & à tous instans, avec une fureur toujours nouvelle. On eut dit que chaque individu, des deux cotés, avoit éprouvé des outrages sanglans, ou avoit vu massacrer sa femme, ses enfans, ses amis les plus

chers. Il y avoit pourtant là des êtres, & même plusieurs, des plus barbares, à qui le sujet de cette tragedie étoit indifférent; mais l'exemple, mais l'occasion, mais le mauvais naturel...

Les citoyens paisibles se tenoient dans leurs maisons, où n'en sortoient du moins que lors qu'on convenoit de respirer. Alors ils tachoient d'interposer leurs bons offices; ils employoient tour à tour l'art de l'esprit, l'autorité de la raison, la force de l'eloquence, la douceur de la priere. Ils retrouvoient quelquefois la bontè du peuple, & cet ancien respect pour un Sénat toujours sage; mais des esprits hardis, des orateurs perfides; des esprits plus vrais, trompés par leurs maximes, effaçoient bientôt ces impressions.

Il y avoit dejà plusieurs semaines que cet orage duroit; lorsque la foudre cessant de gronder, on put se reunir, & se recueillir dans le silence, pour écouter la voix de quelques sages. A la suite de quelques assemblées, on convint que George Adorne abdiqueroit, & que Baptiste Montalde, & Thomas Frégose gouverneroient jusqu'à ce qu'on eut èlu un autre Doge.

On frémit de penser qu'il fallut destituer un sage adoré, pour arrêter des furieux aveugles,

dont son élection avoit été l'ourage. Quel tableau l'imagination ne se trace-t'elle pas, en considerant surtout les êtres à qui ces mêmes furieux veulent être livrés. Mais la victime n'est pas encore immolée, quoiqu'elle se presente d'elle-méme au couteau dejà levé sur elle. Adorne est doux, & chérit sa patrie; il est grand par vertu, & veut épargner à ses concitoyens ingrats le crime d'une barbare obstination. Il consent donc à se retirer; il ordonne son départ; il le prépare, il le presse; il semble l'approuver, puisqu'on l'envisage comme un bien général.... Ses fils ne pensoient pas comme lui; peut être devoient ils differer d'opinion. Un d'eux se presente, & l'arrête au moment qu'il alloit sortir du palais. » Vous voulez dispo-
» ser de vous, lui dit-il; vous croyez en avoir
» le droit? La nature le dispute à l'opinion,
» à la vertu même. Vous appartenez à votre
» famille; votre place lui appartient aussi;
» c'est vous séparer d'elle, c'est la méconnoître
» que de vous décider sans son aveu. Mon pe-
» re! Ecoutez moi, & respectez vous.... »
Adorne calme, & décidé, insista, & voulut le ramener à son avis. » Jamais, jamais;
» s'écria le fils; je respecte la vertu jusque dans
» ses prejugés; mais une erreur funeste n'est

» plus un prejugé ; une foiblesse honteuse n'eſt » plus une vertu ; & la nature immolée eſt » toujours un attentat. Votre opinion, celle » de toute la terre ne peuvent vous donner » le droit de nous sacrifier ; & nous ne souf» frirons point .... « Adorne voulut avancer pour se dispenser de répondre ; une troupe armée se présente, & s'oppose à son passage. Ses autres fils avoient agi, tandis que l'ainé parloit ; & dejà l'on étoit aux mains dans la cour du palais.

Les esperances de paix sont donc évanouies ; les desordres recommencent avec plus de violence que jamais. Cette nouvelle guerre, dure pendant quelques jours. Une treve en arrête les fureurs ; mais elle sera bientôt rompue. Tandis que les deux partis attendent des secours meurtriers, l'un du Monferrat, l'autre de la Lombardie, faisons mieux connoître l'objet des scênes qui se préparent, & dont il eſt la cause si involontaire, puis qu'il consent généreusement à n'être plus rien. Ne l'ayant peint encore qu'à moitié, mon devoir envers lui n'eſt pas rempli.

George Adorne n'étoit point de ces êtres vertueux sans sentiment, & sans action, qui gouvernent comme on dort, qui obtiennent l'eſtime parcequ'ils n'inspirerent point la haine ;

& dont la vertu n'eſt que l'absence du vice. Adorne en gouvernant avoit connu cette sollicitude qui nait des besoins, & ce plaisir qui nait des bienfaits; embrassant chaque jour la sphére entiere de l'état, il ne se négligeoit sur rien, parcequ'il sentoit qu'après l'attention aux choses importantes, le soin des plus petites eſt encore un devoir; mais il le remplissoit avec noblesse; il descendoit sans s'abaisser, & la grandeur de son ame étoit toujours apperçue.

De quel prix payoit on un merite si utile, & une utilité si interessante dans ses détails? Ceux même qui pensoient à le venger n'étoient occupés que d'eux même. On ne se souvenoit plus de ses vertus; il n'étoit plus qu'un prétexte pour les passions.

Les troupes qu'on attendoit des deux cotés arrivent enfin. Ce jour fut comme un jour de fête. Elles annonçoient la mort; elles ne virent que le plaisir. Adorne frappé de cette ivresse crut n'avoir jamais connu les hommes; & rougit peut-être d'avoir en commun avec eux cette qualité, qui devroit être si glorieuse. Cependant il falloit representer, ou s'enfuir. Le premier parti étoit terrible; le second lui étoit interdit par l'honneur. Sa fuite eut été un desaveu des mouvemens de ses enfans, alors ils

n'étoient plus que de mauvais citoyens, des perturbateurs sanguinaires, des revoltés féroces. Il paroîtra donc, il exposera ses jours qu'il déteste, il fera taire sa sensibilité qui nuiroit à son courage, dont il doit compte au dernier homme de son parti.

Une heure avant la premiere attaque, un ami vint le voir. Il le trouva les larmes aux yeux, mais ferme, & résolu. Cet homme étoit un philosophe sensible qui le connoissoit bien. » Je devine les reflexions que vous faites, lui » dit-il, en lui prenant la main -- Peut-être que non, repondit Adorne. Vous me croyez » vraisemblablement occupé de mes enfans & de » moi. Vous vous trompez, si c'est votre pen- » sée. Je reflechis à cette épidémie qui a déjà » fait couler tant de sang; à ces freres, à ces » parens, à ces amis égorgés les uns par les » autres; à ces horreurs incalculables qui ont » dénaturé l'homme & le citoyen dans cette » ville, autrefois si glorieuse, aujourd'hui si in- » fortunée. Eh! pourquoi, tant de meurtres, » tant d'obstination; tant de férocité... Qu'une » grande nation, visiblement occupée du grand » intérêt des lois & des mœurs, s'expose à ces » ravages inévitables; je le conçois; qu'elle » ne les envisage pas comme un mal propor-

» tionné au grand bien qui doit en resulter;
» je le conçois encore: elle pense que le sang
» qui coule emporte les vices quelle veut voir
» disparôitre; & ce raisonnement peut-etre
» adopté comme un principe. Les Grecs, les
» Romains, ont eu ces idées, les ont suivies,
» & en ont recueilli le fruit; d'autres peuples
» viendront peut être qui étonneront encor plus
» en pensant encor mieux, c'eſt à dire en al-
» lant encor plus loin. Je me garderois bien
» de parler qu'ils auront à s'en repentir. Mais
» ce sont de grandes nations que je mets sous
» vos yeux. Do grands abus leur faisoient de
» grands besoins; de grands inconveniens ne
» durent pas les arrêter. Eh! Toutes les gran-
» des idées, toutes les grandes vertus n'ont el-
» les pas les leurs. Mais nous qui avions l'or-
» dre par les lois, les mœurs par l'exemple,
» le bonheur par l'habitude; nous avons dé-
» rangé tout cela, anéanti tout cela; méconnu
» ce grand bien; & pour quel autre bien?
» Pour quelle chimére même!... Pourrions nous
» avouer nos motifs? Oserions nous entreprendre
» de les juſtifier? Jouets infortunés de quel-
» ques ambitieux... Mais j'entens des cris sur
» la place. Adieu, mon ami. Ne me suivez
» point; ne vous exposez pas; vous n'avez pas
» des enfans qui se battent pour vous. «

Adorne paroît, & l'attaque commence, des deux cotés. L'égalité du nombre & de la fureur rend le combat très-sanglant, & très-long. La fin du jour n'en eut pas été le terme, si ne changeant point de place, le corps des morts & des blessés n'étoit pas devenu un obſtacle à la liberté des manœuvres. Il fallut donc convenir d'une suspension. Les Fiesques qui n'avoient pris nulle part à ces affreux mouvemens voulurent profiter de cet intervalle pour amener les esprits à un arrangement: on répondit à leur éloquence par l'incendie; & vingt palais furent brûlés dans la nuit. Le carnage recommença avec le jour. On invoque le ciel. Le bruit des cloches annonçe les prieres; ce son partout respecté, particulierement des Génois, dont il arrête ou la marche ou le discours lorsqu'il se fait entendre aux différens periodes du jour, ce son imposant, loin de les calmer sembla au contraire, les exciter davantage. Les Prêtres recoururent aux processions; l'Archévêque, piés nûs, se presenta au champ de bataille armé du Saint Sacrement, le premier de tous les moyens, la plus forte de toutes les éloquences, pour arrêter les passions agitées: La frénesie étoit telle, des deux cotés, que le mal parut s'irriter du reméde. On n'espera

plus le retour de la paix que de l'épuisement des forces. Ce moment vint. *Barnabé Guarco*, docteur en droit, *Jacques Justiniani*, & *Antoine D'Oria* qui étoient restés dans leurs maisons, en sortirent pour se concerter; & s'étant ensuite presentés au peuple, ils obtinrent, après beaucoup d'efforts inutiles, qu'il se rendit dans l'Église des Jacobins pour les entendre plus tranquillement. Le résultat de cette assemblée fut une convention raisonnable. On chargea neuf citadins des plus estimés de se reunir, & de proposer, dans l'écoulement de deux heures, un moyen pour terminer la querelle. Ceux-ci, ayant reçu un plein pouvoir déciderent de remettre à trois citoyens la garde des tours du chatelet, qui n'avoient pas été endommagées; de faire disparoître les barricades, de remettre pour un mois Adorne dans les droits & honneurs de la dignité Ducale, à la charge de se retirer au bout de ce temps, pendant lequel ils s'occuperoient de l'election d'un nouveau Doge.

Cette décision ne fut point contrariée. Il est vrai qu'on avoit perdu l'envie de contredire en perdant la force de se battre. On se soumit donc. Les travaux & les affaires reprirent leur cours; & le sublime Doge se vit encore à portée de faire un peu de bien. Il en fit,

quoiqu'il eut éprouvé des outrages. Je le dis avec délice; puisse ce mot, puisse cet exemple touchant frapper quelques uns de ces êtres dénaturés qui n'en font pas, après avoir reçu des services.

Adorne remplit ainsi sa carriere trop courte; & se retira lorsque le terme fut arrivé. An. 1415. Il eut une exemption, non sollicitée, de toutes les impositions & charges publiques pendant sa vie, avec une pension de trois cens ducats, & le consulat pour un an. Thomas Frégose, & Jacques Justiniani prirent en même temps le gouvernement de l'état pour trois mois, en qualité de prieurs, d'après la décision du conseil nouvellement établi; & l'on choisit deux cens soldats étrangers, sous les ordres d'Augustin *Soprano*, que les deux partis estimoient également, pour empêcher que la sédition ne recommençat.

Les deux prieurs, dit-on, se rendirent au palais accompagnés de leurs amis, & en prirent possession. Adorne en sortit, en même temps à cheval; & après avoir parcouru une partie de la ville avec les ornemens de sa dignité, il alla les quitter chez lui, & rentra dans une vie privée, pour le bonheur de ceux qui vivoient dans sa familiarité. Le lendemain

les Prieurs assemblerent le conseil, composé de huit ceus personnes, tant nobles, que plébeïens, & populaires, Guelfes, & Gibelins, pour proceder à l'élection d'un nouveau Doge. On sait que Thomas Frégose aspiroit depuis long-temps à l'être? ambitieux avec finesse, il avoit laissé nommer Adorne, parcequ'il voyoit qu'il avoit sur lui l'avantage de la faveur générale; mais il connoissoit le peuple, & il étoit bien certain de cabaler avec succés lorsque cette faveur seroit affoiblie. Il avoit en conséquence, préparé sourdement sa nomination; il auroit été élu, en effet, s'il l'avoit voulu; un autre, peut-être, eut succombé à la tentation; il eut une autre jouissance, ce fut celle de maitriser ses desirs pour jouir mieux dans un autre moment. Il voyoit les esprits trop divisés pour se flatter d'un regne durable. Fixons l'incertitude se dit-il, en caressant la fantaisie; montrons l'envie d'être Doge, & servons cependant Barnabé *Guarco*, qui a des vertus, & des partisans en assez grand nombre. Ces vertus alliées à des foiblesses ne toucheront plus quand on l'aura vu gouverner; le dégout suivra la reflexion: on le chassera. Je me presenterai alors, & le nombre de mes titres sera augmenté, j'aurai fait taire l'ambition pour servir la vertu;

j'aurai prouvé par là que c'est l'intêret de l'état qui m'anime ; j'aurai acquis de nouveaux partisans, car tous les amis de Guarco le seront devenus par reconnoissance de ce que j'aurai fait pour lui ; & ne pouvant pas empêcher sa chute, ils favoriseront mon triomphe.

On est prophéte en politique, quand on est très-rusé. Assurément il y a peu de trames aussi bien conçues que celle dont je viens de tracer le dessein. Tout ce qu'il avoit prévu arriva. Guarco fut nommé, & fut bientôt perdu. Pour le dépécher plus promptement, Frégose le cherchoit dans ses foiblesses, & avoit des confidens très-habiles à repandre la teinte du ridicule sur toutes ses imperfections. Un second moyen d'une aussi grande infaillibilité, & d'une plus grande conséquence fut encore imaginé, car cette tête étoit feconde. Ce fut de le rendre injuste par ses ruses, & cruel par ses inspirations. Un Seigneur Piemontois, d'un agrément & d'un interet senti par tout le monde, étoit soupçonné d'avoir voulu livrer la ville au Duc de Savoye, son maitre, dans l'esperance d'en obtenir le gouvernement. Il n'y avoit contre lui aucune preuve. Frégose conseilla à Guarco de le faire mourir, pour prouver ; & il eut la tête tranchée. Ce fut un cri général d'indignation.

Les paysans des vallées, par une intrigue que Frégose a secrettement inspirée, prennent subitement les armes. Le Doge y envoye Grégoire Guarco Capitaine de ses gardes, homme sans experience & sans courage. (Frégose avoit prévu le choix) on tue cet homme. Frégose inſtruit par Guarco furieux, ajoute encore à sa colére en lui faiſant sentir le crime horrible de n'avoir pas respecté un homme qui portoit son nom. A la suite de cet entretien, il se fait donner l'ordre d'aller réprimer cette insolence. Il se rend à Polsévera, & y commet des horreurs. La violence de cette correction retombe sur Guarco. Les paysans, & le peuple de la ville se tiennent; voilà un murmure qui équivaut à une revolte.

Nouvelle invention. Pendant que Frégose a l'air de le venger à Polsévéra, des fripons complaisans lui font entendre que ce citoyen, faux dans sa conduite, comme dans ses discours, conspire contre lui, & eſt prêt à le perdre. Guarco trop crédule ajoute foi à ces faux rapports, redouble sa garde & a la foiblesse d'en dire la raison. Frégose inſtruit se plaint du soupçon, le publie partout, s'én fait un pretexte pour détruire Guarco. Il y parvient aisément. On approuve son ressentiment; on favorise sa vengeance; le voilà Doge.

Il paroîtra tout simple qu'étant très-fin, il fut très-conséquent. Son ambition ayant été plus que soupçonnée, il falloit la faire oublier par un zéle plus qu'apparent. Le zéle est un merite serieux qui n'inspire que l'éstime; l'amabilité fait naître le goût. Frégose donna des fêtes; il imagina des plaisirs. *Guy de Lusignan*, frere du Roi de Chypre, vint à Gênes; il le regala d'un bal, & d'un festin superbe dans la grande salle du palais. Six cens femmes de qualité y furent invitées. Lorsqu'on donne des plaisirs aux dames, on les a pour soi; rien de plus simple; il n'y a point de dette mieux acquittée. Il vouloit avoir le peuple aussi; c'est encore un enfant qu'on gagne par les douceurs; mais cet enfant a de l'orgueil quand il a exercé sa force; il exige qu'on le distingue de ces poupées qu'on appelle peuple ailleurs. Frégose savoit cela; & il le prouva par son attention. AN. 1416

Ce n'étoit encore là que le soin du moment; & ce n'est quelquefois que le merite d'un jour. Il falloit s'établir pour le jour, & pour le lendemain. Il acheta du Marquis de Malespine plusieurs chateaux qu'il joignit au domaine de la République. Comme les fonds de l'épargne étoient presque épuisés, & ses revenus engagés par une suite des derniers troubles, il acheta

la gabelle de divers particuliers qui l'avoient en nantissement pour soixante mille ducats. Il paya cette somme, en partie de son bien, en partie des appointemens de sa place. Il régla la police; il contracta des alliances avantageuses à l'état; il fit avantageusement la paix avec la France, qui pensoit toujours à se resaîsir de la souveraineté de Gênes. Il eut même un bonheur sensible dans cette occasion. Comme la France étoit ravagée par les Anglois, pour obtenir la paix desirée, il se vit obligé de signer l'engagament dont voici la suite. Il fournit huit vaisseaux, huit galéres, & six cens arbalêtriers commandés par Jean Grimaldi. Les deux flotes, fortes chacune de près de cent voiles, ayant livré combat dans la manche; les vaisseaux Gênois soutinrent pendant plusieurs heures tout l'effort de la principale escadre des ennemis, & leur causerent autant de dégat qu'il étoit possible. Un seul navire que montoit Laurent *Foglieta* se défendit contre sept des Anglois, & trouva moyen de se dégager après en avoir démâté plus d'un. Les François neanmoins perdirent la bataille; mais les Gênois furent exaltés par les ennemis même; & cet honneur reflechit naturellement, en partie, sur Frégose qui avoit accordé le secours, & nommé les officiers.

Il

Il alla plus loin; du moins il fit un bien plus réel, & mieux senti. Les impots furent diminués; les dettes publiques furent acquittées; les tribunaux furent observés, & par des décrets, devenus des actes de bienfaisance, la justice fut plus exacte, & plus prompte. Il ajoutoit à tout cela ces graces d'intention, cet ascendant de l'esprit qui vient moins, souvent, de l'esprit que l'on a, que de celui qu'on fait avoir aux autres, magie toujours nouvelle, espèce d'obligation la moins sujette peut-être à l'ingratitude. Il avoit cependant des ennemis; ou plutôt sa place avoit des envieux. Guarco & Montalde étoient sortis de la ville dès le moment de son élection; les enfans d'Adorne, qui lui avoient donné leur voix, s'en étant repenti, étoient allé les joindre; & cette reunion se fortifioit tous les jours par des tentatives. Dejà ils avoient obtenu des promesses du Marquis de Monferrat, & d'autres voisins puissans. Ils parviennent enfin à faire une ligue avec Philippe Marie Visconti, alors Duc de Milan. Les voila très-en état d'agir, si on leur tient parole. Elle est tenue; les renforts arrivent. Ils s'avancent vers Gênes. Mais Frégose les repousse si bien qu'ils sont contraints de renoncer à leur entreprise. Deux petites villes qu'on

An. 1410.

leur laissa prendre (*Capriata*, & *Taggiolo*) furent leur dédemmagement.

AN. 1420. Il n'eut pas moins de bonheur avec Alphonse Roi d'Arragon, qui forma en 1420. une entreprise sur l'île de Corse. Depuis long temps les Rois d'Arragon rêvoient la souveraineté de cette île. Ils s'y croyoient des droits, & chaque nouveau regne ramenoit l'erreur de la prétention, le projet de l'attaque, & l'espoir de la conquête. Erreur, espoir, projet tout se dïssipa après la premiere tentative. Frégose eut un bonheur, & un merite de plus que le succés: ce fut d'avoir employé son frere à cette défense, & d'avoir engagé ses diamans & ses effets les plus précieux pour se procurer les fonds necessaires à cette expédition, les fonds de la République étant tout à fait épuisés. Quoique cet événement n'eut dissipé qu'un songe, & n'eut guere exigé que le temps qu'un songe peut durer, il faut pourtant ne pas priver les Gênois de la gloire particuliere qu'ils acquirent dans cette occasion, par la manœuvre de leur f lotte. Le recit en est fait avec une simplicité qui écarte toute idée d'invention, ou d'exageration; & ce ton de verité, toujours interessant, me fait renoncer au plaisir que j'aurois à le tracer moi méme.

» Bonifacio étoit bloqué, dit l'auteur, l'Amiral de Gênes essaya d'entrer dans le port: ce qui obligea les Arragonois à se mettre en ordre de bataille pour l'arrêter, ou le réduire à combattre. Ils avoient quatorze vaisseaux de guerre, dont il y en avoit un d'une grosseur extraordinaire, & tellement élevé qu'il paroissoit comme une tour au dessus des autres. On le nommoit la tête ronde, parcequ'il avoit presque autant de largeur que de longueur: on y avoit embarqué les meilleures troupes, & on l'avoit placé au milieu de la flotte. Le premier navire des Gênois qui commença le combat, fut celui de Jacques *Benicia*: il avoit le vent en poupe, & heurta avec tant de force la chaine qu'on avoit tendue, qu'il l'abbatit, & facilita le passage aux autres. Il fut suivi par Ottobon de *Negro* Vice-Amiral. Le troisieme qui attaqua fut celui de Babilan de *Negro*, qui portoit le pavillon d'Amiral. Frégose le montoit, avec quatre conseillers que le Doge son frere lui avoit donné, parcequ'il étoit encore jeune, & n'avoit pas autant d'experience que de courage. Les cinq autres navires (*) demeurerent à quelque distance des trois premiers, pour

(*) *La Flotte des Gênois étoit donc de huit vaisseaux; & les ennemis en avoient quatorze.*

donner du secours à ceux qui seroient trop pressés. Le Roi d'Arragon qui étoit demeuré à terre, fit incontinent donner assaut à la place, pendant que les officiers de sa flotte tachoient de s'opposer à Frégose. Les galéres d'Alphonse ne purent secourir ses vaisseaux, à cause que la mer étoit très-agitée, & qu'elles craignoient le choc des navires Gênois ; mais l'artillerie que le Roi d'Arragon avoit fait placer sur le rivage incommodoit extrémément les ennemis. Les Gênois qui n'avoient que peu de canons, jetterent avec leurs machines une quantité de dards qui firent beaucoup d'effet. Les Arragonois ayant été vigoureusement repoussés à l'attaque des murailles, se retirerent, & laisserent la liberté aux assiegés de monter sur leurs tours, & sur les toits de leurs maisons pour regarder le combat naval. La victoire, après avoir été long-temps disputée se declara enfin pour les Gênois, par l'adresse d'un matelot qui ayant nagé entre deux eaux, alla couper le cable de l'ancre qui tenoit arrêté le vaisseau qu'on nommoit la tête ronde : cette lourde machine se trouva incontinent agitée par les vents, & fut portée tantôt contre un navire, tantôt contre un autre, ce qui donna plus d'alarme aux Arragonois, que le feu de leurs enne-

mis ; ou la gréle de leurs fléches. Comme on avoit été obligè d'attacher les vaisseaux, les uns aux autres, depuis la rupture de la chaine, pour fermer l'entrée du port, il étoit à craindre que la téte ronde ne brisat ceux qu'elle heurteroit, ce qui fut cause qu'ils s'élargirent d'avantage en mer. Les Gênois voyant le passage libre, profiterent de l'occasion, & jetterent un grand convoi dans Bonifacio, à quoi tendoient tous leurs desseins. Alphonse qui avoit esperé de réduire la place par la famine, leva le siege lorsqu'il la vit pourvue de toute sorte de rafraichissemens. Il voulut réparer cette perte en défaisant la flotte des Génois. Il fit embarquer pour cet effet toute son armée avec une extréme diligence, & sépara ses vaisseaux en deux escadres, afin d'engager les ennemis au milieu, & les envelopper, parcequ'il étoit beaucoup plus fort. Les Gênois pour s'ouvrir un passage, s'aviserent d'une ruse qui n'avoit pas encore été pratiquée en ce tems-là. Ils armerent un brulot, & y ayant mis le feu, le laisserent aller contre la flotte Espagnole. Le vent qui étoit impétueux poussa le brulot avec violence, & par-là ils donnerent moyen aux Gênois de passer. Lorsqu'ils furent au milieu de leurs ennemis, ils les saluerent de

toutes leurs bordées, & firent jouer leurs machines, ce qui les ayant fait écarter encore d'avantage, les Gênois eurent la commodité de se retirer sans recevoir aucun dommage. L'épouvante des Espagnols fut si grande, que plusieurs soldats & matelots se jetterent dans la mer pour se sauver à terre à la nage. Frégose ne trouvent plus de resistence ramena heureusement la flotte, à Gênes, où il fut reçu avec des applaudissemens que le Doge partagea à plus d'un titre, puisqu'il étoit le frere du vainqueur, & qu'il avoit fait les frais de l'expédition. Alphonse après avoir fait encore quelque séjour dans l'île de Corse pour faire radouber ses vaisseaux, s'en retourna en *Sicile*, fort affligé du mauvais succès de cette entreprise. Elle lui coûta quantité de braves gens. Odet de Lusignan frere du Roi de Chypre qui s'étoit embarqué avec lui y perdit la vie. „

Frégose eut donc tous les genres de succès; & il faut avouer que quoique le fond de ses sentimens ne fut pas pur, il avoit acquis des titres par sa conduite. Mais il y a un terme à tout; & la fortune inconstante alloit marquer le sien. Le Duc de Milan entretenoit le desir de s'emparer de la souveraineté de Gênes par son empressement à saisir toutes les occasions

de tourmenter & d'affoiblir cette République. Il y étoit excité par l'ambition, & plus encore par les inspirations de Boucicaut, de mécontens nobles ou plébeïens, qui tous les jours apportoient le venin de leur cœur pour achever de corrompre le sien. Il se décide enfin. Il arme par mer & par terre. Ses premiers mouvemens furent sans effet; mais de nouveaux efforts plus heureux causerent de très-grands dommages à cet état, que des succès conſtans plongeoient, en quelque façon, depuis quelques années, dans la sécurité du bonheur. Les mal intentionnés imputerent au Doge le caprice, ou le crime du sort. Nulle voix ne trouve plus d'échos que celle des méchans. Bientôt la ville retentit du cri de l'injuſtice. Frégose ne fut point surpris de l'entendre. L'esprit l'avoit toujours bien conduit; il n'eut pas d'autre conseil en cette occasion. Il suspendit les hoſtilités du Duc par des propositions conformes à ses vœux; il engagea la République à se donner, n'ayant plus le moyen de se défendre. Les fonds étoient dissipés, les forces épuisées, les ames presque éteintes; il dit tout cela, & il n'y mêla point le reproche inutile d'une légéreté sans remède; il eut fallu leur reprocher aussi l'ingratitude. Il vouloit conserver toute

sa grandeur, & rien ne la marque autant que ce silence, inspiré par la fierté. Il rendit sa place pour prévenir sa chute; & il inspira encore un si grand respect, qu'il reçut plusieurs marques de l'attention publique; entr'autres le don de la ville de *Sarzane*, & son territoire, où il se retira, sans prononcer un seul mot qui démentit la dignité qu'il avoit constamment montrée.

Son ame se découvrira dans des occasions qu'il saura faire naitre. L'esprit qui conseille la dignitè, conseille aussi le ressentiment, quand l'insulte doit les reunir; & une ame assez forte pour dédaigner de se plaindre, est bien disposée à se venger. Oublions le un moment dans sa retraite, & voyons marcher le Duc de Milan dans sa nouvelle carriere.

AN. 1422. Il est souverain de Gênes; & il a été créé tel, aux mêmes conditions que l'avoit été le Roi de France, plusieurs années auparavant. L'ivresse n'étoit pas le défaut de cet ambitieux, né presque pour être usurpateur. La combinaison étoit sa jouissance; la solidité d'un bien acquis en étoit pour lui le premier charme; il falloit donc pour qu'il jouit du présent, qu'il s'occupat de l'avenir. Son systême va se développer; & sa maniere de gouverner y répondra très-bien.

On assure la dépendance par la connoissance des caractères ; & l'on prévient la légereté en occupant les esprits. Tel étoit son principe : il y conforma sa conduite, & il alla plus loin. Peu content d'occuper les Gênois, il pensa à les affoiblir. On voit dejà les entreprises se suivre, & les guerres se succéder. A peine eut il obtenu la souveraineté, qu'il envoya sept vaisseaux, sous les ordres de François *Spinola*, pour les opposer à sept navires Catalans. Il n'y eut point de combat entre eux, parceque les Espagnols prirent la chasse. Peu après, Jeanne Reine de Naples a besoin de secours pour recouvrer son royaume usurpé par Alphonse Roi d'Arragon, il la prévient, & lui envoie treize vaisseaux accompagnés de treize galéres. Il n'a point ouvert ses trésors pour fournir aux frais de cet armement. Les Gênois les ont supportés : ils n'avoient point d'argent, mais *Carmagnole*, hardi gouverneur, adroit commissionnaire, leur a prouvé qu'ils en avoient ; & il a fallu trouver deux cens mille florins pour l'empêcher de mentir (*). La flotte de Gênes

(*) *François Carmagnole, Capitaine célèbre, fut ainsi appellé du lieu de sa naissance. D'abord reduit à garder les pourceaux, il parvint de cette profession ignoble, à la dignité de Général de* Philippe Visconti *Duc de Milan. Il soumit à l'obeissance de ce Prince, Parme, Crémone, Bresse, Bergame &c. Son merite lui*

ayant paru devant Gaéte, la ville se rendit sans faire beaucoup de resiſtance, à condition que la garnison sortiroit avec armes & bagage. Toutes les autres places maritimes suivirent cet exemple, à la reserve de la Capitale. Jacques *Cardora*, qui en étoit Gouverneur, & qui joignoit l'honneur à la bravoure, fit quelque resiſtance pour avoir un meilleur traitement, & se rendit aprés avoir obtenu qu'on payeroit aux soldats de sa garnison ce qui leur étoit dû. Le Duc de Milan fit fournir à Cardora la somme necessaire; après quoi tous les Espagnols sortirent du Royaume de Naples, & la Reine Jeanne demeura paisible dans ses états. Torello qui avoit commandé la flotte, la ramena à Gênes. Il ne fut pas reçu avec les marques de joye que meritoit le succès de son expédition. Il eut quelque différend avec les capitaines des vaisseaux, parcequ'il ne voulut pas se prêter à une cérémonie qu'on observoit toujours lorsqu'une

avoit acquis le commandement; l'envie l'on dépouilla. Carmagnole retiré chez les Vénitiens, & devenu Général de leur armée, marcha contre son Prince, & l'obligea à demander la paix, Ses services ne l'empêcherent pas d'être traité comme un perfide. Ayant été battu dans un combat naval, on l'accusa de quelque intelligence avec l'ennemi; & sur cette accusation, très-peu fondée, on lui coupa la tête en 1432. Son veritable crime étoit d'avoir traité les grands d'orgueilleux dans la paix; & de laches dans la guerre.

flotte triomphante rentroit dans le port. Le Duc avoit donné ordre, à lui & à d'autres, d'abolir toutes les anciennes coutumes, & d'oter à la ville cette ombre de liberté pour la rendre plus soumise. Or cette liberté étoit l'idole des Génois ; & jamais le Sénat n'avoit contrarié un culte consacré par le temps, & protegé par l'orgueil. Dès qu'ils soupçonnerent l'attentat qu'on méditoit, ils ne virent plus dans Philippe qu'un tyran, & dans Carmagnole, qui observoit rigoureusement les ordres donnés pour amener une innovation totale, qu'un ministre très-conforme à celui qui les donnoit. Heureusement le Duc eut besoin d'envoyer ce ministre en Corse pour l'opposer à Jules, frere du Roi d'Arragon, qui venoit d'y aborder avec vingt quatre galéres ; & il nomma en sa place, pour gouverner Gênes, le sage Cardinal *Spinola* qui se conduisit avec tant de prudence qu'il dissipa la vapeur qui commençoit à troubler les têtes. Un nouveau brouillard s'élevera bientôt ; mais il faut suivre l'ordre des événemens.

Les Guelfes s'appercevoient que toutes les faveurs tomboient sur les Gibelins ; & ils faisoient sentir que cette idée, qui leur étoit odieuse, pouvoit les porter à toutes les extré- AN. 1423.

mités. Ce fut le moment où *Frégose* commença à former des projets : jusques-là il n'avoit eu que des desirs. Le Duc avoit des ennemis puissans, les Florentins, & le Roi d'Arragon. Il chercha à se liguer avec eux. Il y parvint; ils lui fournirent des vaisseaux. Il invita plusieurs nobles mécontens à se joindre à lui; il les vit bientôt arriver avec d'autres, accompagnés de bonnes troupes. Il s'embarqua, & vint avec sa flotte jusques sous Gênes, où il croyoit exciter des mouvemens dont il pourroit profiter: mais personne n'osa remuer. Le Duc étoit dejà si redouté que les passions même éprouvoient la terreur de son nom. Il s'éloigna donc, & faisant voile vers la cote orientale, il prit Portofino, Seſtri, Moneglia : Philippe, à cette nouvelle, se hata d'ordonner qu'on envoya des troupes contre lui; elles arriverent, & il les battit; mais ses succès n'eurent d'autre suite que l'irritation de ses desirs.

Le Duc de Milan inſtruit qu'il se formoit un parti pour lui dans Gênes, & qu'il pourroit devenir tel qu'il auroit de la peine à le balancer par l'autorité la plus deployée, sentit alors la necessité d'affoiblir l'état, pour soumettre moins difficilement les citoyens. Il pratiqua un moyen facile, ce fut de le démembrer. Il en

céda, en conseqnence, sous divers prétextes, plusieurs parties à différens particuliers; il fit sa paix avec Alphonse, & lui livra deux principales places de l'île de Corse, *Bonifacio*, & *Calvi*. Frégose jugea ses motifs, & eut horreur de lui. Quoi, dit-il, en lui même, il m'a chassé d'un état que je rendois heureux, & c'étoit pour le détruire? Non, barbare, ma patrie ingrate eſt encore assez chêre à mon cœur pour me retrouver dans mon zéle; je croyois la haïr; tu viens de m'éclairer: c'eſt toi, c'eſt ton caractêre indigne, ton despotisme homicide que je hais uniquement; tu reconnoitras ma haine & ma vertu, à ma fureur, toujours *nouvelle*.

Ces mots ne se perdirent point dans l'air. Ils allerent, pour ainsi dire, retentir dans des cœurs faits pour en goûter l'énergie, & pour y répondre avec transport. On voit dejà les facultés de Frégose augmentées par de nouvelles alliances, par de nouveaux partisans, par de nouveaux ennemis suscités à Philippe. Une troupe peu nombreuse, mais bien choisie & determinée, a le courage de pénétrer dans Gênes, & tente d'y soulever le peuple: elle eut reussi; le soupçon arrête ses progrês; sa fuite ne peut être trop prompte. Frégose croit qu'on doit ten-

ter par soi même ces sortes d'entreprises ; il fait plus, il pense qu'avec l'ardeur qui l'anime, on doit tenter des moyens moins lents ; il s'approche encore de Gênes avec des gens très capables de le seconder ; & arrivé sous les murs de la ville, il en tente secretement l'escalade ; mais il eſt surpris, & repoussé avec perte. Son courage lui reſte. Il songe à se procurer de nouvelles ressources. Barnabé Adorne eſt autant que lui l'ennemi de Philippe. Il a son parti comme lui, & il eſt occupé de son coté à lui ravir la souveraineté de Gênes. Il s'attache à le gagner, & il parvient à former avec lui une union qui va doubler ses forces. Adorne a dejà tenté de surprendre une des forteresses de Gênes, par l'intelligence d'un prêtre ; mais le projet a été découvert. Il s'eſt retiré chez le Marquis de Monferrat. C'eſt là qu'il reçoit l'invitation pressante de Frégose. Son ame se réveille ; il parle si fortement au Marquis, qu'il en obtient des troupes. Il fait une nouvelle tentative. Il s'avance jusqu'à *Seſto* où il avoit des intelligences. Mais il eſt défait & pris. On exerça, dit-on, la plus grande rigueur contre ceux qui s'étoient declarés pour lui. „ On en „ égorgea un grand nombre, quoiqu'ils eussent „ mis bas les armes ; le reſte fut vendu à l'en-

» cau, sans égard pour l'age, le sexe, ni » même les ordres sacrés. Le Monferrat ne » fut pas épargné, & l'on y porta partout le » fer, & le feu.

Laissons Frégose se consoler de tant de traverses, en se créant de nouvelles ressources; & revenons directement au Duc de Milan pour le suivre dans sa marche politique. Ce qu'il éprouvoit journellement des factions animées contre lui, concouroit à l'attacher plus fortement au projet d'occuper les Gènois, & d'énerver les forces de l'état par l'épuisement des Finances. Sous un léger prétexte, il engagea une nouvelle guerre avec les Véuitiens. Les Gênois y eurent l'avantage. Les hostilités recommencerent; un nouvel armement les suivit; l'attaque fut prompte; l'action fut terrible; l'avantage resta aux Vénitiens. La paix fut signée six mois aprés; mais Gênes, de long-temps ne connoîtra la tranquillité. Le génie du Duc veille à lui chercher des occasions toujours nouvelles de combattre & de s'épuiser.

Louis III. Roi de Naples étoit mort; & Jeanne II., morte elle même avoit appellé au royaume de Naples, Rêné frere de Louis. Alphonse conservoit ses pretentions sur ce royaume, quoiqu'il en eut été chassé; & Rêné ne

lui paroissoit pas dans une situation à pouvoir l'empêcher de s'en rendre le maitre. Une des principales places étoit Gaéte. Elle étoit très-contraire aux vœux d'Alphonse; mais très-peu en état de resister à ses forces. Le Duc lui fait inspirer d'emprunter celles de Gênes. Il a contracté depuis quelque temps des liaisons avec Alphonse, il a signé des traités d'amitié; mais les caractères que l'intéret trace, dans ces occasions, sur le papier, sont comparables à ceux que l'oisiveté trace sur le sable. Gaéte écrit, & ses vœux sont exaucès. Une forte garnison commandée par François *Spinola* lui est envoyée sans difficulté. Gênes plus honnête que le Duc, n'étoit pas de cet avis; mais l'avis de l'honnêteté fait sourire les tyrans.

Gaéte est d'abord assiegée par Alphonse. L'attaque fut vive, la resistance ne le fut pas moins. Les Gênois passoient alors pour être fort habiles dans la défense des places. Ils se surpasserent dans cette occasion. Mais le siége n'est pas le point important de cette entreprise. Il y eut un combat par mer dont le souvenir excitera toujours la surprise & l'admiration. Il fait trop d'honneur aux Gênois pour n'en pas retracer le tableau. Les Historiens nationnaux, & l'Auteur élégant *des révolutions*, ont manqué à la

à la justice, en ne s'y arrêtant pas assez ; le Chevalier de Mailly n'a pas eu cette négligence : il est un peu diffus ; il manque souvent d'élégance ; je ne l'en suivrai pas moins ; & je suis en cela d'autant plus équitable envers lui, que dans les points capitaux, & dans le resultat, il est parfaitement d'accord avec les autres écrivains. Je m'imagine, au reste, que l'habitude, où je suis de *reflechir*, me sauve du soupçon d'aimer à *copier*.

„ Peu de jours après le départ de Spinola, dit mon Auteur, le gouvernement de Gênes fit embarquer 2400. hommes sur douze gros vaisseaux & trois galéres, conduits par Étienne *Gujetto Biugio d'Asséreto*, Chancelier de la République, qui fut declaré Amiral de la flotte. C'étoit un homme aussi recommandable par son expérience que par sa valeur ; il s'étoit signalé en plusieurs occasions, entr'autres dans un combat contre *Petruccio*, fameux Corsaire, qu'il avoit pris avec une seule galére : (*) lorsqu'Asséreto voulut s'embarquer, il s'éléva un grand orage accompagné de grêle, & d'éclairs épouvantables. Le tonnerre tomba sur le clocher de Saint Ambroise, qui est tout de mar-

(*) *J'ai dejà cité ce fait.*

bre, & en emporta fort loin une grosse pierre. Le Gouverneur prenant cet accident pour un mauvais présage, ne vouloit pas permettre que la flotte sortit du port, mais Assereto ne laissa pas de mettre à la voile, sur la foi de *Quirico De Franchi*, savant Médecin & grand Astrologue, qui avoit déjà prédit la premiere victoire des Gênois contre Alphonse. Il assura encore Assereto, que ce coup de foudre signifioit que le Roi d'Arragon perdroit la bataille, & demeureroit prisonnier. (*) Alphonse ayant appris que la flotte de Genes étoit en mer, laissa cinq galéres devant Gaéte qu'il assiegoit, & partit pour l'aller combattre avec quatorze gros vaisseaux. Il avoit fait embarquer sur cette flotte plus de six mille hommes de diverses nations, étant résolu de vaincre, ou du mourir.

(*) *Il faut répéter ces sottises, parcequ'elles contribuent, selon moi, à faire juger de la bonne foi de l'Auteur. Ce qui n'est pas une sottise à répéter, mais une verité à dire, & qui est échappée au Chevalier c'est qu'Asséreto étant l'homme du Duc avoit beaucoup d'ennemis. Les Magistrats avoient coutume de faire l'honneur aux Commandans des flottes d'assister à leur départ; mais ils firent dire à Asséreto que le mauvais temps les empechoit de se conformer cette fois à l'usage. Asséreto veritablement grand homme, & fort au dessus de la petite mortification qu'on vouloit lui donner, repondit qu'on gardat cet honneur pour son retour, & son triomphe; que pour lui le mauvais temps ne l'empêchoit pas de partir.*

Ce Prince étant parti de Gaéte le premier d'Août, fit voile vers l'île de *Ponzia*, où il attendit l'armée Génoise. Le lendemain, à la pointe du jour, il fut averti qu'on la voyoit paroître au continent de cette île. Alphonse pour gagner le vent aux ennemis, fit tirer au midi. Asséreto s'étant apperçu de son dessein, mit touts ses vaisseaux sur une même ligne, pour faire un plus grand front, à l'exception de trois qu'il laissa derriere pour servir de corps de reserve. Il attendit dans cet ordre les Arragonois sans faire aucun mouvement, de crainte de perdre son avantage, les deux flottes ne se trouvant alors éloignées que de cinq mille l'une de l'autre. Le lendemain le Roi d'Arragon fit avancer ses galéres pour engager le combat. Asséreto qui vouloit être mieux informé de l'ordre de bataille que tenoient les ennemis, avant que de quitter son poste, fit entrer dans sa chaloupe un homme dont la capacité lui étoit connue, & l'envoya au Roi d'Arragon pour lui dire, de sa part, qu'il n'étoit parti de Gênes que pour faire lever le siége de Gaéte, & que s'il vouloit se desister de cette entreprise, ils se sépareroient sans combattre. Asséreto savoit bien qu'Alphonse n'accepteroit pas cette proposition; mais il se servoit de ce prétexte pour donner

moyen à son envoyé de s'approcher de la flotte ennemie, & d'en considérer la force & la disposition. Alphonse retint ce messager le reste de la journée, n'ayant voulu prendre aucune résolution sur une affaire aussi importante, sans consulter les Princes, & les grands Seigneurs qui étoient sur sa flotte. Il fit incontinent donner le signal, afin que chaque Capitaine vint au conseil sur l'Amiral. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur expliqua, en peu de mots, la proposition qui lui avoit été faite de la part du Général des ennemis; mais il fut résolu d'un commun consentement qu'on la regarderoit comme injurieuse à leur réputation, & qu'on commenceroit le combat. Le Roi manda ensuite l'envoyé d'Asséreto, & le chargea de dire à son maitre, que n'ayant pris les armes que pour recouvrer un royaume qu'on lui avoit usurpé injustement, il ne pouvoit se départir du dessein qu'il avoit de prendre Gaéte, & toutes les autres places qui lui appartenoient, à moins qu'il ne fut forcé par ses ennemis de s'en desister. Aussitôt qu'il eut renvoyé le messager, il vint fondre sur les Gênois, à pleines voiles. Asséreto après avoir exhorté les siens à bien faire, en leur representant la gloire qu'il y auroit à vaincre un si grand Prince, & le riche butin qui s'en

suivroit, il salua les Arragonois de toutes ses bordées, & fit faire un grand feu de sa mousqueterie. Après cette premiere décharge les vaisseaux se mêlerent ; l'Amiral d'Arragon s'attacha à celui de Gênes, le Figalette au Lomelin, & l'Incanton au Calvo ; mais comme les Espagnols avoient beaucoup plus de vaisseaux que les Gênois, plusieurs de ceux de la République se trouverent attaqués par deux à la fois. Asséreto qui avoit prévu ce desavantage, avoit laissé exprès trois vaisseaux au corps de reserve, pour secourir ceux qui se trouveroient trop pressés. Quoique cette disposition eut été faite avec beaucoup de prudence, elle ne laissa pas que d'affoiblir extrémément la premiere ligne, qui eut à soutenir tout le choq, non seulement des navires, mais encore des galéres. Asséreto après avoir laissé le temps aux Espagnols de se relâcher de l'impétuosîté qu'ils avoient fait paroître d'abord, donna le signal au corps de reserve d'avancer. Le Roi d'Arragon voyant mouvoir ces trois vaisseaux, qu'il n'avoit pas remarqués, au commencement du combat, crut que la flotte Gênoise s'ébranloit, & que ces navires prenoient la fuite ; mais il fut bien étonné lorsqu'un moment après il les vit venir au combat. Il le fut bien d'avantage lorsque ce-

lui qui étoit parti le premier vint donner de son éperon dans le flanc de l'Amiral avec tant d'impétuosité, qu'il pensa le renverser malgré sa pesanteur. Dans le temps que cette lourde machine pencha du coté opposé au vaisseau qui la choquoit, il se vit exposé aux mousquetades de ceux qui étoient sur l'Amiral de Génes. Le Roi pour se mettre à couvert du grand feu des ennemis fut contraint de descendre sous le pont. Spinola profite de l'embarras où étoient les Espagnols pour sauver la personne de leur Prince. Il sauta sur le bord des ennemis suivi de plusieurs vaillans hommes; les premiers furent pris par les Espagnols qui s'étoient reunis auprès du gouvernail, pour couvrir la personne du Roi; mais Spinola s'étant apperçu de ce desordre, fit couper la corde qui tenoit l'antenne du grand mât, qui tombant avec grand fracas pensa tuer Alphonse. A peine ce Prince eut il evité ce premier accident, qu'il se vit exposé à un autre, tout aussi grand; un boulet ayant passé sur sa téte le renversa sur le pont. Les Officiers du Roi qui craignoient pour sa vie l'obligerent malgré lui de se rendre à Spinola. Il fit signe en même temps aux autres vaisseaux, en baissant le pavillon, de cesser le combat. Voila comme l'adresse & le courage

de Spinola donnerent la victoire à son parti sans qu'il en coûtat beaucoup de sang : il est vrai que les deux autres vaisseaux du corps de reserve rompirent encore l'antenne du Figalette, & le contraignirent de se remettre à la discretion du vainqueur. Spinola ayant fait passer Alphonse sur son bord, ce Prince demanda le nom des Officiers qui y étoient, & ayant appris que Jacques *Justiniani*, Gouverneur de l'île de Scio étoit du nombre, il voulut être son prisonnier. Dans ce combat, qui dura dix heures, les Espagnols eurent six cens hommes des leurs morts ou blessés, & les Gênois quatre vingt dix seulement. On compta entre les prisonniers de marque, outre Alphonse, & le Roi de Navarre, l'Infant D. Henriquez, le Prince de Tarente, Jules Antoine de Marsano, Duc de Lessa, Nicolas Speziale, Vice-Roi de Sicile, Antoine fils de Roger Comte de Fondi, Joyeuse d'Acquaviva, Diego Comte de Castro en Castille, & Jean Grand Maitre de l'ordre d'Alcantara. D. Pedro, frere du Roi d'Arragon, descendit dans une galére, à la faveur d'une corde, & se sauva en Sicile. De tous les vaisseaux il n'en échappa qu'un seul, qui s'étoit écarté des autres. Le butin fut si considérable que plusieurs Officiers, & même des soldats en de-

vinrent riches, eux, & leur posterité, &c.&c.&c.

Un triomphe d'un si grand éclat devoit flatter infiniment la vanité des Gênois. Tant d'illustres prisonniers qui alloient s'offrir à leurs yeux, attachés au char de la victoire, leur permettoient de se comparer un moment à l'ancienne Rome, dans les plus beaux jours de sa gloire. Mais quelle fut leur consternation lorsqu'ils apprirent que le Duc de Milan avoit ordonné qu'ils fussent tous debarqués à Savone, & conduits ensuite à Milan. Le dépit est un interprête prompt des intentions qui l'excitent. On comprit donc aisément que le Duc vouloit s'approprier tout l'honneur, & tout le fruit d'un triomphe auquel ses sujets naturels n'avoient aucune part. Qu'auroit-on dit, si lisant dans son cœur perfide, on avoit pu y trouver tracé le projet de la plus basse conspiration. Ce moment viendra, & il aura des suites funestes pour lui, que le lecteur équitable & sensible n'apprendra qu'avec plaisir.

Les prisonniers sont conduits à Milan. Le Duc qui avoit de plus vastes desseins que celui de profiter de leurs dépouilles, reçut Alphonse en ami, & le caressa par des fêtes. La séduction entroit dans cette ame amollie par le malheur; il ne s'agissoit que d'en assu-

rer l'effet, en éloignant de lui toute idée qui put lui faire soupçonner qu'on cherchoit à le séduire. Le moyen fut bientôt trouvé. Dans un de ces momens où la douceur des plaisirs semble garantir la sincerité des discours, le Duc lui parla en ces termes. „ Vous vous croyez bien loin du trône que vous avez perdu ? Un testament qui vous exclut, & une défaite qui vous ravit la liberté, semblent devoir vous laisser sans espoir, & même sans idées ; mais j'ai des idées pour vous ; & si je les explique bien, vous en concevrez aisément la sagesse. Le royaume de Naples est réellement perdu pour vous ; & cet événemént renferme deux malheurs, dont le plus sensible à votre ame n'est pas la perte ; la honte qui s'y attache vous touche sûrement d'avantage. Je vous propose de l'effacer à jamais. Reprenez Naples ; donnez moi votre parole royale, de me céder ce royaume, à des conditions dont nous conviendrons, & qui vous seront avantageuses ; sur le champ je vous rends la liberté, j'abandonne Gaéte, & vous donne des forces pour expulser Rêné.

Toutes les considérations qui peuvent entrainer un homme qu'on séduit, furent offertes à l'esprit d'Alphonse. Une discussion où l'art d'analyser fut épuisé, presenta tout dans son plus

beau jour ; la convention qui en fut le résultat, prouva que Philippe étoit un très-habile raisonneur, & un très-grand fourbe. Les deux Princes ayant signé leur traité, Gênes reçut l'ordre revoltant d'armer promptement une flotte considérable pour reconduire Alphonse dans ses états, & l'aider à les reprendre. Au moment qu'il signoit cet ordre, il apprend que les députés de Gaéte viennent d'arriver à Gênes pour temoigner tous les sentimens d'une ville glorieuse & reconnoissante. Furieux qu'on ne lui ait pas adressé personnellement cet hommage, il mande dans la même lettre qu'on se taise sur l'ordre important qu'elle renferme, & qu'on lui envoie ces députés, *les mains liées*.

Gênes frémit ; & loin de se presser d'obeïr, songe serieusement à la necessité de se revolter. Mais ce projet est d'une exécution aussi difficile que dangereuse. Le Tyran avoit de bonnes garnisons dans les chateaux de Novi, de Gavi, de Voltaggio, de Fiaccone. Il avoit fait construire des forts à Ponte-decimo, à Montebello, à Bolzanetto. Il étoit maitre de Savone ; le chateau étoit gardé par une garnison nombreuse, & défendu par des fortifications effrayantes. Comment surmonter les craintes qu'inspiroient tous ces obstacles.

Pendant qu'on les combattoit par l'énumeration des torts de Philippe, les deputés de Gaéte arrivent à Milan. Aisement on conçoit l'accueil qui leur fut fait, mais le discours qui leur fut adressé ne se presente pas de même à l'imagition. „ Gênes doit rougir de l'appui que vous » trouvates chez elle : en vous aidant par erreur » à déposséder un maitre legitime, elle se » prépara des regrets eternels : ce maitre va » rentrer dans ses états par des secours plus ju» ſtes que ceux que vous obtintes contre lui. » Retournez à Gaéte, & dites bien à vos con» citoyens que tout ce qu'ils tenteront contre Al» phonse, sera puni par Philippe. „

Ce discours, dont chaque mot étoit une témerité, principalement en ce qu'il prêtoit des remors aux Gênois, qui n'avoient fait qu'obeïr à ses ordres, ce discours, dis-je, parvenu jusqu'à eux, acheva de les irriter, & ranima enfin cette ame qui avoit paru dormir dans les langueurs de la patience, mais qui ne fut jamais éteinte. Le mécontentement se manifeſte bientôt par des mouvemens ; le Duc en eſt inſtruit, & commence à sentir la necessité de prévenir l'orage qu'annoncent ces premiers éclairs. Il leur écrit, à cet effet, une lettre dont chaque expression exige le sacrifice de son orgueil. Il y

marque qu'ayant dessein de traiter du rachat des prisonniers, il eſt necessaire qu'on lui envoye des députés, parcequ'il n'oublie point que la victoire remportée sur Alphonse étant leur ouvrage, il eſt trop juſte que ce grand article soit traité en leur présence, & à leur satisfaction. Il ajoute que l'intérêt de la République étant l'objet de sa continuelle vigilance, il a épuisé son esprit à faire consentir Alphonse à leur céder pour sa rançon le Royaume de Sardaigne.

Les Gênois qui avoient vu toute la conduite de ce Prince être un aveu tacite de l'odieux projet de diminuer chaque jour leurs forces, pouvoient ils donner dans un piege aussi grossier. Si quelque chose en eux étoit comme un moyen toujours nouveau de conserver leur liberté toujours menacée, c'étoit cet esprit de pénétration qui dévoile la politique, & déconcerte la fausseté. Ne voulant ni s'avilir par la dissimulation, ni s'exposer par la franchise, ils suspendoient leur reponse, prévoyant que l'occasion de s'expliquer par leur conduite ne tarderoit pas à s'offrir. Elle se presenta bientôt en effet. Ils virent arriver successivement jusqu'à deux mille soldats; & la raison qu'en donnoit le Duc étoit la résolution qu'il avoit prise d'aller prendre possession de la Sardaigne, d'après la ces-

sion qu'Alphonse en avoit faite, pour prix des forces qu'on alloit lui prêter.

Le tyran se démasquoit enfin. Ils ne voulurent pas le laisser jouir un moment de son imposture, & la lettre qui suit lui apprit qu'il étoit connu.

„ Nous n'avons pas répondu à votre lettre,
» parceque nous étions certains que vous nous
» fourniriez bientôt l'occasion de vous parler;
» & qu'il n'y a que cette maniere de nous ex-
» pliquer, qui convienne à notre humeur, &
» s'accorde avec nos principes. Vous ne futes
» jamais digne de nous gouverner, parceque vous
» voulutes toujours nous trahir; & vous eutes
» ce dessein odieux parceque l'esprit d'usurpa-
» tion vous domine au point que vous ne pou-
» vez vous contenter d'un hommage volontaire.
» Nous ne voulons plus de vous, parceque
» nous vous avons defini. Si vous n'entrevoyez
» bien le caractêre de notre esprit dans la
» conséquence de notre aveu, vous vous reti-
» rerez paisiblement : votre intêret s'accordera
» avec le notre; & la justice vous aura une fois
» parlé pour nous.„

Le Duc étoit puissant. Il crut qu'avec des forces on détruisoit des résolutions. Il agit en consequence. Gênes se disposa a lui prouver

Gênes n'imitoit jamais la ferocité. Il y avoit des Milanôis dans la ville ; elle les renvoya à leur maitre barbare. Je glisse sur de petites circonſtances, qui de la part de ce Prince, furent marquées par de petites horreurs ; & j'arrive au moment où pour donner une suite à ce qui venoit d'être fait, on pensa à retablir l'ancien ordre de gouvernement ; c'eſt-à-dire à nommer un Doge. Le choix tomba sur *Isnard Guarco*. Il fut inſtallé sans contradiction ; mais son pouvoir ne dura que sept jours. Frégose étoit absent. Sans cette circonſtance, l'election eut-elle été faite aussi paisiblement ? Cet homme eſt connu ; sa conduite ne surprendra point. Il arrive dès qu'il eſt inſtruit. Ses partisans sont nombreux, & sa résolution eſt prise. Il marche au palais, dissipe la garde, & parle en ces termes au peuple, qui eſt accouru sur ses traces. „ Citoyens, je vous demande juſtice
» contre vous méme ; l'election d'Isnard Guar-
» co eſt un outrage que vous m'avez fait. Mon
» zéle fut sans bornes quand j'eus le bonheur de
» vous gouverner ; je vous sacrifiai jusqu'à ma
» place, que je pouvois disputer au tyran à qui
» vous vouliez vous donner. J'ai contribué à
» vous en delivrer ; vous m'avez appellé pour
» cela ; qui mieux que moi a le droit de lui
» suc-

» succéder. Citoyens, interrogéz vos cœurs; &
» vous arracherez du mien le trait mortel dont
» vous l'avez blessé.„

Chaque mot de ce discours contenoit une vérité, & renfermoit un juſte reproche. Le déplacement de Guarco fut la réponse du peuple. Mais ce même peuple a bientôt repris sa légéreté; & le Duc de Milan, observateur ardent de tout ce qui peut favoriser sa vengeance, ne tarde pas à profiter de ce retour funeſte. Baptiſte Frégose étoit un homme à opposer à son frere. ambitieux comme lui, mais cruel & sans esprit, il pouvoit tout entreprendre pour s'élever; & il ne pouvoit avoir honte de rien, parcequ'il faut être éclairé pour rougir de ses vices. Cet homme eut renversé le monde pour obtenir l'autorité. Il fut facile au Duc, qui l'avoit connu, de l'exciter à renverser son frère. La proposition s'appuioit sur l'assurance des secours necessaires. Avec des esperances, & des vices, on prend aisément des résolutions. On vit bientôt le spectacle revoltant que ce projet préparoit, & l'on put connoître l'ambition en la voyant s'armer contre la nature. Mais l'honnêteté n'eut qu'un moment à gemir de ce scandale. Baptiſte Frégose avoit épié le moment où son frere étoit à l'église pour mar-

cher vers le palais, & s'y faire proclamer Doge. Thomas accourt bien vite, dissipe les mutins, & fait son frere prisonnier. On lui conseille d'oublier le frere, & de punir le coupable. *Il est puni*, dit-il, *s'il peut rougir; s'il ne le peut, il doit être oublié.*

AN. 1426. Il étoit difficile que ce Doge, qui sentoit la grandeur de son ame, & la dignité de sa place, ne laissat pas entrer un peu de tout cela dans sa représentation: Il avoit d'ailleurs les avantages de la nature, qui presque toujours font soupçonner de fierté celui qui n'en neglige pas l'usage. Il fit donc murmurer contre lui par son exterieur; & successivement des nobles devinrent ses ennemis précisément parcequ'étant né plebeïen, il avoit un air & des manieres que la noblesse n'a pas toujours. C'étoit une petitesse, & même un ridicule, mais on a vu l'une & l'autre devenir la source des haines les plus fortes, & des querelles les plus serieuses. Ces nobles avoient leur importance, quoiqu'ils eussent leurs foiblesses; le Duc se servit de leur mauvaise disposition, sans qu'ils s'en doutassent, pour faire sentir plus vivement un tort plus réel qu'avoit Frégose, & qu'on lui reprochoit dejà; c'etoit de favoriser son ordre, & de négliger la noblesse.

L'observation devenant tous les jours plus générale, le murmure en fut la suite inevitable. Ce bruit reveilla un noble très-qualifié, qui peut-être ne sentoit pas pour lui cette injustice, parcequ'il étoit supérieur aux places, mais qui la sentoit pour son corps respectable, dont les prérogatives étoient l'objet de son propre respect. Jean Antoine de Fiesque, dont je veux parler, se pénétra si vivement de l'affectation reprochée à Frégose, qu'il devint son ennemi declaré. Son animosité augmentant tous les jours, il sortit de la ville, pour former un parti ; & il fut bientôt parvenu à son but, non seulement parcequ'ayant beaucoup de terres considérables, il avoit grand nombre de vassaux, mais encore parceque le Duc de Milan qui l'avoit observé de loin se hata de lui envoyer des troupes qu'il lui avoit fait offrir.

Les événemens qui forment la chaine des révolutions qui agiterent Gênes si long temps, ont entr'eux tant de ressemblance, que je crois inutile d'en retracer les détails. Ce sont toujours les mêmes moyens employés de la même maniere, avec le même esprit, & le même succès. J'ai eu des caractères à peindre ; je m'y suis attaché. Il s'en presentera d'autres, je les saisirai de même ; & j'aurai toujours soin de bien AN. 1431.

marquer tout qui appartiendra au genie, soit de la nation, soit des individus; mais convaincu que les mêmes traits, les mêmes attitudes, les mêmes formes, les mêmes phisionomies, retracés dans une multitude de tableaux, ne peuvent former qu'une galerie insipide, je me dispenserai d'un travail qui me seroit reproché par tous ceux qui n'estimant que les originaux, regardent les copies comme un abus de la peinture, & une prostitution de l'histoire.

AN. 1439. Je dirai donc seulement que Jean Antoine de Fiesque bien secondé par les gens de son parti finit par culbuter le Doge qu'il poursuivoit; que le gouvernement ayant été remis à huit personnes sous le nom de *Capitaines de la liberté Gênoise* ne resta pas long-temps entre leurs mains; que l'autorité ayant été conferée à Raphaël Adorne, nouveau Doge, vertueux & pacifique, & cette élection n'ayant pas plû à Antoine de Fiesque, il sortit encore une fois de la ville pour cabaler encore; que Pierre Frégose, fâché de voir l'administration otée à sa famille, en sortit aussi, s'unit à Fiesque, & l'imita dans sa conduite; que Raphaël Adorne cheri pour ses vertus, & préferant l'état à sa famille, fut culbuté par sa famille, qui vouloit être préférée à l'état; que Barnabé Adorne,

jeune ambitieux, porté par l'intrigue de ses parens avides, fut mis à la place de son vertueux oncle; qu'il jouit peu de temps d'un pouvoir usurpé, parceque les Frégoses, rivaux des Adornes, avoient imaginé pour l'exclurre un moyen qui sortoit du cercle des idées, assez communes, qu'on avoit suivies depuis quelque temps.

AN. 1444.

Cette nouvelle intrigue causa plus de surprise qu'elle n'eut d'issue, c'est ce qui lui donne un caractère d'originalité, & la rend digne d'être circonstanciée.

Les Frégoses voulant détruire les Adornes, & ne pouvant les supplanter à leur gré, s'étoient adressés au Roi de France, Charles VII., & lui avoient offert de faire rentrer Gênes sous sa domination. Ce Prince, flatté de leurs propositions, ordonne à son conseil de leur accorder l'attention qu'ils semblent meriter. L'affaire se negocia, dit-on à Marseille, où les Frégoses & leurs partisans s'étoient rendus sur cinq vaisseaux bien armés. L'Archêvéque de Reims, Saint Vallier, Tanneguy du Chatel, & Jacques Cœur traiterent avec eux, au nom du Roi, & aprés avoir concerté avec eux les principaux arrangemens, tous ensemble s'avancerent jusqu'à Nice. (*)

(*) Le Saint Vallier *dont il est ici question étoit grand-oncle de la belle Diane de Poitiers dont le pere accusé du crime de leze*

Pendant qu'ils achevoient d'y tracer leur plan de conduite, Jean Frégose, qui étoit resté sur

majesté vit ses cheveux blanchir dans une nuit par le terrible effet que fit sur lui la peur d'etre pendu. Aventure qui renouvella, & rappela celle de Guarini, *dont je vais instruire plusieurs de mes lecteurs qui l'ignorent certainement.* Guarini, *d'une illustre famille de Veronne, ayant appris la langue latine, fit le voyage de Constantinople pour prendre sous le fameux* Chrysoloras *des leçons de Grec, qu'il revint enseigner d'abord à Vénise, ensuite à Florence, a Vérone, & à Ferrare. On prétend qu'à son départ de Constantinople,* Guarini *ayant acheté deux grandes caisses de manuscrits Grecs, qui étoient uniques, les chargea sur deux vaisseaux : il arriva heureusement avec l'une en Italie, mais l'autre périt dans la route : Cet accident l'affecta tellement que ses cheveux devinrent tout blancs dans une nuit.*

Tanneguy du Chatel *est devenu célèbre par l'attention qu'il eut de faire rendre les derniers devoirs à Charles VII., abandonné des courtisans, occupés alors à flatter le nouveau roi. Il employa* 30 000. *écus pour ses funerailles, & n'en fut remboursé que dix ans après. Dans le siecle suivant, François II. après sa mort ayant été negligé par les Guises, comme l'avoit été Charles VII, on mit sur son drap mortuaire, ces mots :* où est maintenant Tanneguy du Chatel.

Jacques Cœur, *natif de Bourges, quoique fils d'un marchand se poussa à la cour de Charles VII, & devint son argentier, c'est-à-dire Trésorier de l'épargne. Il servit aussi bien le Roi dans les Finances, dit un homme d'esprit, que les* Dunois, *les* La Hire, *& les* Saintrailles *par les armes. Il lui prêta deux cens mille écus d'or, pour entreprendre la conquête de la Normandie, qu'il n'auroit jamais reprise sans lui. Son commerce s'étendoit dans toutes les parties du monde, en Orient avec les Turcs & les Perses, en Afrique avec les Sarrasins. Des vaisseaux, des galéres,* 300. *facteurs répandus en divers lieux le rendirent le plus riche particulier de*

les terres de Gênes, exécutoit seul un projet si extraordinaire, & si hardi qu'il paroit tenir

l'*Europe*. Charles *le mit en* 1418. *au nombre des ambassadeurs envoiés à Lausane pour faire finir le schisme de Felix V. Ses ennemis, & ses envieux profiterent de son absence pour le perdre. Le Roi oubliant ses services, l'abandonne à l'avidité des courtisans, qui partagerent ses dépouilles. On le mit en prison, le Parlement lui fit son procés, & le condamna à l'amende honorable, & a payer cent mille écus. On l'accusa de concussions, on osa même lui attribuer la mort* d'Agnés Screl, *qu'on croyoit morte de poison, mais on ne put rien prouver contre lui, Sinon qu'il avoit fait rendre à un Turc, un esclave Chrétien qui avoit quitté & trahi son maitre, & qu'il avoit fait vendre des armes au Soudan d'Egypte, deux actions qui n'étoient certainement pas des crimes*. Jacques Cœur *trouva dans ses commis une droiture & une générosité qui le dédommagerent des persécutions interessés des courtisans, & de l'injuste oubli de son Roi. Ils se cottiserent tous pour l'aider dans sa disgrace; un d'entr'eux nommé* Jean de Village, *qui avoit épousé sa niece, l'enleva du couvent des Cordeliers de Beaucaire où il avoit été transporté de Poitiers, & lui facilita le moyen de se sauver à Rome; le Pape Calixte III. lui ayant donné le commandement d'une partie de la flotte qu'il avoit armée contre les Turcs, il mourut en arrivant à l'Isle de Chio sur la fin de l'année* 1456. *Ce que l'on a dit de sa nouvelle fortune, de son voyage dans l'île de Chypre, de son second mariage, des filles qu'il en eut, est une fable sans aucun fondement.*

N.B. *Le* Guarini *dont il vient d'être fait mention n'étoit point parent de celui qui sous ce nom est connu pour l'auteur du* Pastor fido, *poëme dont les longueurs, les pensées fausses, les comparaisons outrées, les saillies froides, les indécences assez frequentes, ne furent point apperçues d'abord, & dont les défauts seront toujours rachetés par un charme indisputable qu'on ne trouve point ailleurs.*

de la folie. Il entra, de nuit, dans le port de Gênes avec une seule galére montée par trois cens hommes, descendit à terre avec quatre vingt cinq hommes seulement, & attaqua hardiment le palais, quoiqu'il sût qu'il y avoit une garde nombreuse & redoutable, sans compter six cens hommes qu'Alphonse avoit fournis récemment, & qui devoient au moins servir à la soutenir si elle étoit attaquée.

La resistance fut telle qu'elle l'eut degoûté de son entreprise s'il ne l'avoit pas pr vue; loin de le rebuter, elle ne fit qu'enflammer ses desirs. Plusieurs de ses gens étoient tués, le reste étoit blessé, & il ne quittoit point la partie. Enfin la fortune favorisa si bien sa romanesque temérité qu'il obtint l'incroyable triomphe dont il s'étoit flatté. Barnabé Adorne ne se voyant point secouru, & jugeant par là que le peuple ne tarderoit pas à se déclarer pour son ennemi, prit le parti de se sauver, & céda la place à un homme en faveur de qui le ciel sembloit se déclarer.

Le parti des François à Gênes étoit très-persuadé que Frégose, de concert avec ceux de sa famille qui étoient à Nice, n'avoit fait cette inconcevable tentative que pour assurer à Charles VII. la souveraineté de Gênes. Ils furent

bien surpris lorsqu'ils virent qu'il n'avoit travaillé que pour lui. En effet le lendemain il fut nommé Doge ; & nulle difficulté ne le mit dans le cas de recourir encore à son courage indomptable pour obtenir un second triomphe.

Les envoyés de Charles n'ont pas plutôt appris cette étrange nouvelle qu'ils s'embarquent pour venir demander raison au temeraire de l'insulte faite au Monarque qu'ils representent. Le temeraire répond qu'il n'y a d'insulte en cela que celle qu'on faisoit à sa patrie, en la livrant par une perfidie à une puissance étrangére. Que la souveraineté appartenoit plutôt à lui, bon & brave patriote, qu'à un Monarque representé par des miniſtres usurpateurs ; qu'il se contentoit d'être Doge, parcequ'il ne savoit pas vouloir tout ce qu'il pouvoit, quand la juſtice parloit à sa conscience, mais qu'il reſteroit tel pour protéger sa patrie menacée d'esclavage, & pour prouver à Charles & à eux qu'il y avoit encore un honnête homme dans sa famille.

On ne repond à un pareil discours que par une armée, en agissant honnêtement & suivant les regles ; mais la France avoit des ennemis qui occupoient ses troupes, & des embarras, qui meritoient sa premiere attention. Les trois commissaires, qui ne l'ignoroient pas, menace-

rent & partirent ; & à leur retour en France il ne fut queſtion de Gênes & de Frégose que pour se representer sans detour la difficulté & le danger d'avoir une nouvelle guerre en Italie. Le Paladin qu'on auroit voulu punir ne fut pas oublié aussi aisément que l'état auquel il falloit renoncer. Les originaux étoient dejà plus précieux en France, que les conquêtes ; & celui-ci eut l'honneur d'être chansonné. Frégose le sut, & jugea que la France étoit un pays fort gai. Il s'applaudit d'avoir empêché que cette gaieté ne s'introduisit à Gênes, parcequ'elle pouvoit étre contagieuse. Il fit de bonnes loix, au lieu de chanter de mauvais vers ;
AN. 1447. & les Gênois y trouverent leur compte ; malheureusement sa vie fut trop courte : il n'eut que le temps de faire entrevoir aux Gênois les avantages que leur promettoient son courage & son élévation, tournés en patriotisme.

Sa mort laissa ce regret qui rend un nom plus cher ; & Jean Louis Frégose fut choisi pour lui succéder. Il avoit des qualités ; & d'abord suivant les traces de son prédécesseur il montra de l'énergie en poursuivant vigoureusement le Marquis de Final, dont on avoit de grands sujets de se plaindre, & qu'il punit d'une maniere très-proportionnée à ses torts ;

mais ce n'étoit, pour ainsi dire, qu'une énergie d'imitation, & il la devoit à l'impression forte, mais momentanée qu'avoit faite sur lui la vigueur de principes & d'actions de son parent. Il avoit naturellement cette inertie qui devient un espèce d'empire par l'habitude, & qui empêche d'agir, de prévoir, de rassembler des idées, même dans l'égarement des plaisirs. Ce malheur avoit sa source dans la funeste habitude des engagemens trop faciles. Le bonheur de plaire n'avoit été qu'un écueil pour lui. N'ayant connu de l'amour que ce que des caprices favorables en peignent à l'imagination trompée, & ces caprices s'étant multipliés par le nombre des objets, il étoit tombé dans l'épuisement de l'esprit par la fatigue de l'ame.

Incapable d'agir, conséquemment indigne de gouverner, on le rendit à lui même, en le déplaçant; & il fut assez content de retrouver sa tranquillité, qu'il croyoit avoir perdue, quoiqu'il fit si peu. Mais toujours attaché au nom de Frégose, on pensa à le remplacer par un des plus grands hommes de Gênes, par le fameux Thomas Frégose, dont le caractère s'étoit si bien montré dans les vicissitudes qu'il avoit éprouvées. Il étoit retiré à Sarzane; & il y voyoit arriver la vieillesse, dont l'approche AN. 1449.

ne l'effrayoit pas. Cet homme, né pour avoir le coup-d'œil toujours juste, n'avoit plus d'ambition parcequ'il l'avoit définie. Il avoit embrassé dans ses reflexions la sphére entiere du monde physique & moral; il avoit vu les maux s'allier aux plaisirs, les plaisirs énerver l'homme sans le satisfaire; les vices s'unir aux vices, pour faire ligue contre la vertu, & dessécher le cœur où elle se plait à croître & à s'épanouir, comme les vents brulans, & empoisonnés du midi, désséchent la rose sur sa tige. Il avoit vu l'homme presque toujours faux ou égaré dans ses vœux; l'amitié toujours interessée, toujours disposée à la perfidie, malgré les charmes d'un engagement, & l'indécence d'une rupture. Il avoit vu que la bassesse & la fausseté étoient la base du caractêre de l'homme; & il s'étoit voué à la retraite pour n'avoir plus ce vilain tableau devant les yeux. Ce dégoût du monde n'étoit pas le dégoût de la vie; au contraire il en jouissoit mieux depuis qu'il l'avoit reduite à la simplicité charmante des plaisirs purs & vrais; il avoit la sécurité du bonheur. Il n'y avoit pour lui ni jour, ni veille, ni lendemain; il oublioit les heures dans la succession des plaisirs; & pour lui, une douce habitude n'étoit qu'une heureuse suite de

momens, & une douce égalité de situation. Il refusa donc de se rendre à l'honorable proposition qui lui étoit faite, mais par reconnoissance, & par amour pour la patrie, il conseilla de jetter les yeux sur *Pierre Frégose*, son neveu; lequel, sorti de Gênes lors de l'élection de Raphaël Adorne, y étoit rentré depuis que la famille des Frégoses avoit repris le dessus; & il fut élu tout d'une voix.

Cette unanimité sembloit annoncer un gouvernement paisible; & Pierre Frégose étoit bien disposé à justifier un préjugé flatteur, dont il sentoit tout l'avantage; mais les passions n'étant pas éteintes, les meilleurs vues d'administration devenoient inutiles au bonheur public. Frégose montrant les plus sages intentions, en reçut bientôt le plus indigne prix. La calomnie, la raillerie, le sarcasme disposerent les esprits à la révolte; & ces petits moyens, toujours méprisés quand ils ont produit leur effet, mais toujours heureux quand on les employe, reussirent si bien, que Frégose se vit contraint d'effraier par la rigueur ceux même pour qui ils n'étoient qu'un objet d'amusement. Un Sénateur dérogeant à la dignité de sa place, avoit communiqué le projet, & la matiere d'un libelle contre le Doge; il fut trahi par l'écri-

vain dont il avoit fait son complice. La mort la plus honteuse fut son chatiment (*). Le parti le plus necessaire ne trouve pas toujours les esprits disposés à l'excuser. Celui que venoit de prendre Frégose excita la fureur, loin d'obtenir l'indulgence : l'on n'en sera pas surpris. Un corps auguste sembloit partager la honte d'un membre avili ; l'éclat & la vengeance devenoient la conséquence de la dignité. Frégose sentit peut-être qu'il avoit fait une imprudence, car on n'échappe pas aisément au jugement de son esprit ; mais il se garda bien de laisser lire dans son cœur. Par son maintien, autant que par sa conduite, il parvint à arrêter les mouvemens du Sénat. Ce n'étoit pas assez. Les Adornes, unis à Jean-Antoine de Fiesque, & soutenus par Alphonse Roi d'Arragon, brouillé dans ce moment avec les Gênois, ne devoient pas laisser échapper une occasion aussi favorable pour
AN. 1452. le renverser de sa place. Ils tenterent en effet de se rendre maitres de Génes; où ils avoient d'ailleurs des intelligences ; mais Frégose ne pouvoit guere avoir été averti de sa faute par sa conscience, sans être en même temps conseillé par sa raison. Il avoit tout prévu en un moment ; & le danger n'existoit plus, puisque

(*) *Il fut pendu.*

les précautions étoient priſes. Il avoit d'abord cherché à savoir quels étoient les ennemis veritables qu'il avoit dans la ville. Il n'envisageoit pas comme tels, ces esprits qui répétent les accens des autres, dans la plainte, comme dans la menace, parceque loin d'étre à craindre, ils décélent, au contraire, ceux qu'on peut avoir à redouter. Il avoit découvert des êtres puissans, & veritablement mal intentionnés. Quelques uns avoient ce génie qui tient lieu d'esprit aux autres. Il les avoit suivis dans le silence; & il avoit deviné leur projet en interprêtant leur conduite. Dès qu'il eut cette espèce de certitude que donne une pénétration souvent éprouvée, il feignit de sortir de la ville, & rentra le soir dans le chateau enveloppé des ombres du myſtere. Les Adornes qui le croyent absent, donnent le signal à la troupe conjurée; on attaque le palais pendant la nuit; & la victoire paroît bien assurée. Mais Frégose sortant tout à coup du chateau, aussi résolu que bien secondé, les charge si brusquement par derriere, qu'il renverse l'edifice de l'illusion sur ceux même qui l'ont élevé. Plusieurs furent tués; d'autres furent pris, & punis le lendemain comme rébelles. Cette victoire devint une leçon. Les Adornes ne voulant plus

se jouer à un esprit qui en donnoit de si sérieuses, & qui avoit dans son génie comme dans son courage tant de ressources pour les multiplier, si les entreprises l'y contraignoient, si retirerent avec assez de promptitude pour offrir par-là un nouveau triomphe au vainqueur. Mais ce vainqueur avoit plus que personne le bonheur de reflechir. Il voyoit de loin les inspirations d'Alphonse nourrir la haine des vaincus, & ses offres plus séduisantes ranimer leurs prétentions. Il voyoit la ville dans le desordre, le commerce dans la langueur, l'état dans l'épuisement, & il se dit : pourquoi se préférer à la patrie? pourquoi employer son courage à immoler des concitoyens? Pourquoi vouloir gouverner des êtres que leurs passions gouvernent, & qui n'ont plus que la ressource de tout oser, pour prévenir la honte d'avoir trop entrepris. Raisonnons pour eux puisque la vertu me reste malgré le dépit ; soyons citoyen, & non plus Doge. La douceur d'un beau sacrifice vaut bien l'éclat d'un beau rang.... Il ne reflechit pas plus long-temps, & sa résolution fut prise.... On est quelquefois imprudent dans la générosité. Il sut eviter cet écueil. Rendons la place, se dit-il encore, mais n'exposons pas l'état. Je ne vois que des ambitieux dans mes ennemis, & dans

mon

mon parti même ; la prosperité publique n'en occuperoit aucun ; nul d'eux n'eſt donc digne de gouverner. Donnons à Gênes un maitre supérieur à ces petits intêrets qui font les tyrans subalternes. Élevons là en paroissant la soumettre ; n'ayant plus sa propre grandeur, elle aura celle de l'objet à qui elle se sera donnée.

AN. 1453.

En se disant cela, il pensoit au Roi de France ; ou plutôt, c'étoit parcequ'il y avoit d'abord pensé qu'il se parloit ainsi. Il y avoit sans doute un peu d'illusion dans cette chaine d'idées ; mais n'y en a-t-il pas toujours un peu dans les projets de bonheur qu'on forme pour soi, ou pour les autres ?

Sa résolution prise, il se rendit auprès de Thomas Frégose son oncle, pour la lui soumettre, & s'il l'approuvoit, pour former son plan sous les yeux de l'expérience. Ce vieillard toujours retiré à Sarzane, achevoit sa carriere comme finit un beau jour. Il avoit cette serenité qu'on ne voit point sur le frond de ceux qu'agitent les passions, même les plus douces ; il sembloit sourire à sa raison qui avoit dissipé ses erreurs, comme on sourit à ce rayon qui éclaircit le ciel, en se rappelant les ombres de la nuit. Il écouta son neveu avec l'attention qu'obtient une grande idée qui renferme

un grand intérêt, & qu'on eſt capable de donner un bon conseil. Lorsque son exposition eut été faite, il lui dit en se recueillant. » J'aime à vous voir occupé du bonheur de la patrie; vous avez fait pour elle tout ce que vous pouviez, & vous ne croyez pas votre devoir assez rempli. Il ne l'eſt pas en effet. Il exige toujours de nouveaux efforts tant qu'on gouverne. Mais il faut se surveiller dans le mouvement continuel d'un zéle extrême, & craindre de donner dans l'excès qui a rendu tant de vertus ridicules, ou dangereuses. Vous voulez proposer la souveraineté de Gênes au premier Monarque de l'Europe. Obligé de la souſtraire à elle même puisqu'elle s'entre déchire tous les jours avec fureur, vous ne pouvez pas employer à sa conservation un moyen plus honorable, ni avoir conséquemment une idée plus digne d'elle & de vous. Mais la France a éprouvé la légéreté des Gênois. Voudra-t-elle se fier à des sermens qui lui rappelleront un outrage? Pleine du plus juſte ressentiment, & songeant peut-être à la vengeance, pourra-t'elle sentir les mouvemens de la pitié? Car vous n'imaginez pas sans doute de dissimuler le malheur de l'état, & le grand besoin qu'il a d'être secouru? Vous ne pensez pas à prendre

un autre ton que celui d'un être qui supplie ; il n'exclut pas la dignité ; souvent il sert à la rendre plus sensible ; & vous pourrez tirer une gloire particuliere d'une situation qui a compromis la gloire de bien d'autres ; mais vous sentez que tout va dépendre de la lettre que vous écrirez en France ; & qu'un pareil écrit ne peut être trop consulté – C'est pour le former de vos propres idées que je suis ici, répondit Pierre Frégose ; je sens si bien la sagesse de l'avis dont vous daignez me prémunir que dejà j'ose croire que vous serez content de la lettre – Je le présume, dit Thomas, mais je connois toute la difficulte de s'élever, quand on s'humilie, de s'honorer, quand on supplie, de demander dignement une protection dont on s'est rendu indigne ; de s'éloigner également de la bassesse & de l'orgueil, dans une situation formée de deux intérets si puissans & si opposés. La Cour de France mal disposée vous jugera à la rigueur : portée à la raillerie par la finesse de son goût, & au mépris par la delicatesse de ses maximes, elle ne vous pardonnera ni des excuses trop humbles, ni des expressions trop peu modestes. Le caractère de vos phrases l'occupera plus que l'importance de vos propositions. J'ai dû vous

prévenir à cet égard, parceque je sais qu'on peut vaincre la répugnance de cette Cour, & même son ressentiment, en interessant sa sensibilité par la constance de la poursuite; mais qu'on est sûr de la trouver infléxible avec dédain, ou avec orgueil, si le ton que l'on prend avec elle n'est pas conforme à celui dont son exemple & sa conduite ont fait une regle dans la situation où vous vous trouvez.„

Frégose rempli du discours de son oncle passa dans un cabinet pour rêver à l'écrit qu'il avoit à tracer. Toutes ses pensées, s'enchaînerent si heureusement, que Thomas, lorsqu'il rentra pour les lui soumettre, lui dit obligeamment: on ne peut avec plus d'art observer ce que l'on doit aux autres, & à soi-même; le Sénat vous félicitera sans doute d'avoir tout renfermé dans cet écrit très-difficile; & vous ne devez trouver aucune difficulté à obtenir le consentement général de la noblesse & du peuple. En effet sa proposition fut unanimement consentie; & la lettre partit. Mais ce que Thomas avoit prévu ne manqua pas d'arriver. La Cour de France avoit deux injures à venger: la derniere, comme la plus recente, étoit la plus sensible. C'étoit un Frégose qui s'en étoit rendu coupable, en bravant le Mo-

narque & ses Ambassadeurs , & c'étoit un homme du même nom qui osoit faire des propositions, qui pour être acceptées demandoient un excès de confiance. Charles VII. & son Conseil n'écoutant d'abord que la nature, virent une nouvelle insulte dans cette demarche, & la réponse à la lettre alloit être un premier chatiment; mais cette lettre ayant été relue, on le trouva si sage, si noblement respectueuse, si sensiblement marquée au coin de la sincerité, qu'après avoir balancé pendant long temps on finit par accepter l'offre qu'elle renfermoit. Jean d'Anjou, Duc de Calabre, fut nommé pour aller recevoir le serment des Gênois, & pour representer le maitre qu'ils venoient de se donner. Il partit quelques mois après, & arriva à Gênes le 11. Maii 1458.

C'étoit lui qui avoit eu la premiere part au consentement, plus arraché qu'obtenu, du Monarque & de son conseil. Son intêret personnel s'étoit caché dans des discours dont on fit honneur à une politique profonde. Les Historiens ont parlé du motif, & n'ont pas parlé du discours, parcequ'ils n'en ont pas eu connoissance; il est consigné dans un papier particulier, qui, comme bien d'autres, également ignorés, fait partie d'un dépot précieux. En voici la substance „ Vous ne pouvez pas sans AN. 1458.

» manquer de prudence & d'adresse, dit-il à
» Charles VII. vous refuser à la proposition qui
» vous eſt faite. La gloire de votre trone eſt in-
» teressée à cette acceptation. Jusqu'à ce mo-
» ment, outrageusement offensé par la Républi-
» que, & par le temeraire qui joua vos am-
» bassadeurs, vous avez pu différer de les punir,
» parceque les troubles de votre royaume pou-
» voient vous paroître plus pressans, que les soins
» de votre vengeance; on pouvoit croire que vous
» differiez un coup d'éclat, parceque vous le
» meditiez profondément. Mais vous n'avez
» plus d'espoir de tromper l'Europe sur votre
» impuissance; & vous l'éclairez a jamais sur
» votre foiblesse personnelle, si vous n'éclatez
» pas lorsqu'on a l'audace de recourir à vous
» après vous avoir outragé. Vous contenter
» de refuser la souveraineté de Gênes, parce-
» que les Gênois vous ont rendu leur cara-
» ctêre plus que suspect, c'eſt prouver que vous
» saisissez un moyen de les punir, n'en ayant
» point d'autre. Ce parti découvre un Roi
» dont toutes les forces sont énervées; & la
» honte eſt la suite d'une pareille situation. Il
» faut accepter l'offre, parceque vous ne pou-
» vez pas venger autrement l'offense. Il faut
» faire penser, que la générosité, partage des

» François, a prévalu sur le ressentiment le
» plus juste; que prêt à lancer la foudre, vous
» avez cédé noblement au repentir. „

Tel fut le discours insidieux du Duc de Calabre; & quel en étoit le motif secret? Il va s'expliquer. Ce Prince, fils de Rêné d'Anjou, Roi de Sicile, voyoit avec une fureur naturelle l'usurpation de cette couronne par la maison d'Arragon. Il se flattoit que devenant Gouverneur de Gênes, il trouveroit dans les forces de cet état, riche & puissant, la faculté nécessaire pour chasser, à son profit, un usurpateur detesté. Ce projet pouvoit paroitre raisonnable à Jean d'Anjou, parceque les besoins de la vengeance, unis aux intêrets de l'ambition, doivent donner un air de raison a certaines erreurs de l'esprit; mais il n'étoit ni de l'intêret de Charles, ni de celui des Gênois de se prêter à une pareille spéculation. Alphonse étoit puissant; il en vouloit aux Gênois; ils devoient craindre de l'irriter. Le secours qu'ils avoient voulu se procurer, en sollicitant la protection du Roi de France, alloit tourner à leur détriment total par l'entreprise du Duc de Calabre. C'étoit donc une imprudence d'envoyer ce Prince à Génes. D'une part Alphonse le connoissoit pour son ennemi personnel; de

l'autre, il falloit qu'il fut le plus vertueux des hommes, pour ne pas préférer son intêret à celui des Génois, & pour ne pas tenter une entreprise, même en doutant de reussir. Or, il ne faut jamais mettre un Prince dans le cas de balancer entre la vertu & l'ambition.

AN. 1459. L'événement justifia la présomption. A peine Alphonse eut il appris le choix qu'on avoit fait de Jean d'Anjou, qu'il prépara tous ses moyens; & à peine ce Prince fut il arrivé dans Gênes que d'une part il fut assiegé par les troupes réunies des Adornes, & des autres mécontens; & de l'autre, il vit le port masqué par la Flotte Arragonoise, forte de vingt vaisseaux & dix galéres.

Pierre Frégose en abandonnant le timon de l'état, avoit conservé le sentiment qui l'avoit excité à l'abandonner. Il vouloit le bien de sa patrie, & il s'étoit attaché à Jean d'Anjou, dans l'espoir de le diriger dans sa conduite. Il avoit toutes les qualités qu'il faut pour être un bon guide. Le Prince l'avoit bientôt jugé; & sa confiance en lui avoit suivi son premier coup d'œil. Cette union prompte produisit une telle harmonie & des effets si heureux, dès le premier moment, que le danger de Gênes fut balancé d'abord par leurs mouvemens una-

nimes ; neanmoins il eut fallu succomber, tôt ou tard. Mais la fortune veilloit au sort des opprimés. Une mort imprévue les debarrassa de leur ennemi. Ferdinand, son fils naturel, & son successeur au royaume de Naples, rappella sa flotte; & les mécontens depourvus de ce puissant secours furent contraints de se retirer.

Le sort, un moment favorable aux Gênois, n'a-t'il voulu que leur faire trouver de nouvelles leçons dans des faveurs infidéles! On paye cher son inſtruction lorsqu'il faut se repentir toujours. Une peſte affreuse vint ravager la ville & une partie de l'état; & dès que ce fleau terrible eut cessé de les rappeller à eux même, ils s'oublierent encore en se replongeant dans de nouveaux troubles. Ce nouvel égarement déposoit d'autant plus contre eux, que l'injuſtice en étoit la source. AN. 1460.

Alphonse mort; le chagrin de voir leurs esperances ruinées, avoit conduit au tombeau Barnabé & Raphaël Adorne. Gênes commençoit à respirer; & Pierre Frégose n'etant plus necessaire à Jean d'Anjou, avoit cherché la tranquillité dans la retraite. Pour le dédommager des grandes avances qu'il avoit faites à l'état, ainsi que des fonds qu'il avoit d'abord prêtés au Duç de Calabre, on lui avoit laissé pour ga-

rantie Novi & Voltaggio . On lui avoit promis d'ailleurs une grosse somme, & une plus grande récompense pour reconnoître la cession qu'il avoit faite de son pouvoir. On prétend qu'il n'avoit pas demandé ce dédommagement; mais il avoit été offert & promis; il en étoit plus exigible. Lorsqu'il fut retiré à Novi, ayant compté avec lui même, il se vit contraint de rappeler les engagemens pris avec lui, & de desirer qu'il fussent remplis. On lui repondit, par inspiration du Duc de Calabre, que l'epuisement des finances de l'état, ne permettoit pas que ce remboursement eut encore lieu. Il attendit. Le temps s'écoula. Il suivoit dans le silence la marche des affaires; il sut que des fonds considérables étoient rentrés; & on ne lui faisoit aucune proposition. Cet oubli le blessa. Il étoit sensible & fier; il écrivit encore, & il pressa. Les torts envers lui s'accumulerent au point, qu'on le força de passer du reproche à la menace. Indigne procédé de la part du Duc de Calabre qui conduisoit tout; imprudence extréme dans ceux qui se laissoient honteusement conduire. On le crut à craindre, & on acheva de l'irriter. Tous ses parens eurent ordre de sortir de Gênes. Combien les temps étoient changés! On

étoit autrefois reconnoissant envers les sujets utiles; maintenant on outrageoit les citoyens généreux; & pour comble de dépravation & de malheur, on les bravoit après les avoir outragés. Ce ne sont pas les loix qui font les mœurs. Les loix exiftoient dans toute leur juftice; mais les desordres en avoient détruit la vigueur; & l'on ne rougissoit plus de rien, parcequ'on s'étoit tout permis. Ne prenons pas cependant ce mépris du scandale, cette ignorance même d'une turpitude aussi visible, cette habitude d'oser, sans croire à la necessité de rougir, ne prenons pas tout cela pour un nouveau caractêre dans la nation, pour le signe évident de sa décomposition morale; non, elle avoit une nouvelle forme, de nouveaux procédés, mais elle conservoit son premier esprit; elle cherissoit toujours la patrie; ce feu sacré ne pouvoit pas s'éteindre. On le verra reparoître dans le calme, avec le respect des lois & des magiftrats. Les fureurs qui agitent les Génois n'auront qu'un terme, & n'auront point alteré leur cœur. Ils sont sans passion quoiqu'ils soient sans frein; ce sont des accidens de la nature: les élémens en cela apprennent à définir les peuples, & invitent à les excuser.

Cependant ces convulsions, quoique momentanées, produisoient de grands maux, dont l'effet se faisoit sentir long-temps après elles. L'arrêt qui proscrivoit les parens de Frégose étoit capable de le porter aux plus grandes extremités. Nul homme n'eſt plus sensible à l'injuſtice, & à l'insulte, que celui dont on paye mal les services, ou dont on méconnoit ſa vertu. Combien doit il se sentir plus vivement blessé, lorsque ces deux outrages se reunissent pour troubler sa tranquillité.

Le soin de chercher des vengeurs lui parut un devoir. Sforce, Duc de Milan, lui sembla né pour entrer dans ses vues. Il raisonnoit bien, d'après le caractêre; mais mal, d'après les circonſtances. Sforce étoit un ambitieux rusé, incapable de se laisser séduire par les charmes de l'occasion. Jusqu'à ses vices, tout en lui étoit soumis à la raison. Il vouloit que ses entreprises fussent toujours sans risque; & il n'ambitionnoit que ce qu'il étoit sûr d'obtenir sans frais. Cependant il ne negligeoit pas de profiter des propositions qui lui étoient faites, mais il savoit se mettre à couvert des accidens, en n'exposant que le repos, ou la fortune des autres. Frégose pour le faire entrer dans ses intêrets, lui avoit re-

presenté combien le voisinage des François pouvoit être dangereux pour le Milanez, & l'avoit assuré d'un moyen infaillible pour les chasser, dans un parti nombreux qu'il s'étoit fait à Gênes, s'il vouloit l'aider de ses forces & de son argent. Sforce lui repondit : » Je ne suis pas » moins porté que vous à renvoyer les Fran» çois chez eux ; mais j'éxposerois trop mes » états si, agissant de concert avec vous, nous » venions à ne pas reussir. Je puis vous servir » par mes conseils, autant que par mes forces. » Ferdinand, successeur d'Alphonse, pourra vous » servir aussi bien que moi, & ne courra » pas le même risque ; je vous offre ma me» diation auprès de lui. »

La proposition fut acceptée. Sforce écrivit ; il fit sentir au Roi de Naples que le Duc de de Calabre étoit un ennemi secret dont il dévoit se defier ; qu'il n'étoit venu à Génes, & n'en avoit desiré le gouvernement, que pour être plus en état de lui disputer la couronne de Naples, au nom de Rêné d'Anjou son pere ; qu'il n'y avoit pas de moyen plus certain pour traverser ses projets que de lui donner de l'occupation dans Gênes, en profitant du mécontentement de Frégose, qui alloit déclarer la guerre à sa patrie ingrate, & qui avoit pré-

paré pour cela des moyens auxquels il ne falloit joindre qu'un secours d'hommes & d'argent.

Ferdinand entrainé par des raisons d'état aussi pressantes, accorda tout ce qu'on demandoit; & Frégose, ennemi determiné d'Alphonse, tant qu'il avoit veçu, devint en un moment l'allié & presque l'ami du fils de ce Prince, que dans d'autres circonstances, il auroit hai, & combattu volontiers. La politique rapproche les extremités, & dispose des esprits avec un singulier empire; & les Princes, dans le calme de la reflexion, & dans la honte même de beaucoup d'injustices infructueuses ou funestes, ne sont pas épouvantés des horreurs & des bassesses auxquelles elle peut les engager?

Frégose prévoïant que Ferdinand se rendroit aux conseils du Duc de Milan, s'étoit ligué par précaution avec Jean Philippe de Fiesque, qui ayant ses mécontentemens particuliers, & voulant agir de son coté, avoit pris ses précautions aussi: des troupes étoient disposées de part & d'autre. Fiesque avoit des fonds pour payer les siennes; l'argent de Ferdinand alloit servir a soudoyer celles de Frégose. Lorsque tout fut disposé, Frégose s'avança jusques sous les murs de Gênes. Le Duc de Calabre ne s'ex-

posa point aux hazards d'une sortie, & se contenta de mettre la ville à l'abri de surprise. La prudence ne fut pas son seul motif. Il esperoit que cette maniere de procéder, qui necessairement entraineroit des longueurs, pourroit servir à rendre le calme à Frégose, en y joignant le moyen des insinuations. En effet il lui adressa une lettre aussi bien raisonnée, que le peut un homme qui a tort. Leur ancienne amitié y étoit retracée dans les termes les plus touchans; la patrie en danger servoit, disoit-il, à lui faire mieux sentir la perte de ces doux momens; il le prioit de se les rappeler pour desirer de les voir renaître par un arrangement, & des conventions qui n'étoient pas impossibles.

Frégose loin de sentir la douce émotion que le lecteur éprouve peut-être en se representant ce billet, sentit au contraire redoubler sa fureur. Un ingrat, s'écria-t'il, qui vient de trahir cette même amitié dont il parle, ose m'en rappeler les douceurs? Il n'a pas frémi en pensant à l'horrible contraste de ce même sentiment avec l'infamie de sa conduite? Il a osé se flatter de me séduire deux fois, & de me tromper toujours? Le crime l'aveugle donc? Je veux lui dessiller les yeux.... Il prend alors la plume, & il écrit.

» Un Republicain pouvoit se défier d'un » Prince : je ne l'ai pas fait, & me suis livré » à tes pieges. Après m'avoir lâchement trom- » pé, tu pouvois me croire assez d'honneur, » pour prévoir de ma part une haine eter- » nelle; tu ne l'as pas fait, & tu oses m'écri- » re. Je vois que tu es assez depravé pour bra- » ver le mépris, puisque tu t'y exposes; ce- » pendant je te répons. Oui, je te répons, » parceque mon cœur ne peut contenir toute » l'horreur que tu m'inspires... Je veux ta » mort, dut elle me coûter la vie... J'écarte » tout ce qui m'eſt personnel dans les atroci- » tés que je te reproche; mais elles offrent en » toi un monſtre abominable. Mon ame hon- » nête veut en delivrer la societé, surtout » ma patrie que tu corromps par tes conseils. «

Cette lettre ne paroîtra pas aussi naturelle qu'elle l'étoit. Les hiſtoriens ont donné des défauts à Pierre Frégose, & des vertus à Jean d'Anjou. La prévention va donc exercer ici son influence ordinaire; & Frégose sera condamné. Mais qu'on se défie des livres. Frégose fut fier par vertu; d'Anjou fut aimable par artifice. Il plût aux Gênois, qu'il trompoit, parcequ'il avoit besoin de leur plaire pour les lier à son ambition; il vouloit le royaume de

Naples,

Naples, & il y faisoit servir le gouvernement de Gênes; il obtenoit l'Empire par l'amabilité; il échangeoit, pour ainsi dire, des graces contre des secours. C'étoit un fourbe. Frégose n'avoit vu que la patrie dans le Gouverneur; il avoit tout fait pour lui, parcequ'il étoit plein d'amour pour elle; la sympathie s'y étoit jointe; un nouveau zele en avoit été le fruit. Pour prix de tout cela, il étoit outragé, ruiné sans retour; sa famille étoit proscrite; & c'étoit ce même d'Anjou, cet ingrat vil & hardi, qui avoit inspirè, dicté ces décrets odieux. Quel homme avec la fierté de la vertu, garderoit plus de mesure dans une pareille situation? Je sais que la patrie, toujours sacrée pour un citoyen, ne doit jamais être troublée par ses fureurs; elle peut cependant avoir de si grands torts que la nature peut parler en faveur d'un coupable. Ne confondons pas d'ailleurs la patrie avec le gouverneur. C'étoit d'Anjou que Frégose poursuivoit, parcequ'il avoit tout conduit.

La réponse qu'il venoit de recevoir éteignit jusqu'au desir d'un arrangement: & il ne songea plus qu'à déployer tout l'art militaire, contre un homme entrainé par la passion. Les ordres qu'il donna pour la sureté de l'interieur AN. 1459.

furent si sages, & si bien suivis, que les tentatives de Frégose furent sans aucun effet. Celui-ci risqua une attaque; Fiesque y reçut un coup de coulevrine dont il mourut sur le champ. Ceux de son parti s'étant successivement retirés, Frégose s'éloigna de Gênes, pour attendre de nouveaux secours dont il s'étoit assuré. Profitant cependant des facultés qui lui restoient, il s'empara de Sestri di Levante, de Chiavari, & de Portofino: mais on n'a pas le moyen de garder, comme on a le moyen de prendre. Il perdit bientôt ces places; & fut obligé de se retirer à Novi.

D'Anjou se voyant si bien servi par la fortune, pensa à joindre à ses faveurs, les avantages particuliers que son art de plaire sembloit lui promettre. Il étoit devenu si cher aux Gênois, qu'il obtint d'eux, sans peine, une flotte de dix galeres, & de trois vaisseaux. Ils lui donnerent encore soixante mille florins. Il en emprunta autant de divers particuliers empressés à lui offrir leur bourse: il attendoit douze galéres de Marseille, que Rêné son pere faisoit armer; & la France, de son coté, lui promettoit des secours très-prompts. Ces formidables preparatifs, dont Ferdinand fut instruit, allarmerent vivement ce Prince; & il

se hata d'envoyer des fonds considerables à Frégose, en l'invitant fortement à rassembler sans délai le plus de troupes qu'il pourroit pour donner de l'occupation à son ennemi. Frégose qui avoit pris ses mesures, fut pret en peu de jours, & vint camper, à quatre mille de Gênes, dans la Vallée de Polsévéra. Le Duc de Calabre, égal dans sa conduite, se contenta de garnir de soldats les remparts, & les divers postes, & se tint renfermé dans la ville. L'automne approchoit. Les pluyes fréquentes dans cette saison, surtout à Gênes, & faisant presque toujours d'aborder la Riviere de Polsévéra, ne permettoient pas d'esperer un long campement dans ce quartier; d'ailleurs les troupes n'etoient engagées que pour un temps, & ce temps alloit expirer. Dans cette situation, Frégose résolut de tout hazarder, plutôt que de se retirer sans avoir rien tenté. Il avoit un motif de plus pour agir. La flotte Gênoise étoit partie pour aller au devant de celle que Ferdinand avoit fait armer, ou pour l'aller chercher dans le port de Livourne; il crut que cette circonstance étoit favorable pour essayer de surprendre Gênes. Il le tenta, & il reussit. Ayant fait approcher quelques troupes des murs, dans la nuit, il les plaça derriere des hayes, &

des buissons. Puis ayant reconnu que les gardes étoient peu nombreuses, & la plupart endormies, il fit appliquer sans bruit des échelles; & étant monté lui même sur les murailles avec quelques soldats determinés comme lui, il égorgea les gardes, s'émpara d'une porte, & fit entrer le reste de ses gens. L'allarme fut prompte & générale. Jean d'Anjou desesperé d'avoir fait partir la flotte, ne se troubla pourtant point. Il rassembla promptement ce qu'il put de soldats & de bourgeois, & marcha au devant de Frégose.

Gênes avoit une double enceinte de murailles. (*) Frégose n'avoit franchi encore que la

---

(*) *La premiere étoit ancienne; la seconde étoit moderne. Elle avoit été formée des contributions volontaires des citoyens riches, ou simplement aisés. Une simple invitation avoit produit des sommes immenses. Cette magnificence étoit une espéce de regle, lorsque l'état avoit des besoins. Dans une circonstance à peu près pareille, un noble qui etoit absent fit un envoi presque impossible à croire. Je n'en garantis pas la verité; mais voici très-litteralement ce que je trouve dans un manuscrit, où j'ai de fortes raisons pour penser que tout est vrai.* (Je répéte les expressions, sans m'embarasser du langage.)

» *Dans ce temps Jean Joachin de Passano fut chargé » de l'ambassade au même Roi* (**) *pour la République » de Gênes; & aussitot qu'il eut satisfait à cette commission*

(**) François ier.

premiere, & sétoit arreté à Pietra-minuta. Le Duc de Calabre s'avança jusqu'à une place assez vaste, qui est au dessous de ce poste, & qui se trouvoit protégée par le chateau. Frégose attendoit que le parti qu' il avoit dans l'interieur, fit des mouvemens. Jean d'Anjou craignoit ce que celui-ci avoit lieu d'ésperer; & tous deux arrétés, l'un par la crainte, l'autre par l'at-

» *le Roi le créa conseiller, & maitre de la maison de Mada-*
» *me Louise sa mere. Deux fois il l'envoya en qualité de son*
» *Ambassadeur au Roi d'Angleterre; & celui-ci deux fois le*
» *renvoya avec le même caractére au Roi de France. Voila*
» *un monument de sa probité. En voici un de sa munificen-*
» *ce. Invité par le gouvernement Génois, à subvenir, comme*
» *les autres citoyens, aux besoins de l'etat, il envoya une si*
» *grosse somme, que voici le remerciement qui lui fut adressé*
» *par le Sénat.*

Très-magnifique.

» *Nous étions bien sûrs de votre zéle pour la patrie. Ce-*
» *pendant votre largesse est si grande, qu'elle nous à péné-*
» *trés de joye. Vous avez toujours donné des marques de vo-*
» *tre générosité, en tous les emplois publics. Nous vous fai-*
» *sons les plus vifs remerciemens, qu'on peut faire, & nous*
» *vous offrons en toute rencontre, nous mêmes, pour tout ce*
» *qui peut avoir égard à votre grandeur, sureté, & repos.*
» *Car nous sommes tous disposés à vous favoriser de tout*
» *notre bon cœur. Le reste, vous le dira Mr. Baptiste.*

De Gênes 24. Avril 1537.

Doge, & Gouverneurs de la République de Gênes; signé, Ambroise.

tente, ils s'observoient, & les deux troupes se contentoient de tirer l'une sur l'autre, sans chercher à en venir aux mains. Toute la nuit se passa ainsi: mais le jour étant venu, les Gènois commencerent à charger les troupes de Frégose. Étant repoussés vigoureusement, on conseilla au Prince de craindre d'être attaqué à son tour, & de se renfermer avec ses gens dans la seconde enceinte. Mais il avoit le coup-d'œil du général & la tranquillité du heros, & il repondit: *ils n'en sont pas encore où ils croient peut-être*. Frégose s'impatientant de la lenteur de son parti, commençoit à s'en allarmer; mais il eut bien une autre sujet d'inquietude, lorsqu'il entendit crier de toutes parts: *Adorne*, *Adorne*, & qu'il vit entrer dans le port une galére sur laquelle Paul Adorne arrivoit. Jean d'Anjou, d'intelligence avec lui, sans vouloir peut-être le servir jamais, l'avoit envoyé chercher, dès le commencement de l'affaire, pour l'opposer à Frégose, dont il étoit l'ennemi mortel; & c'étoient des gens à ses ordres qui faisoient retentir son nom sur le port & dans les rues, esperant que cette circonstance répandroit le trouble dans l'ame de Frégose.

En effet Frégose agité de crainte & de fu-

reur en découvrant de loin son ennemi, & le voyant reçu comme en triomphe, ne menagea plus rien. Il avoit d'ailleurs à craindre le secours qu'Adorne pouvoit donner aux François. Il quitta en conséquence son poste, & tacha de sémparer de la porte Saint-Thomas. Mais il fut repoussé avec perte. Ayant apperçu une autre porte qui étoit ouverte & sans garde, il ordonna à deux de ses parens de s'en assurer, & se hata d'entrer dans l'interieur de la ville, croyant qu'en s'y montrant, il reveilleroit ou animeroit ses partisans, qui paroissoient endormis. Mais les François sétant bientôt emparés de cette porte il se trouva enfermé dans la ville, lui quatrieme. Comme il étoit à cheval, voyant son extreme danger, il courut à toute bride vers la porte, opposée au lieu où il avoit formé l'attaque, esperant la trouver ouverte. Elle étoit fermée. Il rebroussa chemin, à la vitesse de son cheval, sans savoir ou il alloit. Mais poursuivi par *Cossia*, adjudant de Jean d'Anjou, qui l'avoit rencontré dans sa course égarée, & joint enfin par lui dans une rue étroite & sans issue, celui-ci lui déchargea deux coups de sa masse d'armes sur la tête. Presque en même temps on fit pleuvoir sur lui du haut des maisons une grêle de Pierres. Il

fut renversé de son cheval, & on le porta, à demi mort au palais, ou il expira peu après. Son corps fut percé de mille coups, & mis en pieces par le peuple.

Ainsi périt un homme que de très-grandes qualités rendoient capable de faire un très-grand bien, mais qui se vit hors de sa route & de son caractêre, par des injuſtices qui demandent une superiorité trop au dessus de l'humanité pour les souffrir avec mépris, ou avec patience. Il fut homme comme bien d'autres; peu de gens auroient été grands comme lui, s'il avoit pu tourner au profit de l'état les sentimens de son cœur, & les avantages de son esprit, comme il y étoit disposé par la nature & par ses principes: on le dénatura en l'irritant. Quelques écrivains ont voulu flétrir sa mémoire. Ils ont pris l'effet, pour la cause. Ces jugemens ne sont pas rares.

Voici encore un Frégose, frere de celui qui vient de périr, il offre un caractêre d'esprit bien different. Il eſt Archevêque, & il à l'ame d'un guerrier; il préche la modération des desirs, & il à l'ambition la plus immoderée; son interet régle toutes ses actions: vicieux & hardi, toute sa conduite eſt une consequence de son égoïsme; s'il fait un moment les fon-

ctions de son état, il le desavoue par son audace; il porte dans ses yeux l'indifference de la religion, & le mépris de la vertu. Il brule de gouverner l'etat : il à assez de vices pour parvenir à son but; mais il à un rival qui l'arrêtera dans sa marche, parceque plus honnête & moins décidé que lui, il obtiendra la faveur populaire. Cet homme est Prosper Adorne. Dès que Frégose le voit, il le juge; & ce coup-d'œil regle sa marche. Se déclarer, & s'unir avec lui est le parti qu'il prend. Je les placerai bientôt sur la même ligne, en regard l'un de l'autre. N'anticipons point. J'ai à parler d'abord, de Jean d'Anjou. Il est parti pour Naples; & la direction des affaires à été confiée par lui, ou par Charles VII. à un Gentilhomme François nommé Vailier, qui ne sait rien faire sans argent, & qui ne trouvant point d'argent dans les coffres de l'état, n'imagine rien pour masquer cette misere qui va faire augmenter les impots, & pour empécher que le peuple la voyant comme lui, n'en voie en même temps la conséquence, & ne se fache parcequ'il est conséquent. Cette suite est aisée à prévoir. Frégose la prévoit; & pour ne pas languir il excite le peuple à s'ameuter; il le trouve dejà disposé par Adorne. Comme il

eſt très éloquent, & très-resolu, il peut se faire un parti; il commence même par la: mais il voit les François qui forment un corps considerable, & qui devoués au Commandant, c'eſt à dire au Souverain, seront plus forts que lui & qu'Adorne, & finiront vraisemblablement par écraser l'un & l'autre. Il n'eſt qu'un moyen pour prévenir cet inconvenient; c'eſt de s'unir avec son rival. Il en fait la proposition, elle eſt acceptée: Avant ce moment, il y à eu du bruit, du desordre, des mouvemens, des hoſtilités: je passe sur ces détails, qui reviennent sans cesse dans l'hiſtoire de Gênes, & qui refroidissent l'hiſtorien & le lecteur. La noblesse s'ètoit d'abord montrée favorable à Adorne: parcequ'il étoit moins imperieux que Frégose; il y avoit à craindre d'ailleurs que celui-ci ayant la mort de son frére à venger, ne fut cruel par circonſtance, étant dejà inflexible par caractère. Elle se tut, & se voua à l'inaction, en voyant l'accord qui venoit d'être fait entre ces deux hommes. Frégose pour plaire au peuple, c'eſt à dire pour ne pas l'irriter, voulut qu'Adorne fut fait Doge avant

AN. 1461. lui. Il le fut en effet, & pendant quelque temps le calme fut l'image du bonheur. Le doux vallier, & les François sétoient renfer-

mès dans le chateau ; & ils paroissoient y être sans dessein comme sans espoir. Mais la tranquillité d'un ennemi doit être toujours suspecte. Ils pouvoient recevoir des secours ; ils devoient en avoir demandé : le repos n'est pas le sommeil ; la patience n'est pas l'inertie ; & des François ne devoient pas paroître capables d'une lache résignation. Bref, il étoit prudent de craindre, ce qu'il étoit naturel de croire ; & pour se délivrer de ces inquietantes pensées, il falloit les faire sortir du chateau, pour les chasser ensuite de la ville. Mais ils pouvoient se défendre long-temps si l'attaque n'etoit extrémément vigoureuse ; & les moyens manquoient pour la rendre telle. Des secours de la part de Ferdinand, il n'en falloit pas attendre ; Jean d'Anjou lui donnoit trop d'occupation. Le Duc de Milan étoit plus en état de les servir ; & il n'avoit qu'à suivre son penchant pour s'y résoudre. Il se rendit, en effet, à la premiere invitation. Il envoya des troupes & de l'argent ; & l'on commença aussitot le siege du chateau. Mais bientôt les assiegeans eurent plus à souffrir que les assiegés. Ceux-ci en sureté derriere de bonnes murailles tiroient sans relache sur les autres, qui étoient à découvert, & sur la ville, dont ils

écrasoient les maisons. Cela dura pendant quatre mois. Les troupes étoient degoutées; le peuple étoit épouvanté; un murmure général commençoit à se faire entendre. Pour comble de maux, la mesintelligence se mit entre Adorne & Frégose. Celui-ci qui n'avoit jamais supporté son rival que dans l'espoir de le perdre, & de prendre sa place après l'avoir perdu dans l'opinion publique, celui-ci, dis je, lui laissant en apparence, la direction du siege, & lui donnant secrettement les plus mauvais conseils, que son intrepide éloquence faisoit paroître bons, devint ou suspect, ou importun à Adorne qui voyoit manquer tout ce qu'il faisoit par inspiration, & à qui la liberté d'agir, d'après lui-même, étoit entierement ravie. Il se plaignit au Duc de Milan d'une tyrannie aussi insupportable que funeste; & ce Prince, qui pouvoit faire des lois parcequ'il donnoit des secours, exigea que l'Archevéque se rendit auprès de lui. Frégose céda sans murmurer, parcequ'il étoit resolu à tout souffrir jusqu'à ce qu'il put dominer. Adorne plus libre, continua le siege avec plus de succés. Un terrible contretemps vint encore le troubler. On avoit armé en France, sans que la nouvelle en fut parvenue à Gênes. On vit arriver réné

d'Anjou à Savone avec dix galéres, & mille hommes de débarquement; & d'un autre coté, l'on sut que six mille hommes, rassemblés dans le Dauphiné, arrivoient par terre dans la même place. Ce n'etoit pas tout. Des milliers de Gênois qui tenoient pour les François, s'y rendoient, de jour en jour, pour faire corps avec ces troupes. Voilà un terrible sujet d'inquietude. Gênes est dans la consternation. Elle est bientôt au comble. On apprend le départ des troupes, & des vaisseaux. Dejà même on apperçoit les pavillons. Sforce, qu'on avoit sur le champ instruit, a dejà ordonné à Frégose de rejoindre Adorne. J'ai dit que quoique devoué aux autels il avoit le génie de la guerre. Il avoit feuilleté les memoires des Généraux, plus que la vie des Saints; l'on pouvoit compter sur ses lumieres. Puisqu'il faisoit faire volontairement des fautes, il savoit n'en pas faire: à l'egard du courage, il alloit jusqu'à l'intrépidité.

Son retour devoit être fort utile. Mais l'argent manquoit; celui que fournissoit Sforce ne pouvoit pas suffire. La voye des impositions ne sera pas assez prompte. On employe les plus violens moyens pour s'en procurer; ils produisent leur effet; & le besoin n'existe plus.

Frégose a rejoint Adorne. Ils partagent leurs fonctions. Frégose se charge de s'opposer, avec les meilleurs troupes, au secours qui arrive; Adorne prend le soin d'empecher qu'il ne s'éléve du tumulte dans la ville, & de faire tête aux assiegés. Quand les deux chefs apprirent que l'armée Françoise n'étoit plus qu'à trois mille, ils allerent au devant avec leur cavalerie, & grand nombre de volontaires. Mais la trouvant beaucoup plus nombreuse qu'ils n'avoient cru, ils se bornerent à la reconnoître, & revinrent, à toute bride. Les François les poursuivirent jusqu'au Monastere de St. Benigne où ils se logerent. Il est plus que probable que si la flotte de Rêné, qui arriva en même temps, à la hauteur de S. Pierre d'Arena, eut attaqué le port, Gênes étoit emportée sans difficulté. Cela n'arriva pas. Il est des miracles de tout genre. Le lendemain se passa en observations, à quelques escarmouches près, dont l'avantage fut pour les Gènois. Le sur-lendemain les troupes de débarquement mirent pied à terre. On se prépara, de part & d'autre, au combat. D'après le plan projetté, Adorne laissa quelques troupes pour repousser les sorties que les assiegés pourroient tenter; il en plaça d'autres sur le port, pour s'op-

poser aux efforts que la flotte ennemie pourroit faire de ce coté. Pour lui, dit on, il se logea dans le palais avec une forte garde pour contenir la ville, ou arrêter le desordre, s'il y en avoit. Frégose, à la tête de la plus grande partie des troupes, se posta sur une hauteur, d'où les François tarderent peu à entreprendre de le déloger.

Tous ceux qui ont rendu compte de l'événement qui suivit, s'accordent dans l'exposition qu'ils en ont fait. Le combat s'engagea de bonne heure, & dura bien avant dans le jour, sans qu'on put juger de quel coté seroit la victoire. Les François, malgré la fatigue, & la chaleur, ne se rebutoient point. Les Gênois recevoient, de temps en temps, d'Adorne des troupes fraîches, qui venoient relever celles qui étoient fatiguées. Cet avantage devoit à la fin devenir décisif; mais ce qui termina l'affaire en faveur des Génois fut un bruit que Frégose repandit adroitement, qu'il arrivoit un nouveau secours du Milanés. On entendit aussitôt crier de toutes parts, *Sforce*, *Sforce*. On apperçut quelques Officiers Milanois, qui montrerent de loin un gros de paysans qu'on avoit fait armer, faisant entendre que c'étoit des troupes qu'ils amenoient. On ne douta

plus dans l'armée de Frégose ; ni dans celle des François, de la réalité de ce secours. Les Gênois retournerent à la charge avec plus de vivacité. Les François rebutés commencerent à lacher pied. Ils se retirerent quelque temps en bon ordre ; mais enfin ils se débanderent, & Frégose les poursuivit jusqu'à la mer. Rêné, qui étoit resté sur sa flotte, voyant ses gens qui fuyoient, fit mettre au large, pour leur oter tout espoir de se sauver, & leur donner par là plus de courage : mais il ne s'agissoit plus de retablir le combat ; & la manœuvre de Rêné ne servit qu'à perdre le reste de son armée. Il y eut plus de deux mille cinq cens hommes de tués, beaucoup se noyerent en tachant de rejoindre les galéres à la nage ; le reste fut pris : les Gênois eurent beaucoup de soldats blessés, & très-peu de tués.

Adorne, qui avoit toujours lu dans l'ame de Frégose prévit que s'il entroit dans la ville avec les marques de son triomphe, il éblouiroit le peuple ; & qu'alors il deviendroit facile à ses partisans de le faire envisager par le plus grand nombre comme un homme que son courage & ses talens militaires & politiques rendoient plus digne de gouverner que tout autre. Cette reflexion fut aussi celle des amis d'Adorne. On

lui

lui conseilla, & il resolut sur le champ de trouver un pretexte pour l'empêcher d'entrer dans la ville en vainqueur. Il lui fit dire qu'il seroit dangereux de donner entrée à tant d'hommes d'armes; que le bon ordre pourroit en être troublé; & que si cela arrivoit, des esprits mal intentionnés profiteroient vraisemblablement de l'occasion pour préparer une revolution. Frégose s'étant éloigné de la docilité dans sa réponse; il lui fut défendu sur le champ d'entrer dans la ville. On juge si son caractêre pouvoit se prêter à un ordre pareil. Il entra, deguisé, dans une barque de pêcheur. Ayant été reconnu une heure après; il fut sommé de sortir, à l'instant même. Il répondit qu'il ne sortiroit que lorsqu'on lui auroit fait savoir pourquoi l'on payoit de cet indigne prix l'éclatante service qu'il venoit de rendre. Le Doge envoya Charles Adorne son frere avec quelques troupes pour le forcer de se retirer. Il avoit dejà animé ses partisans par ses plaintes, qui paroissoient justes. Plusieurs l'entouroient lorsque les soldats se presenterent pour le saisir. A sa voix beaucoup d'autres accoururent. On en vint aux mains. Le peuple, que son triomphe avoit prévenu en sa faveur, se déclara pour lui. Cette action qui avoit commencé comme une

simple querelle, finit par être un combat sanglant, dont tout l'avantage fut pour Frégose, sans compter la disposition du peuple. Le Doge se voyant en danger, sortit secrettement de Génes, & fit dire qu'il ne reviendroit point. On s'assembla sans différer. Il fut aisé à Frégose de s'emparer de l'election. Mais aussi politique qu'ambitieux, jugeant le peuple & lui méme; prévoyant que la crainte qu'il inspiroit prévaudroit incessamment sur la faveur qu'il venoit d'obtenir, il fit élire *Spinetta Frégose*, son cousin, sur qui il avoit de l'ascendant.

AN. 1461. A peine étoit-il entré en fonction, que l'on vit arriver Louis Frégose, qui avoit été Doge il y avoit trente ans. Il venoit de Sarzane, où il s'étoit retiré depuis plusieurs années, & où il venoit de recueillir la riche succession de Thomas son pere. Il avoit rassemblé des troupes dans la Lunegiane; & il arrivoit avec ce cortége; surtout il arrivoit riche; & l'on sait que si la pauvreté est envisagée comme une honte éternelle, l'opulence au contraire est un titre de gloire, & la premiere de toutes les recommandations. Vallier qui gardoit le chateau le lui rendit dès qu'il parut. Les Historiens ont dit que la précipitation à le rendre fut l'effet de son impuissance à s'y maintenir;

mais ils n'ont pas sû qu'une correspondance secrette, & des offres corruptrices avoient préparé cet événement. De son coté, Spinetta Frégose, à qui il fut fait, peut-être aussi des propositions, mais qui vit surtout que le peuple tournoit ses regards vers le veau d'or, lui laissa toute la liberté de l'adorer, en cedant sa place avant qu'on l'en priat. Louis Frégose maitre du chateau, des cœurs, & de la ville, promet de meriter ce doux empire; & le bonheur va naître de la tranquillité. Mais Paul Frégose ne veut de ce bonheur ni pour lui, ni pour les autres; & il a dans son génie & dans les facultés de son ame, une force capable de renverser un édifice plus solide que celui-là.

Il avoit compté gouverner sous le nom de Spinetta Frégose. Il commence par sonder les intentions de Louis. Il ne le voit nullement disposé à se prêter à un arrangement. Sa resolution est bientôt prise. Il se fait un gros parti de tout ce qui peut servir le vice qui promet des récompenses. Il n'y a point de grande ville qui ne fournisse de quoi former en 24. heures un regiment de cette espèce; & malheureusement Gênes ne se ressemblant plus à elle même, & nourrissant depuis long-temps des milliers de scélérats que les révolutions, &

l'impunité forcée ont attirés & reunis, auroit pu, dans cette circonſtance, fournir une petite armée. Frégose les a bientôt à sa disposition. C'eſt César rendu au monde pour renouveller dans la Ligurie les intrigues & les ravages qui désolerent Rome. Avec une pareille cohorte pouvant tout, osant tout, il eut bientôt chassé le Doge., & n'eut pas plus de peine à se mettre à sa place; mais avec sa force d'esprit il ne pouvoit guere s'aveugler sur un inſtant de triomphe. Persuadé qu'on ne le voyoit pas avec plaisir au premier rang, & que quelque surprise l'en précipiteroit, il aima mieux en descendre que d'en tomber. Cependant il pensoit que quelque circonſtance plus favorable le dédommageroit de son sacrifice, en lui rendant un jour, cette méme place à laquelle il renonçoit, & en la lui rendant par le vœu même des citoyens. Il n'y a que le génie qui puisse se flatter de pareilles révolutions, parcequ'il n'y a que lui qui puisse connoître son empire, & prévoir sa deſtinée.

Il se démit donc de son propre mouvement; & l'on élut, pour gouverner l'état, quatre personnes prises dans le corps des artisans. Leur pouvoir ne fut pas de longue durée. Au bout de huit jours, on rappelle Louis Frégose, qui

fut proclamé pour la troisieme fois. Celui-ci piqué d'avoir été abandonné par le peuple lorsque Paul Frégose avoit voulu le déposseder, sembla n'avoir accepté la place qui lui étoit rendue que pour se venger de l'abandon qu'il avoit éprouvé. L'autorité dans ses mains ne fut qu'un joug pesant, une dureté insultante, une injuſtice continuelle. On le prit en haine; on regretta Paul Frégose. Voilà son pressentiment juſtifié. Il en fut plus flatté que surpris; il avoit tendu secretement des pieges à son prédécesseur; & l'avoit mis dans le cas de se perdre dans l'opinion publique, en fournissant adroitement à sa mauvaise humeur des pretextes pour se manifeſter. Il eſt élu pour la seconde fois; & il l'eſt de la maniere la plus solemnelle & la plus glorieuse. Pie II. confirme par une Bulle sa nouvelle nomination.

Charles VII. ne vivoit plus. Son successeur ne ressembloit point à tant de Rois qui végetant sur le trone, ne connoissent que les plaisirs auxquels il invitent, & laissent regner à leur place des Miniſtres, dont le premier plaisir eſt de les abreuver du poison fatal d'un doux mensonge. Ce Monarque, né feroce, a beaucoup d'égards, mais habile, profond, absolu, & interessé, connoissoit l'état qu'il gou- An. 1462.

vernoit, & s'étoit fait une loi de le connoître pour ajouter à l'autorité le charme de la tyrannie. La haine ne lui causoit point d'effroi; peut-être étoit elle l'objet de ses vœux, parce-qu'elle fournissoit des pretextes à sa méchanceté naturelle. L'avidité étoit chez lui très-voisine de l'usurpation; elle en avoit l'aptitude, & l'inflexibilité. Il regardoit, disoit il, la France comme un pré qu'il pouvoit faucher tous les ans; & d'aussi près qu'il vouloit. Tel étoit le caractère de Louis XI.

Avec un pareil esprit, on peut penser qu'il connoissoit exactement la valeur des possessions qui formoient son domaine, & l'on peut juger de son indifference pour celles dont le produit n'excedoit pas les frais de l'entretien. Savone, qui s'étoit conservée à la France par sa fidelité courageuse, étoit dans ce cas, & coûtoit même plus annuellement qu'elle ne rendoit à la couronne. Le Monarque calculateur songea à s'én défaire, comme on cherche à se débarrasser d'un fardeau, assez peu délicat pour ne pas penser, ou pour ne pas savoir qu'une ville qui, pour se conserver au maitre qu'elle s'est donné, a éprouvé des guerres funestes, & des peines cruelles, merite d'être cherie & respectée à jamais. Resolu de s'en

defaire, il la fit proposer au Duc de Milan, avec tous les droits que la couronne de France avoit sur les Gênois. Pour l'excuser on a dit que Savone devenue une possession isolée, n'étoit plus qu'un objet de dépense. Le fait est vrai, mais le procédé n'en est pas plus excusable, parceque la proposition & la cession ne partant que du fond d'avarice qui le dominoit, ne furent precédées ni suivies d'aucune espéce d'égards pour la ville qu'il abandonnoit. François Sforce ne balança pas à s'en accommoder. On lui remit, en même temps, Albenga par l'entremise du Marquis de Final, Jean Carretto; & Vintimille, ainsi que Monaco, par le consentement de *Lambert Grimaldi* AN. 1463.
Souverain de ces deux villes. Ces possessions reunies devenant un aiguillon, & un motif pour desirer de les étendre, le Duc de Milan s'y prit de maniere que bientôt il se vit le maitre de toute la cote occidentale de Gênes. Pendant qu'il démembroit ainsi l'état, que faisoit le chef de la République? Occupé de ses plaisirs & de ses vengeances, il jouissoit en épicurien de ce qu'il avoit acquis, en scélérat. Car c'est être scélerat que de n'etre occupé que de soi, quand on veut dominer ou regner sur les autres; c'est être scélerat que de jouir

de la domination, en raison des facilités qu'elle donne pour contenter sa turpitude, & sa cruauté. Autour de lui on ne voyoit que des vices de tous les genres ; il n'y manquoit que l'hypocrisie. Quiconque pensoit mal étoit le maitre de ses actions ; les lois se taisoient devant les crimes ; la faveur étoit attachée à l'audace ; la menace de la part des magistrats eut paru une témérité. Paul Frégose occupé de lui seul, ou des autres par rapport à lui, punissoit le murmure, & permettoit l'éloignement. Des familles entieres s'expatrioient tous les jours, & emportoient leurs plus précieux effets. C'étoit dépouiller l'état ; il avoit assez d'esprit pour le penser : mais c'étoient des ennemis qui fuyoient ; leur départ lui laissoit plus de liberté.

AN. 1464. Accablés sous un joug si detestable & si honteux, les Gênois s'adresserent au Duc de Milan. Il s'y étoit attendu ; & sa réponse étoit toute prête. Mais Frégose étoit fier & courageux ; sa force étoit redoutable, puisqu'il avoit pour lui tous les mauvais sujets de la ville. Le Duc lui fit proposer de livrer le chateau pour une somme considerable ; il refusa, non par vertu, il n'en avoit aucune ; mais par goût pour la domination, parçeque comme chef il

avoit des plaisirs, qu'il ne pourroit plus gouter comme particulier. Il fallut donc s'y prendre autrement. On gagna Spinetta Frégose, prosper Adorne, Obietto de Fiesque. On s'assura aussi d'une partie de la noblesse, qui, gemissant en silence du malheur de l'état, restoit tranquille depuis long-temps, pour ne pas augmenter le nombre de ses blessures. Lorsque l'intelligence fut bien cimentée, le Duc fit marcher promptement de ses troupes sous les ordres de *Vicomercato*, l'un de ses meilleurs officiers. Le Doge, qui dormoit au sein des voluptés, éveillé par ce coup de tonnerre, rappela ses esprits; & plus éclairé par la crainte que par le remord, jugeant qu'il disputeroit en vain, il se rendit sans resistance. Le parti qu'il prit en fuyant devoit tenir de son caractêre, car il n'étoit pas de ces êtres dangereux que la nature n'a pas achevés. Il enleva quelques vaisseaux à des marchands, & s'y jetta avec ses plus dignes amis pour aller faire des courses le long des cotes, jusqu'à ce qu'il se presentat une occasion de se retablir. En partant il confia la garde du chateau à Pandolphe Frégose son frere, & à Bartholomée sa belle sœur, femme courageuse, mais susceptible de séduction.

A peine eut il disparu, que sachant les dispositions qu'il avoit faites relativement au chateau, on commença à l'attaquer vigoureusement. La défense auroit pu être longue : pour ne pas perdre de temps, on tenta la fidélité de Bartholomée, qui n'ayant, dans aucun genre, jamais connu l'inflexibilité, malgré l'esprit & le courage, céda à d'imposantes propositions. Pandolphe trahi fut obligé de se rendre. Le triomphe du Duc ne coûta la vie à personne.

Voici la description qu'on fait des cérémonies qui suivirent cet événement. Le caractêre de simplicité du recit le rend presque interessant; il renferme d'ailleurs des détails qui peuvent piquer la curiosité du lecteur.

» Après que le chateau fut rendu, *Vicomercato* se rendit au palais. Le peuple inconstant, comme à son ordinaire, accourut en foule pour feliciter ce Général sur l'heureux succes de son entreprise. Après l'avoir conduit dans la salle avec des acclamations, & des cris d'allégresse, on lui remit entre les mains le sceptre, & les autres ornemens de la souveraineté, pour lui témoigner qu'on se soumettoit volontairement au Duc son maitre. «

» Après cette premiere cérémonie, les Gê-

nois se voyant entierement soumis à Sforce, lui envoyerent à Milan une célébre ambassade, composée de vingt quatre citadins, du premier ordre, & de plus de deux cens, d'un rang inferieur. Le Duc pour leur faire plus d'honneur, ordonna aux Princes ses enfans, au Sénat & à toute sa noblesse, d'aller au devant d'eux. Rien ne fut plus superbe que cette entrée. Les Ambassadeurs étoient en robe de cérémonie, & les Milanois avoient des habits où l'or & l'argent brilloient avec profusion. Jean Galéas, fils ainé du Duc, marchoit le premier, ayant à sa gauche un des Ambassadeurs; & ainsi, par ordre, chaque Gênois étoit accompagné par un Milanois. Les Ambassadeurs furent logés dans le palais du Comte de Carmagnole, & défrayés pendant trois jours aux depens du Duc; le quatrieme ils furent menés à l'audience, dans une grande salle où l'on avoit élevé deux estrades couvertes de riches tapis. Le Duc étoit au milieu sur un trone, ayant à ses cotés la Duchesse & ses enfans, & un peu plus bas les magistrats de la ville: le reste de la salle étoit occupé par un grand nombre de Gentilshommes & d'Officiers. Les Ambassadeurs s'étant approchés du trone en faisant les révérences ordinaires, Jean Baptiste *Gualno*,

doćteur en droit, presenta le sceptre au Duc, & portant la parole, lui temoigna que la République esperoit sous sa proteċtion se relever de ses disgraces passées. Il lui representa ensuite l'avantage qu'il trouveroit dans la possession d'un état riche, puissant, & fameux par plusieurs conquêtes. Jean Serra, aussi doćteur en droit, offrit à ce Prince l'étendart de St. Georges, & lui dit qu'en devenant Souverain de l'état de Gênes, il prendroit part à l'honneur que la République avoit acquis, en délivrant la Terre Sainte de la tyrannie des infidéles. Le Duc garda le sceptre, & donna l'étendart à son fils ainé. Il répondit ensuite aux Ambassadeurs qu'en se faisant leur Souverain, il avoit moins songé à étendre les bornes de ses états, qu'à les délivrer des cruelles partialités qui avoient causé tous leurs malheurs; & que s'ils vouloient, à l'avenir, obéir à ses ordres, il les rendroit heureux. Ces ambassadeurs lui préterent ensuite serment de fidélité, au nom de la République. Après qu'ils se furent reposés encore quelques jours à Milan, le Duc fit Chevaliers les principaux d'entre eux, & les renvoya tous à Gênes chargés de présens, & contens de sa générosité. „ (dans un manuscrit barbarement écrit de caraćtêre de plume, &

d'obscurité de langage, où les plus petites circonstances sont scrupuleusement détaillées, on trouve que les fêtes y furent aussi magnifiques que galantes; que plus de trois cens dames y brillerent de plus d'éclat que mille soleils; que plusieurs donnerent dans la vue de quelques Cavaliers, qui auroient bien voulu troquer les beaux présens qu'ils avoient reçus contre un doux regard de leurs yeux.)

Pendant qu'on confirmoit à Milan l'expulsion de Paul Frégose, il troubloit cruellement le commerce des Gênois, en attaquant impitoyablement leurs vaisseaux sur les cotes. On fit courir sur lui Spinola avec quatre vaisseaux. Frégose n'en avoit que trois; il evita toujours le combat, en s'éloignant, ou s'écartant. Spinola l'ayant toujours poursuivi, le joignit près de l'île de Corse. Il se jetta alors dans ses chaloupes, avec la plus grande partie de ses gens, abandonnant ses vaisseaux que Spinola conduisit en triomphe à Gênes.

Les Gênois jouirent des avantages de la justice & de la tranquillité pendant le gouvernement du Duc de Milan; & justes eux mêmes, ils ajouterent au bonheur d'être bien gouvernés celui de sentir que pour pouvoir l'être, il faut d'autres dispositions, moins de pétulance, & AN. 1465.

AN. 1466 plus de docilité qu'ils n'en avoient montré depuis long temps. Malheureusement cette situation dura peu. François Sforce mourut le 8. de Mars 1466. Les Historiens de Gênes rapportent à ses vertus la douceur de son gouvernement. „ Plein d'équité, de douceur, de reli» gion, disent ils, il fut le pere des peuples » qu'il gouverna ». D'autres écrivains le font plus politique que vertueux. Un entr'autres a avancé qu'il vendoit son sang à qui le payoit le plus cher, & qu'il n'étoit pas scrupuleusement esclave de sa parole. On lit dans un autre „. Jean Simonetta a écrit l'histoire de » François Sforce, Milan, 1479. in fol. *c'est plutot un modèle pour les guerriers que pour les citoyens justes & équitables*. Mais les uns & les autres conviennent qu'il fut un des plus grands Capitaines de son siecle.

En se donnant à lui les Gênois avoient compris ses descendans dans leur serment de fidelité; & dès qu'ils eurent appris sa mort, ils députerent à Milan pour remplir leur devoir envers son fils. Mais ce Prince étoit né pour faire regretter son pere. L'accueil qu'il fit à leurs députés leur annonça une dépendance humiliante, ou une révolte necessaire. Tous les citoyens, à leur retour, eurent la même pensée;

& l'obeissance auroit été mise en queſtion dès ce moment, si quelque intrigant en credit avoit voulu profiter de leur mauvaise humeur. On convint de dissimuler jusqu'à ce que sa conduite eut mis son caractère en évidence. Ce temps ne devoit pas être long. Le desir d'exercer sa hauteur entraina le dessein de reconnoître les états soumis à sa puissance. Il vint à Gênes. Le palais le plus magnifiquement decoré, l'empressement le plus marqué, les soins les plus ingénieux, meritoient ses regards obligeans, ces mots flatteurs qui sont tout ce qu'on attend des Princes, en pareils cas, & dont ils ne se dispensent jamais. Ingrat jusqu'à l'indécence, ou plutôt malhonnête jusqu'à l'insulte, il dédaigna de se montrer en public; & les fêtes qu'on lui avoit préparées ne purent avoir lieu. On eut dit qu'il craignoit de paroître sensible à ce qu'on faisoit pour lui.

Il fallut encore dissimuler. Il eſt des hommes malheureusement nés, dont la fierté va jusqu'à l'insolence, mais à qui la bonté n'eſt pas étrangere. En n'exigeant de lui que de la juſtice, on pouvoit vivre sans honte sous sa domination. C'étoit precisément cette qualité que la nature lui avoit plus particulierement refusée. Sous son pere, Gênes gouvernée par ses pro-

pres lois , n'avoit jamais éprouvé la moindre contrainte à cet égard ; maintenant elle n'étoit plus libre ; les ordonnances se multiplioient, de jour en jour ; François Sforce n'en recevoit que cinquante mille livres par an , & cette somme étoit employée toute entiere à l'entretien des garnisons ; Galéas en tiroit de l'argens sous diverses prétextes . Une des conditions auxquelles il avoit reçu le gouvernement de Gênes , étoit de n'y point conſtruire de nouveaux forts , & de ne point ajouter de nouveaux ouvrages aux anciens, il ne laissoit pas de fortifier divers poſtes ; il vouloit même qu'on en augmentat le nombre.

AN. 1469. Les Gênois se contentoient cependant de murmurer tout bas . Ils étoient delivrés de ces cruelles factions qui les avoient troublés si longtems ; & ils se les rappelloient pour se consoler d'un gouvernement qui blessoient leur orgueil . Galéas étoit injuſte , & dédaigneux, mais il étoit pacifique ; ils n'avoient à supporter aucune guerre ; leur commerce étoit retabli ; ils s'enrichissoient chaque jour ; cette grande consideration servoit à les calmer. Il eſt vrai qu'on venoit de perdre Caffa, mais cette perte, a jamais sensible, ne devoit pas être imputée à la neglicence de Galéas : il y avoit envoyé vingt galéres,

galéres, de très-bonnes troupes, de très braves officiers, & il avoit contribué de moitié aux frais de l'armement.

Tant que le joug ne fut pas plus pesant, & la domination plus injurieuse, les Gênois resterent soumis; mais il vint un moment où il fallut reconnoître la necessité de la desobeissance. La façon méprisante dont il répondoit chaque jour, soit à leurs representations, soit à leurs deputés, leur arrachoit naturellement des plaintes; mais ils ne les lui adressoient pas. Il en fut cependant instruit, & voulut se mettre en état de prévenir les effets; & par-là même il les hata. Son representant à Gênes lui donna, dit-on, le conseil de prolonger les ouvrages du chateau jusqu'au rivage, afin qu'en cas de besoin on y put jetter du secours par mer. Ces nouveaux ouvrages devoient traverser la ville, & obligeoient conséquemment d'abattre quantité de maisons. Cette seule raison eut affligé beaucoup les Gênois; mais ils craignoient bien moins pour leurs maisons que pour leur liberté. Dejà le Gouverneur de Gênes avoit commencé à brouiller le peuple avec la noblesse; & il envisageoit sans doute l'alienation des esprits comme un moyen pour faire reussir l'effrayante entreprise qu'il venoit d'inspirer. Mais il s'abu- AN. 1471.

soit. Au premier ordre donné par le Duc pour préparer ou commencer les travaux, tous les esprits se reunirent; & nul ménagement ne fut plus observé. Cependant les travaux commencerent; on voyoit tendue au travers de la ville la corde qui traçoit les fondemens. Les femmes pleuroient; les hommes menaçoient. *Lazare D'Oria* plus tranquille, plus resolu, sans ménacer, sans dire mot, regarde, s'avance, & coupe la corde. Le Gouverneur intimidé n'osa rien dire, & se tint même renfermé chez lui. Le Duc de Milan, bientôt inſtruit, ordonne qu'on lui députe huit des principaux citoyens. On ne doutoit point que son intention, au moins, ne fut de les retenir en otages pour s'assurer de la soumission de Gênes. On se determina pourtant à les lui envoyer. Ils arrivent; ils sont conduits à l'audience. Quel homme, quel génie porta la parole? Son discours a été conservé, mais son nom ne l'a pas été: c'eſt une injuſtice faite à sa memoire, & à sa famille.

„ Nous venons moins répondre à des interrogations, que faire entendre des plaintes. » Les travaux que l'on vouloit commencer » étoient une infraction au traité fait avec nous. » En nous donnant, nous avons conservé notre

» dignité ; elle exigeoit notre conduite. Ce ne » sont pas les citadelles qui contiennent les » peuples, ce sont les procédés. On a suivi » d'autres maximes avec nous ; nous avons com- » mencé par murmurer, parceque la menace » doit précéder la révolte. Aujourd'hui nous » agissons. Veut on que nous allions plus loin? » Nous savons nous battre. Si nous pouvions » l'avoir oublié, nous saurions mourir.„

L'Auteur François de l'histoire de Gênes (*) *desennoblit* un peu ce discours en le rapportant d'après d'autres, mais il le termine par une phrase qui est vraiment à lui. *Les Gênois*, fait il dire à l'Orateur, *ressemblent à ces fleurs odoriferantes qui exhalent un parfum agreable, quand elles sont maniées délicatement, & sentent mauvais lorsqu'on les froisse entre les mains.*

On répond à un pareil discours par le bombardement, par le repentir, ou par la lacheté. Le parti le plus commode, & le plus ordinaire, quand on est orgueilleux & foible, fut celui que prit le Duc. Les députés revinrent avec la certitude de n'avoir plus à craindre ni son insolence ni sa tirannie. Mais on tint, à

(*) *Le Chevalier de Mailly.*

ce sujet, des propos faits pour humilier jusqu'à son representant à Gênes. Celui-ci avoit autant d'orgueil que lui, avec plus de courage. Il jura la vengeance pour son maitre & pour lui. La division qu'il avoit suscitée entre le peuple &
AN. 1475. la noblesse, reprit son cours par son artifice; elle alloit éclater : il prit ce moment pour avertir le Duc de tous les sarcasmes qu'on s'étoit permis; & il parvint à l'irriter si fort que ce Prince qui avoit souffert patiemment une temerité, fit armer trente mille hommes pour venger une épigramme. Il ne connoissoit pas le pays qu'il gouvernoit. En deux heures tous les esprits furent encore reunis, & il fut contraint d'ordonner le desarmement.

Le mépris étant devenu la suite de cette alternative de violence & de foiblesse; & ce même mépris donnant quelque solidité à la reunion des esprits, on commença à penser serieusement à se dégager des liens honteux qui soumettoient la liberté d'une Nation, long temps glorieuse, toujours fiere, & toujours puissante, à tous les vices qui peuvent revolter dans un Prince. Mais on n'eut pas la peine de rassembler beaucoup d'idées pour réaliser ce sage projet. Gênes trouva ses vengeurs dans les sujets même du Duc. Cet homme indigne d'être Prince

avoit tous les goûts qui dégradent. Amour sans délicatesse, légéreté sans choix, engagemens sans probité, ruptures sans ménagement, indiscretion barbare, car il étoit flatté des tourmens & des murmures des maris. Tous ses desirs le portoient au scandale; il étoit sa plus douce volupté. L'art d'inventer, l'esprit de rafinement lui étoient absolument étrangers. Il ne connoissoit que la nature, & ne la voyoit que dans la débauche.

Il fut impitoyablement assassiné dans l'église, par trois mécontens qu'on nomme : *Charles Visconti*, *Jean André d'Amprugnano*, & *Jerome Olgiato*. Les deux premiers avoient à se plaindre de leur avoir ravi leur femme, & de les avoir deshonorées par cette sorte d'indiscretion qui publie les faveurs, & les défauts. Le troisieme lui reprochoit le refus d'un abbaye qu'il lui avoit d'abord promise. AN. 1476.

Cet événement avoit prévenu les suites d'un mouvement hardi qu'avoit fait Jérome *Gentili*, jeune homme, d'une des meilleures maisons de Gênes, dont la premiere qualité étoit le courage, quoiqu'il possedat éminemment toutes celles qui distinguent le noble, le citoyen, & l'homme de société. Il étoit fort riche, & avoit conséquemment beaucoup de ces amis que

procure l'opulence, unie à l'amabilité. Il les assemble, pendant qu'on délibére dans la ville; & il leur dit: „ Nous sommes citoyens? C'eſt » trop honorer un tyran que de consulter la » maniere d'en delivrer la patrie: suivez moi, » & soyez moi fidèles. „ La nuit étoit tombée. Il profite de l'obscurité pour s'emparer d'un poſte; & courut ensuite par les rues, criant *liberté, liberté*. On juge qu'il fut bientôt joint par grand nombre de citoyens armés. S'il avoit couru au palais, il s'en rendoit aisément le maitre; mais il se contente, peut être pour épargner le sang, de s'assurer de toutes les portes. Les magiſtrats qui raisonnoient toujours, & vouloient delivrer la patrie, d'une maniere moins militaire, deputerent vers lui, le lendemain, quelques nobles dont la prudence étoit connue, pour l'engager à n'aller pas plus avant dans son entreprise. Il répondit que l'honneur de chaque particulier étoit compromis par l'oppression de l'état, & un avilissement si longtemps souffert; & qu'il étoit surpris que des Gentilshommes dans une pareille situation parlassent le langage de la modération. Il les congédia, ou s'éloigna du moins, sans vouloir les écouter plus long temps; mais il se rendit, quelques heures après, aux inſtances de vingt

quatre citadins qui lui furent envoyés. Il exigea neanmoins le remboursement de sept cens écus que lui avoit coûté ce premier mouvement patriotique ; ils lui furent payés ; & l'on députa au Duc de Milan pour lui faire des excuses d'une entreprise dans laquelle les magiſtrats, ni les principaux citoyens n'étoient point entrés. Le Duc approuva leur conduite dans cette circonſtance, mais il trouva singulier qu'ils eussent remboursé les frais d'une conjuration.

Ce fut peu de jours après, qu'un fer meurtrier trancha sa vie. Si sa mort avoit été moins prompte, il auroit vu Gênes libre malgré lui, car d'après des ordres injuſtes qu'il venoit encore de donner, malgré la leçon qu'il avoit reçue, Gentili étoit résolu à exécuter le projet qu'il avoit conçu.

La nouvelle de cet mort entraina de très-grands mouvemens à Gênes. Il faudroit se résoudre à écrire deux cens pages de petits détails, de petites horreurs, de petites intrigues, ressemblans à beaucoup d'autres, qui ont dejà peut-être paru un objet de dégout, si l'on ne prenoit le parti de se souvenir qu'on n'écrit pas une gazette. Les Adorne, les Fiesque, les Frégose, les Guarco, s'évertuerent, & s'exercerent jusqu'à l'infatigabilité pour se procurer

cette domination illusoire qui coûtoit tant, & duroit si peu. Mais il ne suffisoit pas pour l'obtenir, de la disputer avec avantage à des rivaux. Galéas existoit dans un fils à qui elle appartenoit par le traité fait avec sa maison, & à qui ses tuteurs étoient très-résolus à la conserver. Ces tuteurs étoient la Duchesse, sa mere, femme sensible; Ludovic, son oncle, homme féroce. Pour ne pas embarrasser la scêne de trop de personnages, écartons d'abord la Duchesse qui par le conseil de Secco *Simonetta*, Secretaire de ses commandemens, voulut entreprendre de gouverner seule les états de son jeune fils, & qui, malgré tous ses efforts, fut obligée de céder au génie de Ludovic son beaufrere, dont le premier moyen d'attaque fut d'aliener l'esprit du peuple en l'accusant d'avoir pour *Simonetta* le penchant le plus aveugle. On rapporte que se voyant un jour attaquée en conversation par son ennemi à ce sujet, elle lui répondit: *oui, barbare, je l'aime; & tu dois trembler: l'amour est la force des femmes*. Ludovic rit du propos, & méprisa la menace. Il justifioit par là son caractêre, qu'il faut faire connoître, d'après le portrait que quelques écrivains ont fait de lui. (*) „ Ludovic

(*) *C'est une attention que n'ont pas eue les Historiens de Gênes, quoiqu'ils parlent beaucoup de lui.*

» Sforce, ont ils dit, surnommé le More, obli-
» gea la Duchesse douairière de s'enfuir de Mi-
» lan, & fit trancher la tête à Simonetta, Se-
» cretaire de ses commandemens. S'étant em-
» paré du gouvernement, il fit donner à son
» neveu un poison lent, dont il mourut à
» Pavie, peu de jours après l'entrée de Charles
» VIII. Roi de France dans cette ville. Le cri-
» me de Ludovic le More ne demeura pas im-
» puni. Louis de la *Trémouille*, l'un des Gé-
» néraux de Louis XII., se rendit maitre de
» sa personne, il fut amené en France; &
» Louis XII. le fit enfermer à Loches, où il
» mourut en 1510. Ce Ludovic étoit un lâche
» & un traître, dit le Pere Berthier: quand il
» fut rentré dans Milan, après la première
» conquête du Roi, il fit aux François une
» sorte de guerre digne d'un scélérat comme
» lui. On étoit alors dans l'année séculaire. Les
» pélerins qui alloient, de France à Rome,
» pour y gagner le jubilé, étoient mis à mort
» dans les hotelleries par les ordres secrets de
» Ludovic, qui donnoit un ducat d'or de cha-
» que tête qu'on lui apportoit. „

Pendant tout le temps que dura la concurrence de ce monstre & de la Duchesse de Milan, il n'y eut pas un moment de tranquil-

lité à Gênes. Ils y avoient tous deux leur parti; & les chefs de ces factions étoient des hommes d'esprit & de courage. Il y avoit d'autres ambitieux qui ne travailloient que pour eux même. Il y avoit aussi ceux qui vouloient le bien & le repos, & qui pour le procurer repandoient aussi le trouble, parcequ'ils *défaisoient* quelquefois ce que les autres *faisoient*; & l'on sait que pour détruire il faut autant de mouvement que pour fonder. Ceux là avoient aussi leur parti qu'ils soudoyoient par de l'argent, qu'ils animoient par leurs discours touchans, qu'ils fortifioient & soutenoient par les soins, par les exhortations, par la surveillance des prêtres. On peut dire que tous les vices, toutes les vertus, tous les esprits étoient en action. Pendant ce temps que devenoit le commerce! Il faut s'étonner du miracle qui en conservoit le génie dans une ville où personne n'étoit plus à soi; où il n'y avoit plus de régle, d'affaire suivie; de rapport que la haine; de sentiment que la fureur, d'existence morale qu'un délire universel. Ce cadre assez étroit, renferme & présente un tableau tres-grand. L'imagination y place aisément tous les personnages que j'ai nommés; & n'a pas de peine à suppléer au recit de leurs actions particulieres, d'autant plus

que ces actions n'étoient guere que de simples tentatives, parceque se croisant continuellement, elles ne produisoient guere d'autre effet que d'entretenir la passion.

Tant de têtes délirantes semblent avoir perdu pour jamais la trace de la raison. Qu'on se tranquillise, qu'on se détrompe du moins. Elles sont en délire, mais la raison n'est pas éteinte, puisque l'amour de la patrie se conserve. Au moindre besoin de se reunir, on ne verra pas des amis, mais on reverra des citoyens: en voici la preuve. Au milieu du plus extrême desordre, il faut se concilier pour punir les Florentins d'une insulte qu'ils viennent de se permettre. A l'instant on s'assemble; & la résolution qu'on doit prendre n'exige pas un quart d'heure de déliberation. On charge Alexandre Spinola, Hubert Folietta, Charles Lomeline, & Baptiste Justiniani, d'armer contre cette nation. Mathieu & Charles de Fiesque qui venoient de troubler la ville pour leurs intêrets personnels, demandent de veiller à la defense de l'état contre les troupes Milanoises, pendant qu'on travaillera à repousser les troupes Florentines; & l'on augure assez de leur patriotisme pour les charger de ce soin honorable. C'est dans ses reunions si frequentes, dans ces

AN. 1477.

actes de confiance si multipliés, & dans cette maniere noble d'y repondre, très-générale, qu'il faut chercher l'histoire de Gênes, & non dans des convulsions & des révoltes qui furent celles de tous les peuples, & qui n'alterant jamais leur cœur en firent peut-être le peuple le plus extraordinaire & le plus égal qui ait jamais existé.

Il y eut un moment où Gênes se trouva dans une situation vraiment déplorable. Elle avoit tout à craindre de la Cour de Milan qui faisoit contre elle des préparatifs formidables. Elle étoit désolée par les sorties continuelles de la garnison du chateau, d'où les troupes Milanoises ne s'étoient jamais retirées, & par une redoutable artillerie dont le feu continuel écrasoit, abattoit, incendioit les palais & les maisons. Dans cet état, fait pour épuiser le courage, on voyoit arriver l'armée de Milan; & pour comble de malheur elle est commandée par S. Sévérin, un des plus braves, & des meilleurs Généraux qu'offrent les fastes de la guerre. Cette armée, dejà considérable lorsqu'elle étoit partie de Milan, venoit encore d'être fortifiée de tout ce que Prosper Adorne avoit pu y reunir de ses partisans; on lui avoit promis de le nommer Gouverneur de Gênes, s'il vouloit

aider à soumettre les Gênois ; par ses intrigues il étoit encore parvenu a y attirer beaucoup de Nobles mécontens. L'armée de S. Sévérin étoit donc forte du nombre de ses troupes, comme de son courage, & de ses talens.

Les Gênois furent d'abord, non decouragés, mais inquiets. Ils étoient sous la conduite d'Obietto de Fiesque, très-digne de les commander. Quelques incidens heureux pour l'ennemi lui donnerent d'abord l'avantage. S. Sévérin n'étoit pas homme à négliger d'en profiter. Il le doubla par l'usage qu'il en fit. Adorne s'unit à lui avec les moyens de son genre, que son esprit fécond lui fournissoit sans cesse : il fit publier les lettres par lesquelles le Duc de Milan le créoit Gouverneur de Gênes. Il exhorta ensuite les Gênois à s'attacher invariablement au nouveau Duc de Milan. Il representa que si les sujets de plaintes que leur avoit donné le dernier Duc excusoient ou justifioient leur revolte, ces motifs ne subsistoient plus sous le nouveau gouvernement, qui leur promettoit le plus heureux sort ; que leur obéissance & leur soumission devoient donc renaître ; qu'ils ne goûteroient jamais de repos tant qu'ils se livreroient à leurs dissensions domestiques ; qu'ils avoient appris par leur propre

expérience, la necessité de se donner à une Puissance étrangére: & quel meilleur maitre pouvoient ils souhaiter que celui qui leur donnoit pour les gouverner un de leurs concitoyens?

La harangue d'Adorne devoit faire, & fit en effet une impression générale. Elle fut telle que les Gênois mirent bas les armes. Obietto de Fiesque, & Guarco descsperés de cette révolution, se jetterent promptement dans quelques forts qu'ils défendirent pendant quelque temps; mais il fallut céder à la fin. Les forts furent rendus aux Milanois, & les Gênois retournerent sous la domination des Sforcés.

AN. 1478. Comme dans ce temps orageux tout étoit sujet de plainte & de révolution, le calme ne regna pas long-tems. D'un coté la Cour de Milan suspecta Adorne, & le déplaça; de l'autre, Adorne qui conservoit toujours sa force d'esprit, rendit cette Cour très-suspecte au peuple. Il employa encore l'éloquence dans un discours public; & l'on y repondit par lui jurer fidelité, & par le recréer Gouverneur de Gênes, non plus au nom du Duc de Milan, mais au nom de la Nation. On sentit qu'on seroit attaqué comme des rebelles, & qu'il falloit se mettre promptement en état de défense. Le choix d'un bon Général étoit essen-

tiellement necessaire. On jetta les yeux sur St. Sévérin qu'une cabale avoit fait exiler. Celui-ci se rendit, par plus d'un motif, & répondit comme on peut le croire à la confiance qu'on avoit euë en lui.

L'armée de Milan ne tarda pas à se montrer. Elle étoit forte de quatorze mille hommes d'infanterie, & de deux mille de cavalerie. Saint-Sévérin avoit commencé par s'emparer des postes & des hauteurs qui sont autour de la ville. Il y avoit fait de bons retranchemens, & y avoit placé des batteries; mais le feu des ennemis fut d'abord si terrible, que les milices Gênoises, placées dans les postes avancés, s'ébranlerent au point que leurs Officiers eurent beaucoup de peine à les empêcher de fuir. Saint-Sévérin qui s'en étoit apperçu, accourut sur le champ, & s'écria en homme de génie: soldats, soldats, que faites vous! En fuyant vous allez trouver l'esclavage, qui est pire que la mort; la Cour de Milan vient de publier que tous ceux qui seront pris, seront vendus à l'encan comme un vil troupeau.... Cet artifice reussit; & Saint-Sévérin sût si bien en profiter qu'après plusieurs attaques assez opiniatrées, & des avantages long-temps incertains, les Gênois vainqueurs forcerent les Mi-

lanois à abandonner la partie avec une perte considérable. Il y eut sept cens hommes de tués ; presque tout le reste fut pris, & vendu pour le service des galéres. Les chefs dûrent leur salut à la vigueur de leurs chevaux. Cette célébre victoire fut remportée le 9. d'Aout 1478.

AN. 1478. Au lieu d'en jouir, la guerre interieure recommença. J'en dirai le resultat, parceque ce sont toujours les mêmes convulsions, produites par les mêmes causes. La Duchesse de Milan interesse les Nobles à se jetter dans son parti ; ils y sont naturellement portés, & pour la servir mieux, ils engagent Baptiste Frégose, fils du fameux Pierre Frégose, à s'unir avec eux, parcequ'il a sû se faire un assez grand

AN. 1479. nombre de partisans. Frégose qui étoit pour lors à Novi accepte la proposition, se rend à Gênes, & trouve le moyen de s'introduire dans le chateau, toujours gardé par les Milanois. Il s'abouche avec le Commandant. Il descend ensuite dans la ville pour exciter ceux de sa faction à le seconder. Ils s'y engagent. Il remonte au chateau, qui lui est remis sur le champ, aussi bien que l'autre fort. Aprés en avoir pris possession comme Gouverneur, au nom du Duc de Milan, il tente de se rendre maitre de la ville. A un signal convenu, ceux de

de sa faction se repandent dans les rues, & crient *Frégose*, mais ils sont repoussés partout, tant Adorne qui a tout prévu, a bien pris ses précautions. On amene à ce dernier treize prisonniers qu'on vient de faire; ils les fait pendre sur le champ. Ils avoient des parens & des amis: le peuple s'irrite de cette action; il n'est plus secondé avec le même zèle. Insensiblement on l'abandonne: il est contraint de se sauver.

Baptiste Frégose trahit la Cour de Milan. Il fait un traité avec Fiesque qui agit au nom de Gênes; & il est fait Doge sans contradiction. Mais il ne l'est pas bien long-temps; un rival auquel il ne s'attendoit pas, le déplace d'une maniere assez extraordinaire. Ce rival est Paul Frégose, Archevéque de Gênes, depuis peu de temps Cardinal, & qu'on a vu deux fois Doge. Il le devient pour la troisième fois. Il est trop généralement hai, pour qu'il croie pouvoir se maintenir sans appui; il en cherche un, & celui de la Cour de Milan lui paroit le plus facile & le plus solide. Ludovic Sforce gouvernoit alors cette Cour après avoir chassé la Duchesse douairiere. Frégose député vers Ludovic, qui traite avec lui de la souveraineté de Gênes. La convention est signée entre eux;

AN. 1480.

AN. 1481.

AN. 1582.

mais elle entraine bien des contestations, bien des mouvemens, bien des tentatives de la part des ambitieux qui conservent leur prétention.
AN. 1483. Toute ce tapage finit par un concordat, dont voici la substance. Il fut decidé que les Fiesques seroient conservés dans leurs biens & leur rang, & auroient la liberté de demeurer dans la ville; qu'Augustin Adorne seroit fait Gouverneur de Gênes, au nom du Duc de Milan; pour dix ans; que Paul Frégose se démettroit de la dignité de Doge, qu'il auroit la permission de rester à Gênes, mais à condition qu'il ne se mêleroit que des affaires écclésiastiques de son Diocése; & que pour le dédommager, on lui accorderoit deux mille ècus de pension, jusqu'à ce que le Pape lui eut conféré des bénéfices dont le revenu montat à cette somme; qu'il evacueroit sur le champ le chateau & le Fort, dont il étoit en possession; & que les Gênois reconnoîtroient le Duc de Milan pour leur Souvérain, aux mêmes conditions qu'ils avoient acceptées en se donnant aux Ducs ses prédécesseurs.

AN. 1484. Ces conditions furent signées, & exécutées. Baptiste Frégose qui avoient fait des mouvemens qui ne pouvoient pas rester impunis, fut exilé à Antibes, & se soumit à sa destinée:

Il tacha, dit-on, de remplir le vuide de sa vie par l'étude : il s'appliqua à la composition de quelques ouvrages, & il écrivit un recueil de dits & de faits mémorables, qui a, depuis, été traduit, & publié par Camille *Ghilini*. Il y peint, en différens endroits, le Cardinal son oncle, avec les couleurs les plus affreuses; & pour le repos de sa patrie, son ressentiment se borna là. (*)

(*) *Voici ce que je trouve ailleurs que chez les Historiens de Gênes. -- Baptiste Frégose fut élu Doge de Gênes en 1478. Il ne conserva que très-peu de temps cette dignité. La hauteur de son caractère & la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même anneé. Il fut exilé à* Trégui. *Mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture & le travail. On doit à sa plume. I. Un ouvrage Italien en 9. livres, mais qui n'a paru qu'en Latin. Milan 1509. in fol. de la traduction de Camille* Ghilini, *sur les* actions mémorables, *dans le goût de* Valére Maxime. *Les meilleures éditions de ce traité, souvent reimprimé, sont celles de* Juste Gaillard, *Avocat au Parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, & l'a orné d'une préface. II.* La vie du Pape Martin V. *III. Un* Traité *Latin* sur les femmes savantes. *IV. Un autre en Italien* contre l'amour. *A Milan 1496. in 4., traduit en François 1581. in 4. : l'original & la traduction sont également d'une très-grande rareté.*

Je puise à la même source ce qui suit sur un autre Frégose. Cette Famille qui, pendant long-temps, joua un si grand role à Gênes, & qui par son génie & ses grands hom-

Par ce traité Gênes auroit pu jouir de la tranquillité qu'elle avoit acheté si cher. Mais les mêmes esprits subsistoient, & les mêmes maux devoient renaître. Au reste ces maux n'étoient pas regardés comme des calamités. L'habitude émoussant la pointe des peines & des plaisirs, on doit croire que les Gênois agités, tourmentés depuis si long-temps, étoient dans une espèce d'état naturel. L'état souffroit plus que les citoyens. Les divisions, & les intrigues recommencerent donc. Adorne, chef d'une faction, auroit voulu ne pas remuer, qu'il ne l'auroit pas pu. Ces factieux qui l'environnoient avoient un intêret sensible à le secouer.

---

mes l'eut également joué dans le plus grand empire, merite d'être mieux connue qu'elle ne l'est, à Gênes même.

Fréderic Fregose, Archêvêque de Salerne & Cardinal, de la même Famille que le précédent, défendit la cote de Gênes contre Cortogli, *Corsaire de Barbarie qui la ravageoit. Il surprit ce Pirate dans le port de Biserte, passa à Tunis, & à l'Ile de Garbes, & revint à Gênes chargé de gloire & de butin. Les Espagnols ayant surpris Gênes en 1522., Fréderic chercha un asile en France. François I. le reçut avec distinction, & lui donna l'Abbaye de St. Benigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait Cardinal & Évêque* d'Eugubio, *où il mourut le 22. Juillet en 1541. La langue Grecque & Hébraïque lui étoient familieres. Son savoir étoit soutenu par les vertus episcopales. On a de lui un* Traité de l'oraison *en Italien, imprimé à Vénise en 1542., in 8.*

Que seroient ils devenus dans le calme général. Le vice a besoin d'action. Adorne entrainé par eux, n'attendoit qu'une occasion pour prolonger par de nouvelles scênes la terrible tragedie qu'on avoit cru terminer. Heureusement la Cour de Milan avoit un Miniſtre à Gênes; & cet homme honnête, aimable, & profondément éclairé avoit si bien gagné la confiance des Génois, qu'il maintenoit la paix interieure sans paroître s'en occuper. On peut dire qu'il guidoit les esprits par des fils imperceptibles. Mais les passions le plus adroitement contraintes reprennent toujours leur indépendance. Il n'arriva pourtant rien d'éssentiel ni de bien facheux de la renaissance du trouble. Ce fut le moment ou Chriſtophe Colomb, qui étoit Gênois, frappa l'univers par la découverte du nouveau monde. Je parlerai ailleurs des bienfaits de son genie, & des torts de sa patrie. Les uns & les autres sont connus; mais il faut toujours redire ce qui peut honorer l'esprit humain, & faire faire des reflexions aux successeurs de ceux qui ne lui rendirent pas juſtice.

Le Miniſtre de Milan à Gênes y entretenoit donc la paix autant qu'il étoit possible par son bon esprit. Ce service fut perdu. Le repos

de l'état entier fut troublé par une guerre qui embrasa toute l'Italie ; & à laquelle les prétentions de Charles VIII. sur le Royaume de Naples donnerent lieu.

AN. 1490. Ce Monarque se ligua avec Ludovic Sforce qui gouvernoit toujours Milan. Celui-ci par un traité solemnel contre Ferdinand, s'obligeoit à donner passage aux troupes de France par le

AN. 1491. Milanés ; de fournir à Charles quelques troupes, & de l'argent ; & de lui permettre d'armer à Gênes tant de vaisseaux qu'il jugeroit necessaire pour le succés de son expedition. Ferdinand, mort en peu de jours, n'eut pas la douleur de voir le sort qu'on lui préparoit. Alphonse son fils lui succedant, son premier soin fut de se mettre promptement en état de dé-

AN. 1492. fense. Charles VIII. étoit dejà entré en campagne. La prudence exigeoit qu'on n'attendit pas les François. Le conseil d'Alphonse décida qu'on les arreteroit dans l'état de Gênes, qui par là, se trouva le premier theâtre de la guerre.

AN. 1493. On juge si les mécontens, les ambitieux, les intrigans subalternes negligerent une si favorable occasion de repandre, de nouveau, le trouble ? Obietto de Fiesque, & le fameux Cardinal Paul Frégose, pour assurer mieux le

succés de leurs vues, se rendirent d'abord à Naples pour entretenir l'idée qu'Alphonse avoit de se rendre d'abord à Gênes avec ses vaisseaux. Trouvant que la résolution en étoit prise, ils s'embarquerent sur la flotte Napolitaine commandée par Frederic frere du Roi. On s'empara d'abord de Rapallo, & l'on fit des courses jusqu'à Recco. Mais le Duc d'Orleans dejà arrivé à Gênes, n'ayant pas perdu de temps pour s'embarquer sur une flotte nombreuse qui l'y attendoit, se porta tout de suite sur la ville conquise. Les Napolitains s'y étoient très-bien fortifiés, mais l'attaque fut si vive qu'apres avoir soutenu courageusement le premier choc, ils furent enfin forcés. Les Napolitains perdirent deux cens hommes; il y eut beaucoup de prisonniers faits, parmi lesquels se trouvoient plusieurs des Gênois qui s'étoient rendus à Naples. Obietto de Fiesque qui connoissoit le païs, se sauva dans les montagnes avec un de ses fils. Il tomba, dit on, plusieurs fois dans les mains des voleurs qui le dépouillerent successivement, & impitoyablement. Mais conservant dans son malheur une fermeté & une tranquillité d'esprit inaltérables: » Mon fils, » dit-il, au jeune homme qui le suivoit, il » vaut mieux que nous marchions tout nuds: » on ne nous arrêtera plus. «

AN. 1494.

Charles poursuivant son dessein fit de si rapides conquêtes qu'elles commencerent à causer des inquietudes à Ludovic qui les avoit favorisées. Il s'y livra au point, qu'il crut devoir faire une ligue avec le Pape, l'Empereur, le Roi d'Espagne, & les Vénitiens, pour la sureté de leurs états, & la liberté de l'Italie. Le Monarque François justement alarmé, crut devoir hater son retour en France, pour prévenir les obstacles qu'il auroit pu rencontrer en se retirant personnellement trop tard. Cette précaution pouvoit être prudente, mais il prit si mal ses mesures pour conserver ce qu'il avoit acquis par le bonheur de ses armes, qu'il le perdit en aussi peu de temps qu'il lui en avoit coûté pour se le soumettre.

AN. 1495.

AN. 1497.

Il mourut peu de temps après. Comme il ne laissoit point d'enfans, il eut pour successeur le Duc d'Orleans, premier Prince du sang, sous le nom de Louis XII. le Duché de Milan appartenoit incontestablement à ce Prince, du chef de Valentine Visconti sa mere. Il avoit des droits plus directs & plus absolus encore sur *Asti*, qui avoit été donné en dot à sa femme; il avoit les prétentions de la Couronne de France sur le Royaume de Naples; il étoit Souverain d'un grand Empire.

L'Italie sentit bientôt ce qu'elle avoit à craindre d'un prétendant aussi puissant, s'il étoit ambitieux. Ludovic, hors d'etat de resister à des forces aussi redoutables quand on les deployeroit contre lui, se retira en Allemagne. Tout le Duché de Milan se soumit aussitôt. L'état de Gênes imita son exemple, & envoya ses députés à Louis pour lui jurer obéissance. Les Adornes se retirent sur le champ, mais non sans espoir de revenir. Le Roi reçut le serment de fidelité des Gênois, & leur donna pour gouverneur le Comte de Ravestein. Mais les François sont accusés de savoir mieux conquerir que conserver. (*) Dès la même année le Milanez se souleva, & Ludovic fut rappelé. Les Gênois portés à suivre son exemple se reprocherent de s'être declarés si tôt, surtout lorsqu'ils jugerent qu'ils n'avoient aucun secours à attendre de Trivulce, à qui le Roi avoit donné le gouvernement de Milan. Ces secours étoient particulierement necessaires pour contenir les factieux qui désoloient l'interieur. Ils furent contraints d'appeler des troupes étrangeres; & il leur arriva cinq cens hommes de Provence.

AN. 1498.

AN. 1499.

AN. 1500.

(*) *Ces opinions, que j'appelle vulgaires, sont souvent démenties par le fait. Les François ont prouvé souvent le peu d'autorité qu'elles doivent avoir.*

Ludovic revenu à Milan pressa bientôt les Génois de prendre son parti ; il s'appuioit sur les anciens engagemens, & plus encore sur le desir qu'il avoit de se voir par-là à portée de contribuer à leur bonheur par ses services. Les Adornes appuyoient ses vives sollicitations ; mais les Frégoses, rivaux & ennemis de ceux-ci, parloient un langage contraire. Le Sénat étoit pour la France. On ne répondit point à Ludovic ; & les troupes qui étoient dans Gênes, servirent si bien à maintenir l'ordre, qu'il ne fut troublé que par la chaleur des esprits à soutenir leurs opinions.

On eut lieu de s'en feliciter. Le succés de Ludovic eut la durée d'un songe. Une armée Françoise rentra en Italie. Ludovic trahi par les Suisses, fut fait prisonnier le 10. d'Avril
AN. 1500. 1500., & enfermé dans le chateau de Loches, où il mourut dix ans après. Tel fut le sort de cet homme odieux, qui dût à la fourberie, la politique qui le fit distinguer. Il eut plus le génie des crimes, que l'esprit des affaires. S'il avoit été contraint par les circonstances à suivre les vues de l'honnetêté, il eut été un homme ordinaire.

AN. 1502. Louis XII. vint passer huit jours à Gênes. Je ne dis point la façon dont il y fut reçu,

& les honneurs qu'on lui rendit. Aisément cela se devine. Quoique les plaisirs de toute espèce parussent occuper tout le monde, on remarqua cependant l'animosité qui regnoit toujours entre le peuple & la noblesse.

Huit jours étoient un terme fort court. Il fut encore trop long pour le repos d'une femme sensible dont je ne puis me dispenser de parler, parceque l'hiſtoire a consacré son nom. Si le caractère d'une grande sensibilité, unie à la délicatesse des idées, & à la sagesse de la conduite, donne droit à l'intéret & à la célébrité, peu de femmes ont merité mieux que celle dont je vais parler, de vivre dans la memoire des hommes. Pour appuier ce que j'ai à en, dire d'aprés un manuscrit précieusement & bien juſtement conservé, je rapporte d'abord ce qu'en ont dit les Auteurs du Dictionnaire Hiſtorique.

» Thomassine Spinola, Dame Gênoise, d'une » beauté peu commune conçut l'amour le plus » violent pour Louis XII., à son passage par » Gênes l'an 1502. Ce Prince n'étoit pas bel » homme; mais il étoit aimable, & d'un ca» ractère doux & sensible. Thomassine, tou» chée de l'amour le plus tendre, alla se jetter » aux génoux de son vainqueur, qui surpris

» d'une conquête qu'il n'avoit pas tentée, se
» prêta par pitié aux sentimens délicats & tou-
» chans qu'il avoit inspirés à cette belle fem-
» me. C'étoit tout ce qu'elle demandoit. Le
» Roi quitte Gênes sans qu'elle ose le suivre;
» mais elle continue de l'aimer. Louis étant
» tombé malade, passe pendant quelques jours
» pour mort : & la trop sensible Spinola meurt
» en 1505, en apprenant cette funeste nou-
» velle. »

Son penchant pour lui avoit commencé, en quelque façon, par la connoissance de ses vertus; née avec de l'esprit, & ayant toujours aimé l'histoire, parceque c'est une lecture propre aux ames sensibles, elle avoit lu & retenu tout ce qu'il avoit souffert dans les premieres années de sa vie, & tous les traits par lesquels le caractère de son ame & de son esprit s'étoit manifesté dans sa conduite, & dans ses discours. Elle recommença cette lecture lorsqu'elle apprit qu'il arriveroit incessamment à Gênes. La simpathie peut elle avoir lieu pour une personne qu'on n'a jamais vue ? Je crois que oui. Une forte impression de la vertu ou de l'amabilité, par le recit, peut, ce me semble, produire autant d'effet que le temoignage des regards. Elle lisoit dans la nuit, dans ce mo-

ment du silence universel, où l'ame eſt plus libre, plus a ce qui l'occupe & la touche : il y avoit des momens où plus émue, elle croyoit le voir, si l'on parloit de lui, ou l'entendre, s'il parloit lui même, dans le livre qu'elle lisoit. Dans d'autres momens, des l'armes couloient de ses beaux yeux. La pitié & l'admiration les faisoient tour à tour couler. Par exemple elle en repandit lorqu'elle lut qu'ayant été fait prisonnier, il fut transporté, de prison en prison, & traité, de jour en jour, de la maniere la plus barbare, jusqu'à l'enfermer dans une cage de fer. Elle en repandit encore lorsque devenu Roi, & voyant que les seigneurs dont il avoit eu à se plaindre, lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans, vouloient s'éloigner de la cour, il les rassura par ces belles paroles. *La croix que j'ai jointe à vos noms*, (*) *ne devoit pas vous annoncer de vengeance ; elle marquoit, ainsi que celle de notre Sauveur, le pardon, & l'oubli des injures*. Enfin elle étoit si touchée, si prévenue, si disposée à l'amour, par le goût & par l'eſtime, qu'on pourroit dire que ce qu'elle sentit en le voyant, ne fut que l'accomplissement de

(*) *Il avoit fait une liſte de ces seigneurs, & avoit marqué leurs noms d'une croix.*

ce qu'elle avoit senti, & prévu avant de le connoître. Louis XII. ne la remarqua d'abord que par sa timidité, en lui parlant. Elle eut toujours les yeux baissés. Il dit à une Dame, en se tournant, *il faut qu'elle ait les yeux bien beaux, car elle ménage bien ses regards*. Cette Dame étoit son amie, & avoit son secret. Elle répondit: *Sire, c'est la femme du monde la moins coquette. -- Elle est donc la plus timide*? reprit le Roi. -- *Sire, elle n'est peut-être qu'intimidée. -- Je suis fâché*, dit le Monarque, *de produire cet effet là*. Le Roi s'attachant à cette idée, dont il étoit peut être flatté, voulut danser avec elle. Elle s'en défendit un moment, prévoyant que ses jambes la soutiendroient mal. Il insista. Elle reçut sa main, & ne put jamais avancer. Louis vit qu'elle se trouvoit mal. Dans cet état, jugeant de la cause par l'effet, elle lui parut si belle.... Cependant il ne jugea pas de la veritable cause; il crut seulement qu'elle étoit née très timide, & que son rang lui imposoit. Il s'eloigna, un peu occupé d'elle, & revint, encore plus occupé. Elle étoit remise : elle s'étoit rassurée; ses yeux n'étoient plus baissés. Le Roi put y lire le secret de sa timidité; mais il ne vit que de beaux yeux bien tendres, parcequ'il ne pou-

voit pas voir ce qu'il n'étoit pas possible de croire. Il fut épris des charmes de son esprit; & il le lui dit naïvement. Elle répondit: votre Majesté juge de mon esprit plus favorablement que moi; je lui reproche, en ce moment surtout, de rendre bien mal ce que je sens. -- Madame, lui dit le charmant Louis XII, vous aurez bientôt épuisé toutes les manieres de flater en moi le Monarque, daignez l'oublier, & ne penser qu'à moi. -- Sire, dit elle, (ne pouvant plus se contraindre) à quoi m'exposerois je! ... quelqu'un qui s'approcha interrompit cet entretien. Le bal finit bientôt. On se sépara. En s'éloignant ils emportoient tous deux des pensées bien differentes. Louis XII. nè modeste autant-qu'aimable, ne vit en elle qu'une femme qui avoit l'esprit des autres, avec beaucoup moins de hardiesse, & peut-être un peu plus de sincerité. Il jugea qu'en restant, & voulant profiter d'une disposition favorable, il auroit pu interesser son cœur; mais il devoit partir bientôt: il étoit sage, il étoit honnête; il voulut ne pas s'occuper d'elle, pour elle même, qu'il jugeoit digne d'un sentiment, & superieure à un caprice.

Les reflexions de Thomassine furent bien differentes, pendant toute une nuit, que l'amour

déroba au sommeil. Il eſt Roi, dit-elle en elle même, les plus grands soins l'occupent ; l'amour peut-être lui eſt étranger ; il partira bientôt. Toutes ces considérations ne détournent pas mes pensées du seul objet digne de les fixer. Je l'aimerai sans retour, & sans espoir, je le sais, je le sais trop ; mais n'eſt ce rien que d'aimer? N'eſt on pas toujours avec un amant, quand on ne pense qu'à lui ; n'eſt on pas toujours heureuse, quand on se sent digne d'être aimée ?... L'amour qui m'entend, poursuivit elle, sait que le sentiment le plus pur eſt le seul que j'éprouve, & que je voulusse inspirer : un besoin si delicat n'exige pour être rempli que la présence ou le souvenir. Toujours occupée de lui, & toujours digne de lui, je croirai le voir & l'entendre.... Mais ajoutoit-elle, il faut du moins qu'il sache qu'il eſt aimé. Aurai-je le courage de le lui apprendre? M'en fournira-t'il l'occasion ? - Toujours entouré, toujours diſtrait, peu prévenu de ce qu'il inspire... Eh bien, j'écrirai, j'attendrai le moment de son départ pour lui remettre le billet le plus sincere qu'on aura jamais écrit ; puisse-t'il lui paroître le plus tendre... Oui, cette idée eſt la meilleure... Un billet.... Je veux l'écrire des-à-present. Je n'ai nulle envie de dormir ; ma nuit lui appar-
tient

tient puisque je dois toujours penser à lui. Ecrivons... Elle appelle; se fait donner plume, encre, papier; ordonne qu'on se retire; & trace ce qui suit.

» Est ce à un Roi que j'écris! Non, vous
» étes homme par les vertus. Vous m'avez dit,
» d'ailleurs, d'oublier le Monarque: c'est donc
» loin du trone que je vous vois, que je vous
» parle, que je vous instruits de ce que les tro-
» nes n'inspirérent jamais. Mes yeux ont voulu
» vous l'annoncer, mais ils n'ont pas pu vous
» l'apprendre, parcequ'il n'y a que le mot le
» plus positif qui puisse l'exprimer. Ce senti-
» ment existoit avant que votre présence em-
» bellit ce séjour. Il étoit né de la lecture.
» L'histoire de vos malheurs, l'éloge de vos
» perfections étant devenus un très-grand intê-
» ret pour moi, j'étois sans cesse occupée de
» vous, & vous étiez encore étranger à ma
» patrie, que dejà vous regniez sur mon cœur.
» Le désintéressement le plus parfait excuse ma
» démarche. On ne peut pas paroître bien té-
» meraire lorsqu'on est sans prétention, & sans
» espoir. Si j'avois pu me promettre votre cœur,
» j'aurois gardé le silence. Mais n'exigeant au-
» cun prix du mien, j'avois le droit d'en dispo-
» ser. Recevez le donc comme un foible prix

» du charme que j'attachois à votre idée avant » de la voir si bien confirmée : emportez dans » votre cour brillante, le billet & le souvenir » d'une femme qui n'y verroit jamais que vous, » si elle osoit vous y suivre. Pensez à elle quel- » quefois, pour juger, & pour jouir de ce que » vous pouvez inspirer. »

Le jour parut. Il fallut donner des ordres pour une fête qu'il avoit acceptée, & qui devoit avoir lieu deux jours après. Cette fête quoique ordonnée dans une situation d'esprit où l'on rassemble bien difficilement des idées, eut toute la galanterie d'une fête, & toute la magnificence d'un spectacle. Elle y fut toute à la chose, & toute à l'amour; elle dansa avec le Roi, & se soutint très-bien sur ses jambes, parceque sa resolution étoit bien prise; parcequ'elle avoit l'orgueil, la securité d'un amour sublime, qui rend si content de soi-même; parcequ'elle avoit le billet dans sa poche, qu'elle comptoit lui remettre avant de se séparer. Le Roi la traita tout le soir avec la distinction la plus juste, & la plus marquée. Il n'en falloit pas tant pour l'énivrer. Il étoit d'ailleurs fort aimable. Quand on a les graces & les soins, & qu'a force d'être aimé, on seroit dispensé des unes & des autres, on fait des impressions qui péné-

trent jusqu'au fond du cœur. Son enchantement fut tel qu'elle oublia de remettre le billet. Mais elle n'eut pas de peine à s'en consoler, parcequ'elle devoit le revoir bientôt, & qu'elle croyoit avoir tout dit en le regardant.

Le lendemain (jour affreux pour elle) elle apprend, en s'éveillant, qu'un courrier étant arrivé, il a ordonné son départ pour le milieu du jour. Je n'entreprendrai pas de rendre sa situation. Elle se recueille cependant, imagine un motif pour lui parler en particulier, prend la plume, & dans le billet le plus court, lui demande l'audience la plus importante. Le Roi répond, & il annonce qu'il viendra l'entendre chez elle. Elle sent le devoir de le prévenir; elle se hate de s'habiller; & elle arrive. En le voyant elle reste très-troublée. Que vient elle faire?.... " Sire une ville entiere idolatre de vous, me charge de vous exprimer son amour -- Madame, j'y répondrai par le mien -- Sire, si vous la croyez sensible, c'est dejà un très-grand bonheur pour elle; & si vous daignez vous interesser à son sort, il augmentera tous les jours avec sa reconnoissance.... Il n'y aura plus de malheur ici que le mien -- Que le votre? Madame, le votre? En quoi étes vous malheureuse? parlez -- Sire.... vous partez... je ne vous

verrai plus.... Elle étoit à ses génoux en prononçant ces derniers mots, le visage caché dans ses mains, & ses mains pleines de ses larmes. Le Roi pénétré, la releva avec une promptitude extréme, & la plaça lui même dans un fauteuil. Il lui parla comme eut parlé un amant, & veritablement ce qu'il sentoit étoit plus que de la pitié : Il lui promit d'être toujours occupé d'elle, de lui écrire, de revenir assez promptement.... Elle commença à respirer. Elle lui presenta le billet oublié la veille, en le priant de ne le lire que dans un moment tranquille; de le relire quelquefois.... Il voulut le lire à l'inſtant même... Touché jusqu' au fond du cœur, il lui baisa dix fois les mains. Son émotion extrême lui permit à peine de parler. Il lui dit cependant : *j'aurai un trésor précieux dans ce billet, & dans le cœur qui l'a dicté: en épurant ma sensibilité, ils éterniseront ma reconnoissance.... croyez que je reviendrai.*

Elle se retira. Le Roi partit. Que devint elle après ce moment, & que fut elle, que sentit elle, comment veçut elle tout le reſte de sa vie? Le Roi lui écrivit plus d'une fois, & toujours très-tendrement. Elle lui envoioit des volumes, non des lettres; & le cœur reſtoit toujours très-rempli. Elle se fit des oc-

cupations toutes propres à nourrir sa passion. La poësie fut celle qui l'attacha le plus. Elle avoit des idées très fines, & écrivoit des choses très-tendres. C'est d'après ces petits ouvrages, conservés dans le manuscrit, que je jettai un jour sur le papier les vers qui suivent:

Amans qui declarez vos feux
Avec un esprit sans contrainte,
Vous ne serez jamais heureux
Car on ne l'est qu'après la crainte.
A tous les biens qu'appelle le desir
Un doute heureux ajoute encor des charmes;
Et l'on posséde sans plaisir,
Ce que l'on obtient sans alarmes.

On a vu dans le commencement de cet article comment sa vie finit. Elle avoit été soutenue par l'espérance. Le Roi ne revenant point, elle s'abandonna à la mélancolie. Tous les jours on la voyoit dépérir : elle étoit dejà très-affoiblie, lorsque l'affreuse nouvelle, qui l'accabla, vint frapper ses oreilles. Elle s'enferma avec une amie; ne voulut plus rien prendre; enflamma son sang; &, consumée par l'amour, elle s'éteignit dans les larmes.

Je reviens à mon sujet principal, dont il m'a

AN. 1504. été très doux de m'écarter un moment, pour payer un tribut très-légitime. En 1504. les Pisans en guerre avec les Florentins, & très-pressés par eux, voulurent se donner aux Gênois, & insisterent vivement pour que leur proposition fut acceptée. Il y eut, à ce sujet, une très-longue contestation dans Gênes. Les uns vouloient que le vœu des Pisans fut exaucé; les autres étoient très-opposés à cette idée. A leur tête étoit Jean Louis de Fiesque, l'un des plus puissans d'entr'eux, particulierement depuis que le Roi de France lui avoit accordé en fief une grande partie de la cote orientale de Gênes. On lui prêtoit un motif qui eut merité plus d'evidence pour fonder une accusation. Mais l'opinion publique n'attend pas toujours la conviction pour prononcer; souvent même elle n'exige pas que la vraisemblance y soit. On disoit que l'or des Florentins l'avoit fait leur Avocat; on ajoutoit que peut-être il avoit un intêret particulier à empêcher que les Gênois ne devinssent trop puissans; c'étoit clairement lui supposer le dessein de se rendre le maitre de l'état, sous un titre quelconque. L'obstacle qui naissoit de son obstination étoit très-fort parcequ'il avoit un très-grand parti. On decida de s'en rapporter au jugement du Roi de France,

sans l'aveu de qui il n'étoit pas posssible, d'ailleurs, de prendre une résolution. Louis XII. répondit qu'en cédant aux vœux des Pisans, on s'engageroit dans une terrible guerre avec les Florentins; & qu'il s'opposoit à cet arrangement. La raison qu'il en donnoit étoit certainement très-bonne; mais son veritable motif étoit la crainte de voir les Gênois devenir trop puissans,& conséquemment très-difficiles à réduire,s'ils vénoient à vouloir secouer le joug de la France.

Cette contestation étant terminée par la décision du Roi, la tranquillité publique sembloit devoir renaître pour favoriser le commerce par l'activité qui la suit après qu'elle a été troublée. Mais la source des divisions n'étoit rien moins que tarie; & j'ai dit dejà que trop d'individus étoient interessés à l'entretenir pour qu'elle put l'être. AN. 1506.

L'état fut donc encore troublé. Quelle en étoit la raison? Les charges & les honneurs étoient partagés entre les nobles & le peuple. Le peuple ne vouloit point admettre le partage combiné de cette maniere. Il exigeoit que l'état fut divisé en trois différens corps, disant que la reunion des citoyens formoit sensiblement trois classes. Celle des nobles, celle des marchands, celle des artisans. Les nobles ne convenoient pas de cela, & n'admettoient que

deux genres, la noblesse, & la roture. De cette maniere le partage des charges devenoit plus égal, autrement la distribution auroit entrainé une inegalité sensible. Il y auroit eu deux contre un. Les raisons qu'on donnoit de part & d'autre meritoient d'être considérées; mais il falloit pour les peser que la balance fut dans des mains tranquilles; & elle passoit cent fois par jour d'une main à l'autre toujours agitée par le mouvement des passions. Il y eut un soulevement. Il fut tel, & pouvoit devenir si serieux, que Louis XII. qu'on en instruisit d'abord, ordonna à Ravestein, à qui il avoit donné le gouvernement de Gênes, & qui étoit pour lors en France, de reprendre sur le champ la route de l'Italie. Les Gênois instruits de cet ordre allerent au devant de lui par députation, & necessairement divisés par classe. Ravestein les reçut en homme mécontent, & ne marqua prudemment aucune distinction. Son entrée à Gênes fut effrayante, autant que son régard étoit sévére & menaçant. Il marchoit à la tête de sept cens hommes de pied, & de cent cinquante chevaux. Des potences furent dressés sur le champ. Deux jours suffirent pour y accoutûmer les yeux du peuple, car on vit naître, malgré la contenance d'un Gouverneur irrité, un

nouveau sujet de dispute. Elle s'élevoit entre le peuple, proprement dit, & les principaux plébéïens. Ceux-ci voyant les extrémités auxquelles le premier se portoit, & les droits qu'il vouloit s'arroger, commençérent à sentir qu'il falloit borner ses prétentions, & arrêter ses mouvemens. En cherchant à diminuer le pouvoir de la noblesse, ils n'avoient pas prétendu en faire passer une trop grande portion dans les mains de la populace; & la populace, qui, dès lors, craignoit de n'en avoir bientôt plus dû tout, agissoit contre les plébeïens qu'elle soupçonnoit de vouloir se l'arroger tout entier.

Les choses en vinrent au point que le peuple perdant toute crainte, & n'observant plus aucun ménagement, s'assembla dans l'église de Sainte Marie, & y créa huit Tribuns, en leur accordant une autorité qui anéantissoit celle des Magistrats.

On pouvoit réprimer cette témérité en partie, mais il falloit faire couler beaucoup de sang, & s'exposer à de grands dangers. On prévit que cette crise ne séroit pas longue, & l'on ne voulut pas risquer de la rendre totalement funeste, en l'arrêtant dans son principe. Jean Louis de Fiesque étoit Gouverneur pour le Roi de toute la cote orientale. Ce titre le

rendoit respectable ; mais il avoit fait des mouvemens favorables à la Noblesse , on envoya des troupes pour le saisir , & l'on s'empara de tout le pays soumis à ses ordres . Bientôt le peuple sentit qu'il avoit été trop loin , en paroissant confondre le Roi & son représentant dans cette partie de l'état . On députa au Monarque pour racheter cette vivacité par des excuses , & pour l'assurer que le peuple de Gênes malgré cet air de révolte , lui étoit toujours également soumis , & inviolablement attaché ; que s'il venoit d'oter à de Fiesque le commandement de la cote orientale , ce n'étoit point pour la souftraire à l'autorite du Roi ; que c'étoit seulement pour priver un ennemi declaré du peuple , & le plus mal intentionné peut-être, d'un pouvoir dont il ne pouvoit qu'abuser ; qu'il étoit prêt à recevoir tel Gouverneur qu'il lui plairoit de nommer à la place de de Fiesque, & qu'à l'inftant toute la cote seroit rendue .

C'étoient là des mots ; & la Noblesse qui, de son coté , avoit également deputé , disoit des choses . Elle prouvoit une conduite qui n'avoit rien de repréhensible , en ce qu'elle n'étoit qu'une légitime opposition à des prétentions injuftes , & à des insultes multipliées.

Elle faisoit sentir qu'un peuple capable de se rendre maitre des places, & d'en chasser les officiers du Roi, étoit bien capable de se donner à un autre maitre. Elle exposoit enfin que dans la situation des affaires d'Italie, de tant de Princes qui avoient intérêt d'exciter la division dans Gênes, pour en usurper ensuite la souveraineté, il s'en trouveroit bientôt plus d'un qui tenteroit cette entreprise, si l'on ne mettoit fin à un desordre si capable d'enflammer leurs desirs.

Le Roi justement irrité contre la populace, & porté naturellement à favoriser la Noblesse, eut agi en conséquence, s'il n'avoit été arrêté par les justes craintes que cette même Noblesse venoit de lui donner. Il prit le parti de la modération, qui étoit en même temps un moyen pour concilier les esprits. Il envoya, en conséquence, à Gênes, Michel Riccio, homme sage, esprit doux, avec des lettres qui contenoient ses dispositions, & les avis d'un pere plutôt que les reproches d'un maitre; mais en pardonnant, ou pour pardonner, il exigeoit que les places ravies à de Fiesque lui fussent rendues avec le libre exercice de l'autorité. Le peuple, ramené à son caractêre par la bonté se fut rendu sans peine; mais

pendant le desordre, la ville s'étoit remplie de scélérats subalternes, qui pillant & ravageant sans obſtacle, avoient intêret à prolonger le malheur public, par leurs séditieuses inspirations ; & ils avoient d'autant plus beau jeu, que les Tribuns pour conserver leur place, qu'ils alloient perdre par le retablissement de l'ordre, les soutenoit en les laissant agir.

La révolte continue donc ; & cette reſtitution exigée par le Roi en faveur de Louis de Fiesque devient un moyen dont on se sert si bien pour exciter la défiance dans l'esprit du peuple, que, d'une heure à l'autre, on le voit plus violemment irrité. Raveſtein maitre de sa conduite par les pré cautions qu'il a prises en retournant à Gênes, abandonne une ville ou toute autorité légitime devient un sujet d'humiliation, pousqu'on n'y obeït plus qu'aux passions. A peine il eſt parti, que le peuple commande des troupes pour aller se saisir de Monaco qui étoit depuis long-temps, comme on sait, dans les mains des Grimaldi ; & le Roi apprend cette nouvelle temerité, en même temps que le retour de Raveſtein.

Plus indigné que surpris, il prend la résolution de venir faire respecter lui même, & sa personne & son autorité. Une nombreuse ar-

mée eſt promptement assemblée ; & tandis que tout se prépare pour son départ, Yves d'Alegre, à qui il a d'abord donné ses ordres, à la tête de trois mille hommes rassemblés par les nobles, & de quelques troupes fournies par le Duc de Savoye, marche vers Monaco pour le secourir.

Louis part. Pendant sa route il apprend que le peuple, dans son ivresse, ayant achevé de se souſtraire à la domination Françoise, a osé élire un Doge. Le choix repondoit à l'audace. C'étoit un teinturier. Ce dernier trait met le comble à la colére du Roi. Il presse sa marche. Il arrive dans les vallées. On devient lache dans la crainte, après avoir été insolent dans l'insulte. Tout le monde tremble, tout eſt dans la conſternation. Les uns fuient, les autres se cachent. Des deputés de tous les ordres se presentent, & se précipitent à ses genoux. Il ne veut pas les entendre. Il les renvoie à D'Amboise. Il avance, il entre dans la ville. Il eſt précédé, & suivi de huit cens hommes d'armes, de quinze cens chevaux, de douze mille hommes de pied. (*) Il etoit armé, & portoit dans la main son épée nue. AN. 1507.

(*) *Il avoit laissé le reſte de son armée au de-là des montagnes, à cause de la difficulté des subsiſtances.*

Son air eſt dédaigneux, son œil eſt menaçant; la marche eſt pressée ; on écarte sans ménagement tout ce qui gêne le passage. Il se rend d'abord dans l'Église Cathédrale, où il trouve une troupe de jeunes filles vétues de blanc qui portent toutes des branches d'olivier, & qui se proſternent en pleurant. Ce ſpectacle ne paroit pas le toucher. Il étoit cependant sensible & généreux, mais quand l'indignation eſt à son comble, quand elle eſt juſte, quand la raison exige la vengeance....

Il arrive au palais, où il doit loger. Il conserve le même air, il a le même regard. On attend dans la plus affreuse inquietude ce qui sera ordonné. On apprend que des potences nombreuses viennent d'être plantées en différens lieux, & que plusieurs exécutions ont dejà été faites. Le Roi se renferme dans son appartement. Tout le monde eſt obligé de se retirer. On eſt plus chassé que renvoié. Tous les citoiens ont ordre d'éclairer leurs fénêtres, de se renfermer dans leurs maisons. Des gardes sont placées à tous les coins des rues ; des patrouilles multipliées les parcourent pendant toute la nuit. Jamais appareil n'a été plus terrible; jamais alarme n'a été plus générale, & plus fondée.

A mi-nuit, une personne déguisée entre dans la chambre du Roi. Elle en a sollicité & obtenu la permission. Quel est cet objet misterieux! On se rappelle que *Thomassine*, la tendre *Thomassine* avoit une amie, une amie avec qui elle s'étoit retirée, quelques jours avant sa mort? C'étoit elle, c'étoit cette femme, temoin de la passion la plus touchante. Elle apportoit les derniers vœux de son amie, morte dans ses bras, il y avoit quinze mois. Ces vœux étoient que si Louis n'étoit pas mort comme on le disoit, qu'il revint, & qu'il eut jamais à se plaindre des Gênois, il se souvint *qu'elle étoit Génoise, & qu'elle étoit morte....* Je m'en souviendrai, madame, dit le Roi, attendri jusqu'aux larmes; je ne l'oublierai dans aucune circonstance; & vous en serez convaincue. On attribuera à ma vertu, ce qui ne sera que justice pour elle. Il m'en coûtera de garder le silence. -- La Dame se retira, après avoir parlé encore un moment de la tendre Thomassine, & avoir entendu de la part du Roi, des choses flatteuses, qu'il accompagna du don de son portrait.

La nuit du Roi ne fut point tranquille. Dès le grand matin il fit appeller D'Amboise, qui avoit écouté, la veille, toutes les députations;

& qu'il vouloit consulter pour accorder l'indulgence avec la dignité. D'Amboise étoit son ami, autant que son ministre. Il étoit généreux. Il n'y avoit pas à craindre qu'il le détournat de l'idée la plus capable d'honorer un Souverain. (*) Le

(*) *Le Cardinal D'Amboise, mort en 1510., eut plus de vertu que de génie. Il est difficile d'avoir autant de l'une que de l'autre dans les rangs supérieurs. -- Ceux qui veulent qu'un Ministre s'éléve aux grandes idées (fut ce aux dépens de la tranquillité publique) disent qu'il ne fut pas un grand homme d'état. Cette discussion tient plus de la dispute que de la raison, & annonce peut être un peu d'indifférence pour l'humanité. D'Amboise fit beaucoup de bien, & le fit avec dignité. Il aima sa Nation & son Roi; il ne blessa point les grands, & s'occupa du peuple; il respecta la bonté de son maitre, & la dirigea vers des objets utiles, sans exiger durement qu'il negligeat toujours l'agréable. Il n'accepta jamais des bienfaits que pour prouver de la reconoissance. Il n'eut pas de très-grandes lumieres, peut-être, mais il eut un très-bon esprit, & il donna de très-bons exemples. Cet éloge sera toujours celui d'un ministre préférable à tant d'autres qui ont jetté plus d'éclat, & fait de plus grandes choses, avec trop peu d'attention pour le peuple, de justice pour les Nations, & de respect pour l'honneur. -- Cette idée me rappele un trait de Richelieu ministre. Il avoit déplu, & on l'avoit éloigné de la cour. Il prenoit des bains à Tarascon. Ses envieux croyoient l'avoir rendu assez suspect à Louis XIII. pour être assurés de sa perte. Sa politique les trompa tous. Il gagna le Maréchal .... son ami, qui donna la bataille de ....., & la perdit volontairement. Louis XIII. dans la crainte, que les Espagnols profitant de leur victoire ne rentrassent en France, dépécha courrier sur courrier au Cardinal, comme au seul homme capable d'empêcher cette invasion par les ressources de son esprit... Ce trait horrible a été admiré par des gens capables de se le per-*

Le Roi prit une résolution après l'avoir entendu, & avoir tout balancé. En voici le resultat.

On éléva dans la place du palais, un trone sur lequel le Monarque s'assit. Toute sa Cour se rangea autour de lui, & les Magiſtrats Génois s'approcherent pour entendre leur arrêt. Aprés qu'ils eurent demandé grace à genoux, le Roi déclara qu'il pardonnoit aux Gênois; qu'il exceptoit seulement soixante personnes dont il fit lire les noms, & qu'il condamna au bannissement, leur permettant cependant de venir se juſtifier des fautes qu'on leur reprochoit; que la ville payeroit une amende de deux cens mille écus d'or; que les charges publiques seroient partagées par moitié entre les nobles & le peuple, comme elles l'étoient avant la révolte; que les Gênois conserveroient leurs lois, & leurs usages, mais que les conventions qu'ils avoient faites avec les Rois de France, ne subsiſteroient plus que comme des priviléges, qu'on seroit en droit de leur oter quand on voudroit.

mettre, s'ils l'avoient été de l'imaginer. Il faut de tels miniſtres pour de tels esprits; & l'espèce n'en eſt pas rare. Celle d'Amboise, au contraire, le fut toujours beaucoup, & n'en doit paroître que plus précieuse.

Il est dit que le Roi reçut ensuite le serment de fidelité, qui lui fut prêté en levant la main droite, suivant la coutûme de France. On brûla le livre qui contenoit les conventions des Gênois avec le Roi : Spectacle bien douloureux pour eux. Il fut, de plus, décidé qu'on éléveroit un fort au cap de Faro, ce qui ne les facha pas moins; parceque ce fort imprenable par sa situation, devoit absolument commander tout le port & une partie de la ville, qui se voyoit par là hors d'état d'oser jamais rien entreprendre pour sa liberté. On fit encore augmenter les fortifications du chateau & d'un autre fort. On obligea les Gênois d'entretenir à leurs dépents deux cens hommes de plus que la garnison ordinaire, & d'avoir toujours dans le port trois galéres à la disposition du Roi. Enfin pour ne laisser à Gênes aucune trace d'independance, on ordonna qu'on refondroit toute la monnoye Gênoise, & quelle seroit desormais frappée au coin de France.

Louis XII. respectant, jusqu'au scrupule, les vœux de la tendre Thomassine avoit donné les ordres les plus précis pour empêcher le pillage dans la campagne. Ils furent neanmoins peu respectés; & les palais surtout furent ravagés. Il en montra une douleur veritable; &,

comme Il l'avoit prévu, elle fut attribuée à sa bonté. Pour restituer par la générosité ce qu'il n'avoit pas pu gagner par la vertu, il fit offrir des dédommagemens à quelques Seigneurs plus maltraités que d'autres; par une générosité également touchante, ils ne voulurent pas les recevoir. Un d'eux lui fit dire qu'il n'y avoit pas de perte qu'on put sentir, & de dommage qu'on ne dut supporter patiemment, après le malheur de lui avoir manqué.

Il fallut cependant se résoudre à punir exemplairement, *Novi*, ce Teinturier fait Doge, par un trait d'audace, moins inexcusable peut-être, que l'insolence d'y avoir consenti. Il avoit aggravé son crime par une nouvelle tentative sur l'esprit du peuple, depuis que le Roi étoit entré sur les états de Gênes. Il eut la téte tranchée le 15. de Juillet.

Le Roi étoit parti avant cette expédition, en donnant peut être encore une larme, à celle qui en avoit tant répandu pour lui. Sa bonté pour les Gênois ne se borna pas à la touchante indulgence que l'on vient d'admirer. Il voulut qu'ils pussent la reconnoître en tout, & le retrouver dans tous les soins dont la bonté d'un pere est capable. Il leur donna le sage, le sensible, le vertueux Lannoy pour Gouver-

neur. En le nommant, il lui dit ; ils sont legers ; c'eſt une preuve qu'ils ne sont pas méchans; l'intrigue des factieux leur a fait une habitude de se révolter, dont ils sentent le malheur, pour les autres comme pour eux, Dès que la raison leur eſt rendue par le pardon. Ils aiment leur patrie, & cet amour inalterable a souvent servi de moyen & de prétexte pour les égarer. Monsieur de Lannoy, je vous les recommande; rendez les sages par votre conduite, & heureux par vos soins. Personne n'eſt plus que vous en état de m'obliger en cela. (*) Il avoit raison, & ses vœux

---

(*) *Ce Seigneur étoit comme la plupart de ceux de cette ancienne & illuſtre maison de Flandres que l'hiſtoire nous a fait connoitre, un héros, & un excellent homme. Il étoit cousin germain de celui qui, Vice-Roi de Naples pour Charles V. eut le commandement général des armées de ce Prince après la mort de* Prosper Colonna. *Il s'immortalisa à la journée de Pavie. On sait que François Ser, obligé de céder après avoir fait tout ce qu'on peut attendre du courage le plus intrépide, ne voulut se rendre qu'à lui.* Monsieur de Lannoy, *lui dit-il en Italien*, voilà l'épée d'un Roi qui merite d'être loué, puisqu'avant que de la rendre il s'en eſt servi pour répandre le sang de plusieurs des votres., & qu'il n'eſt pas prisonnier par lacheté, mais par un revers de fortune. *Lannoy lui donna son épée en retour ; & certainement l'égalité ne regna jamais mieux dans un échange, si les grandes qualités équivalent aux titres. C'eſt encore lui qui étant monté au siege du Quesnoy à travers la flamme & le feu, Louis*

furent remplis. Lannoy fut un trésor pour Gênes. Il ne negligea rien de ce qui pouvoit retablir l'ordre, l'exercice tranquille des fonctions publiques, le respect des lois, l'harmonie enfin, car un peuple peut-il être heureux sans régle, sans frein, sans soumission au premier principe du bonheur des états, comme des societés particulieres ? Il delivra en peu de temps la République de ces brigands, de ces scélérats, polis ou grossiers qui ravageoient, desoloient, corrompoient, dénaturoient le caractêre par le vol, le meurtre, les exemples, & les maximes. Un autre objet très-important l'occupa de même, la police du militaire. Les troupes Françoises voyant Gênes dans un desordre continuel, se permettoient tout, ne respectoient personne, & y vivoient comme dans un païs ennemi. Lannoy établit si bien la discipline, & pourvut si bien à tout ce qui en est une dépendance, que le soldat corrigé du libertinage, connut le devoir de l'honnetêté, & respecta la bourgeoisie, dans la femme comme dans le mari.

Il alla plus loin : Une longue indépendance

XI. qui avoit vu son ardeur extraordinaire lui dit, en lui passant, une chaine d'or au cou : par la paque Dieu, mon ami, vous êtes trop furieux en combats : il faut vous enchainer.

avoit produit tant d'abus à détruire : Il voulut faire des mœurs nouvelles, par des lois particulieres. La calomnie, la mauvaise foi, la médisance injurieuse étoient le langage, l'habitude ordinaire de beaucoup d'esprits; on osoit tout en mauvais procedés, on se permettoit tout en épigrammes, par exemple dans la maison même du Gouverneur, & presque sous ses yeux, on traça sur une carte, contre une personne présente, & très en place, des vers qu'on pourroit rendre par ceux ci.

Il est bon, comme on est bête,
Par l'absence de l'esprit..
Gardez vous du tête-à-tête,
C'est un opium maudit.

Un citoyen téméraire nia deux fois dans le même jour l'autorité des engagemens qu'il avoit pris verbalement, & dont il y avoit des preuves. Il rémédia aux maux qui naissoient de ces vils plaisirs, de ces laches pratiques, par des ordonnances dont il eut soin d'écarter le pédantisme.

Les Gênois n'étoient plus reconnoissables. Leurs manieres, leurs usages, leur vie publique & particuliere, leur bonheur enfin ap-

prenoient à définir un bon gouvernement: Leur amour pour Lannoy le définissoit encor mieux. Malheureusement des raisons majeures le forcerent à demander son retour ; & Gênes le perdit. Mais elle sentit sa perte ; & le bien qu'il avoit procuré se conserva pendant quelque temps par le souvenir de son nom. D'ailleurs son successeur étoit fait pour entretenir des dispositions dont le bonheur avoit été vivement senti. François de Rochechouart ne valoit pas Louis de Lannoy ; mais pour remplir cette place difficile, beaucoup d'autres ne l'auroient pas valu. Il eut la sagesse de respecter ce que son prédécesseur avoit établi ; en marchant sur ses traces, il imita jusqu'à sa politesse ; & les Gênois, même en regrettant Lannoy, apprécioient Rochechouart. Mais Jules II. existoit. Son génie, qui depuis quelque temps troubloit l'Italie, avoit respecté Gênes dans le grand homme qui la gouvernoit. Cet homme ne lui imposoit plus. Rochechouart avoit sa grandeur aussi, des qualités supérieures, des ressources d'esprit connues, mais il n'étoit pas Lannoy ; & cette différence, prèsque imperceptible pour les esprits ordinaires, étoit très-bien saisie par lui. (*). Il entre-

(*) *Jules II. (Julien de la Rovere) étoit né au bourg d'Albizale, près Savone. Il a été très-bien dépeint par un écrivain*

prend donc d'executer le plan tracé dans sa tête qui eſt de chasser de l'Italie les François, qu' il y a lui même appelés . Le plus sûr moyen, pour y reussir, étoit de leur enlever la souveraineté de Gênes . Il eſt en fonds pour cela . Il peut disposer des Vénitiens, des Suisses, & de deux Familles *Adorne*, & *D'Oria*. L'intrigue eſt liée avec tout l'art nécessaire. Lorsque l'intelligence eſt bien établie on convient que dans le même temps, les Suisses entreront dans le Milanez, les Vénitiens agiront du coté de Véronne, & les troupes du Pape se porteront sur les terres du Duc de Ferrare; que tandis que l'attention des François se partagera entre ces divers objets, qu'ils auront à défendre, la flotte du Pape & des Vénitiens se presentera tout-à-coup devant le port de Gênes, & qu'au même inſtant, les Frégoses & leurs partisans, soutenus de quelque renfort qu'on leur fournira, s'approcheront par terre des murs de cette ville, où leurs amis tache-

---

moderne qui excelle dans l'art de faire des portraits. Jules II., dit-il, avoit dans le caractère un fond d'inquiétude qui ne lui permettoit pas d'être sans projets; & une certaine audace qui lui faisoit préférer les plus hardis. S'il eut l'entousiasme propre à communiquer ses passions à d'autres puissances, il manqua de cette vertu qui rend les alliances sincéres, & de l'esprit de conciliation qui les rend durables.

ront d'exciter quelque soulévement. Jules étoit persuadé avec assez de raison, que les François obligés de faire face de tant de cotés différens, se détermineroient à reunir leurs forces dans le Milanez, & par conséquent évacueroient l'état de Gênes.

Le projet le mieux conçu devient inexécutable quand le silence n'en assure pas l'effet. Celui-ci fut divulgué, & resta sans exécution, ou du moins les précautions necessaires furent prises assez à temps pour n'avoir rien à craindre des mouvemens qu'on ne put empêcher. Gênes fut mise à l'abri de toute surprise par la prévoyance de Rochechouart, & par le renfort de troupes qu'il reçut de Louis XII. Il n'y avoit tout au plus à apprehender que quelque soulévement interieur, que les factieux auroient préparé, mais les Gênois se trouvoient trop bien du gouvernement de la France, pour consentir à changer de Souverain. Le Gouverneur, quoique tranquille à cet égard, crut pourtant devoir convoquer une assemblée pour déliberer sur le parti qu'il pouvoit y avoir à prendre pour assurer encore mieux la tranquillité publique, c'est-à-dire la sienne. Il fut résolu qu'on defendroit jusqu'à l'extremité les intérets du Roi; & cette proposition enleva tous les

suffrages, sans en excepter un seul. Il y eut une nouvelle assemblée dont l'objet étoit la levée des deniers necessaires pour subvenir aux dépenses qu'exigeoit la résolution qu'on avoit prise. Il y eut encore, à peu près, unanimité de suffrages. La sécurité des François fut l'effet de cette harmonie. Il restoit cependant un sujet de crainte, non du coté des Gênois, mais du coté des Venitiens, dont ils s'attendoient à voir paroître incessamment la flotte. Rochechouart se mit en état de leur opposer assez de galéres pour se faire craindre lui même. La flotte parut enfin. S'il étoit resté quelque inquietude après les précautions prises, elle eut été dissipée en la voyant: elle étoit composée seulement de douze galéres, & d'une treizieme que le Pape y avoit joint.

Colonne & les Frégoses qui suivoient par observation la marche de la flotte, s'approcherent des murs de Gênes, dès qu'ils surent qu'elle s'avançoit du port, mais ayant appris par des intelligences sûres qu'on étoit en état, non seulement de resister, mais même d'attaquer avec avantage, ils perdirent tout espoir, & ne penserent plus qu'à se retirer. Il n'est pas dit s'ils reçurent en cela l'exemple de la flotte, ou s'ils le lui donnerent; mais on sait, à n'en pou-

voir douter, que les deux armées disparurent en même temps. La flotte, vivement poursuivie par celle des Génois, échappa à leurs efforts. Les troupes de terre n'eurent pas le même bonheur : attaquées par une grande partie des paysans de ces cantons, elles furent dissipées & presque détruites, avant que d'arriver à la Speçia, ou elles avoient voulu se réfugier.

La conduite des Vénitiens fut la premiere cause de la triste issue de l'entreprise de Jules. Jamais projet n'avoit été mieux conçu, mais cette République avoit promis vingt deux galéres, & n'en avoit fourni que douze. Soit impuissance, soit infidelité, le mécompte étoit tel qu'il ne pouvoit avoir une suite moins funeste. Les Vénitiens ont été accusés de mauvaise volonté. Ils n'aimoient point Jules, trop ambitieux à leurs yeux, & capable d'abuser de ses avantages contre ceux même qui contribuoient à les lui procurer. Il est vraisemblable que le servant malgré eux, redoutant son ambition & n'estimant pas son caractère, ils mériterent le reproche qui leur a été fait. Jules se plaignit d'eux sans ménagement; & l'on put-être surpris quelque temps après, de le voir se fier encore à eux, & leur emprunter de nouveaux

AN. 1511.

secours, pour suivre ses premieres idées. On peut juger en cela de l'opiniatreté de ce Pontife; car il faut un entêtement bien exraordinaire pour associer une seconde fois à sa passion ceux même qu'on accuse de l'avoir trahie. Pour ne pas le faire soupçonner d'aveuglement ou de folie j'avouerai qu'il prit ses précautions, qu'il exigea que la flotte fut augmentée de quatre gros vaisseaux, auxquels il joignit une galéasse, & quelques autres batimens; que sous pretexte de la vouloir benir, il s'assura par le temoignage de ses yeux qu'elle étoit telle que l'engagement le portoit; mais on pourroit dire que cette précaution n'étoit rien moins que suffisante pour le tranquilliser & pour l'excuser, parceque si les Vénitiens avoient envie de lui nuire, ils avoient le moyen infaillible d'une mauvaise manœuvre, moyen assez souvent employé, pour inspirer des craintes, quand on a eu des soupçons.

Enfin la flotte partit. Beaucoup d'exilés de Gênes y étoient embarqués; & l'Archévêque de Gènes, fils d'Obietto de Fiesque, s'y trouvoit à leur tête. D'un autre coté, l'Archévêque de Salerne, frere d'Octavien Frégose, étoit allé dans la Lunégiane pour y faire des levées aux dépens du Pape. Il avoit d'ailleurs sur les

frontieres de Florence deux regimens à ses ordres. Toutes ces troupes devoient seconder les opérations de la flotte. Mais ce fut encore un coup manqué. D'un coté les troupes apprirent qu'on s'étoit précautionné à Gênes de tous les moyens necessaires pour pouvoir les braver ; de l'autre une flotte Françoise, égale à celle des Vénitiens & du Pape, préparée en secret, & partie à la hate, eut le vent assez favorable pour arriver sur les cotes de Gênes avant celle qu'elle vouloit prévenir ; le decouragement fut tel, qu'excepté une canonade d'environ deux heures entre les deux flottes, qui, sans produire un grand effet, ne fut pas à l'avantage des ennemis, il n'y eut pas la moindre tentative faite de leur part. Les Gênois plus affectionnés que jamais à la France annonçoient une si grande résolution de défendre ses intêrets jusqu'à la derniere extremité, qu'on n'osoit pas entreprendre de les provoquer : les levées qu'on avoit faites dans la Lunégiane craignirent de s'engager à traverser les terres de la Republique ; les régimens qui devoient s'y introduire par l'état de Florence, alleguerent un refus formel de la part des Florentins de les laisser passer. Il n'y eut absolument qu'une tentative faite par Jean Frégose, embarqué sur la flotte

ennemie, lequel, à la faveur de la nuit, détacha quatre galéres, qui s'avancerent jusqu'à l'entrée du port, tandis qu'un brigantin le mettant à terre lui favorisoit l'introduction dans la ville. Mais ce coup hardi fut totalement inutile. Il ne trouva que des partisans irrésolus ou intimidés; & il fut obligé de se rembarquer. Ce moyen étoit celui sur lequel Jules avoit le plus compté. Voyant son espérance décue; il entre dans une sorte de fureur. Une

An. 1512. troisième épreuve en fut la suite. Mais ici l'on va voir un esprit superieur se plier à une méthode très-opposée à sa premiere maniere de se conduire. L'audace & l'indiscretion avoient annoncé ses premiers desseins; un mystere impénétrable couvrira ses nouveaux projets: on le croira résolu à respecter la fidélité de Gênes, d'autant plus que Rochechouart instruit que la ville renfermoit des traîtres, & les ayant découverts, les a impitoyablement immolés à la sureté publique; on aura même lieu de croire que prenant un nouvel esprit, & connoissant mieux ses veritables intérets, il pense à s'unir avec la République, & avec la France, dans des vues qui se manifesteront; & pendant ce même temps, il travaillera ou personnellement, ou par inspiration indirecte, à satisfaire sa passion en

excitant la passion des autres. De concert avec lui, Alexandre Frégose, Évêque de Vintimille, & fils du fameux Cardinal Frégose qu'on a vu Doge, se fit chef d'une conspiration exécrable. Il ne s'agissoit de rien moins que d'égorger Rochechouart, & d'exciter le peuple Gênois à une révolte ouverte. Plein de cette idée, & très-capable de l'exécuter, il se rend secrettement à Gênes; & malgré les potences encore dressées, il a le courage féroce de chercher des complices, & l'affreux bonheur d'en trouver. Rochechouart qui veille à tout, le soupçonne, le fait suivre, l'observe lui même, le devine, & pense à le faire arrêter. Averti par sa conscience, il fuit, & prend la route du Montferrat. Mais il eſt si vivement poursuivi qu'il eſt surpris à Rossiglioné, d'où on le conduit à Milan. Bientôt la violence des tourmens presse l'aveu de son homicide projet. La déclaration eſt complette, & Jules eſt nommé. Il en eſt inſtruit par le reproche qu'il merite. Incapable de repentir, mais jugeant que l'audace d'une négation absolue eſt un inutile moyen contre une pareille accusation, il convient qu'il a eu connoissance du projet, & qu'interieurement il en a desiré l'exécution. Ce fait ne seroit pas croyable si tous les hiſtoriens inſtruits, ne le confirmoient

par leur rapport unanime. Après cet aveu rien ne fut plus prouvé que la fatale disposition de ce Pontife contre la France. L'Évêque de Vintimille, agent odieux d'un ennemi aussi declaré, devoit payer cher sa criminelle association. Les revolutions qui arriverent bientôt dans le Milanez laisserent son forfait impuni. Je ne saurois trop faire remarquer combien l'inalterable fidelité des Gênois, contribua au succés des soins de tout genre qui manifesterent dans cette longue suite de tentatives hostiles, la vigilance & le zéle de Rochechouart .. Ils n'étoient donc pas aussi inconstans qu'on semble se complaire à le dire ? Il est vrai qu'ils étoient excessivement attachés à Louis XII, & que ce Prince avoit merité cet amour si rare; mais lorsqu'on est naturellement inconstant, on est necessairement un peu ingrat ; & l'on resiste difficilement à une occasion de changer, formée de propositions séduisantes ; ou de menaces multipliées. Je dois dire encore que la bonne conduite du Maréchal de Chaumont qui commandoit dans le Milanez ; son attention à envoyer des secours à Rochechouart, son habileté à rompre le fil de certaines liaisons qui unissoient des esprits portés à la revolte, furent encore une des causes essentielles de la conservation de

la

la souveraineté de Gênes, & de la faculté qu'eurent les Gênois d'y contribuer par leur fidelité personnelle. Car s'ils n'avoient pas été puissamment soutenus, il falloit bien qu'ils succombassent. Une partie de la gloire qu'ils acquirent en cette circonstance est donc la suite du respect que Chaumont sentit pour eux en les voyant si attachez au maitre qu'il representoit. (*)

Après avoir loué Rochechouart, digne émule de Lannoy pendant un temps assez long, il m'en coute de l'offrir aux regards du lecteur accusé d'exactions & de quelques autres excès par le peuple qui l'estimoit. Je suis même obligé d'aller plus loin. Gênes va échapper à la France, & ce sera par une suite de cette accusation. La perte totale du Milanez en paroîtra essentiellement la cause; mais Rochechouart sera la

(*) *Le Maréchal de Chaumont étoit neveu du Cardinal D'Amboise. Il eut de la valeur, & connut l'art de la guerre. Mais il fut accusé d'opiniatreté dans ses opinions, & dans ses entreprises, ce qui est défaut par le principe, & vice par la conséquence. Il se montra très-bien à la battaille d'Aignadel, & pensa surprendre ce Pape, qu'il devoit déconcerter deux ans après; mais il laissa surprendre la Mirandole. Le chagrin qu'il en eut, abregea, dit on, ses jours. On assure qu'en mourant il se repentit d'avoir fait la guerre au Chef de l'Église; & voulut en avoir l'absolution.*

premiere. Je ne dis point que les Génois fussent absolument fondés dans leur accusation ; mais l'opinion étoit générale, & le murmure annonçoit la révolte. Jules l'entendit, & en profita. Les François avoient gagné l'importante bataille de Ravenne, mais le Duc de Nemours leur Général ayant été tué au moment de la victoire, & cette mort répandant l'alarme partout, il devint aisé aux ennemis de se venger de la fortune, en obtenant des avantages plus grands que la perte qu'ils avoient faite. Les succès qu'on obtient par la crainte ou le découragement des esprits n'ont point de bornes, si l'on sait les mettre à profit. Il y a d'ailleurs la fatalité, le sort, qui fait plus que tout ensemble dans toutes les circonstances favorables ou contraires. Le Milanez fut donc perdu prèsque entierement. Il devint facile à un ennemi aussi determiné que Jules, d'exécuter le projet qu'il avoit formé à l'égard de Gênes. Le peuple, qu'on n'avoit pu séduire, n'avoit plus besoin d'être séduit ; il étoit mécontent. Dépuis long-temps le murmure & la révolte ne diféroient chez lui que par le défaut d'occasion. Il aimoit cependant encore assez le Roi pour vouloir le rendre maitre de sa conduite envers lui : ce n'étoit pas de son auto-

rité qu'il vouloit être delivré, c'étoit de celui qui l'exerçoit en son nom. Ils demanderent donc qu'on leur envoyat un autre Gouverneur.

Quelque plaisir que goûtat toujours ce Monarque à les obliger; quelque ménagement même qu'il sentit qu'il devoit avoir pour un peuple qu'il ne retenoit que par le doux lien de la complaisance, quand il commençoit à se remuer; il sentit encore mieux qu'il ne devoit pas se rendre à une priere exprimée comme une volonté. Sa réponse fut donc un réfus. Ils n'éclaterent pas d'abord; mais une guerre ouverte avec le Gouverneur fit bientôt juger que le mal seroit sans reméde si l'on aigrissoit la blessure. Ce fut Rochechouart lui même qui employa ce moyen sans en prévoir peut-être toute la conséquence; il les irrita par des demonſtrations de haine. Comme ils ne raisonnoient plus, ils ne virent pas qu'ils excitoient ce sentiment en lui, par leurs offenses continuelles; ils y ajouterent l'inobeissance journaliere, & l'injure plus impardonnable; & tout fut dit, de part & d'autre. La faction des Frégoses inspirée par Jules, se hata de profiter de ces conjonctures. La partie qui se trouvoit dans Gênes ne negligea rien pour grossir promptement son parti. Jean Frégose, & ses freres qui

étoient dans l'armée du Pape, en partirent avec cinquante hommes d'armes, & cinq cens soldats, & s'avancerent, à grandes journées, jusqu'à Chiavari, d'où ils firent partir un herault chargé d'une lettre du Cardinal de Sion, Général de l'armée du Pape & de ses alliés, qui portoit sommation précise au conseil Gênois de remettre Gênes aux mains de Jean Frégose. Les factieux n'étoient pas dans ce conseil, ou y étoient en si petit nombre, qu'ils n'étoient pas en état d'influer sur sa déliberation; il s'y trouvoit au contraire de veritables Gênois, de ces esprits dont la République ne manqua jamais, que rien n'intimide, que l'éloquence des passions n'éblouit point, que rien ne peut corrompre, & qui sont toujours dans la verité, même en conservant le sentiment de leur intêret. Il y avoit, dis-je, de ces esprits là; ils tenoient encore à la France, parcequ'un Monarque équitable & bonne devoit pas être confondu avec un Gouverneur injuste & violent: ils furent tentés de proposer que le herault fut pendu sur le champ; leur avis fut, du moins, qu'on le renvoyat sans réponse; & cet avis fut suivi sans contestation.

Les choses très-justes qu'ils avoient dites en faveur du Roi furent si bien exprimées & si

bien senties, qu'elles reveillerent tout l'amour qu'on avoit eu pour lui. Les mêmes esprits sentant l'aiguillon de la vertu, & profitant de l'occasion, exposerent dans toute son étendue le danger où l'on étoit de se voir enlever à un Prince si respectable & si sensible, par l'odieuse intrigue d'un Pontife; & ils proposerent de lever deux mille hommes pour se garantir, au dehors, & au dedans, des surprises dont on étoit ménacé. Cet avis passa encore. Une troisieme opinion fut, de même, très-bien accueillie: elle avoit le peuple pour objet; il n'y avoit essentiellement que lui qui fut disposé à renoncer au gouvernement François; & il ne l'étoit que par une suite de sa haine pour Rochechouart. Il fut décidé qu'on parleroit au peuple avec toute l'onction possible, en lui promettant d'engager le Monarque à rappeler le Gouverneur; & l'on conclut, en même temps, de disposer Rochechouart à se conduire avec lui de maniere à retablir la paix sans compromettre la dignité.

Ce projet étoit sage sans doute; mais j'ai parlé d'une fatalité: l'instant de son empire étoit arrivé. Le peuple écouta ce qu'on lui disoit, & se rendit sans peine; Rochechouart écouta de même, & ne se rendit point; non

par orgueil ; la difficulté qu'il offroit étoit plus insurmontable. Les mouvemens du peuple avoient rempli son ame de crainte ; il ne pouvoit plus se croire en sureté dans la ville. Quelque chose qu'on put lui dire pour le rassurer, & malgré l'offre de lui donner des otages, il voulut se retirer dans un fort que le Roi avoit fait batir au cap de Faro, qu'on appeloit la Lanterne; & jamais il ne fut possible de l'en faire sortir. Alors tout fut perdu. Les factieux profiterent de sa retraite pour faire entendre au peuple qu'il se retiroit, dans l'attente des moyens pour se faire craindre : l'esprit de révolte s'empara totalement de lui ; il devint impossible de remédier à ce malheur. D'un coté, les François, qui se virent abandonnés par le Gouverneur, s'éloignerent le plus promptement qu'ils purent; Les Frégoses, restés à Chiavari, s'avancerent, à la hate, avec leurs gens ; les factieux de la ville se porterent à des libertés extraordinaires ; le peuple imita cet exemple funeste, & les bons citoyens se voyant sans appui, sans moyen de défense, cederent à la necessité de suivre un torrent qui les entrainoit.

AN. 1513. On voit arriver les Frégose. Jean se présente; les portes lui sont ouvertes. Pierre, fils de Baptiste, paroit bientôt. Les Génois, qui crai-

gnent les suites d'une concurrence déclarée, se hatent d'élire Jean pour Doge. Son premier soin eſt de travailler à se rendre maitre du chateau, & du fort de la Lanterne. Le chateau resiſte pendant huit jours, quoique battu par sept pieces de canon que le Pape a fournies: Le Commandant voyant les murailles ouvertes capitule enfin. On lui paye dix mille ducats; il sort avec sa garnison, enseignes deployées, & s'embarque pour la France.

Le Fort de la Lanterne offroit une plus grande difficulté, & il incommodoit beaucoup la ville. Il étoit muni de tout pour long-temps; & l'on savoit qu'un vaisseau parti des cotes de Normandie apportoit des munitions de tout genre pour achever de le ravitailler. En effet ce vaisseau arrive devant Gênes le 10. de Mars. La Forteresse, assiegée du coté de la terre, étoit bloquée, du coté de la mer, par quatre gros vaisseaux, & plusieurs autres batimens armés; il sembloit que l'abord en étoit comme impossible; cependant le Doge en temoignoit une grande inquietude. Elle n'étoit pas sans fondement. Après deux heures d'attente, le vent devient favorable, & le vaisseau passe. Le coup étoit hardi; voici une temerité plus remarquable. Manuel Cavallo vient trouver le

Doge, & propose de s'emparer du vaisseau, avant qu'il ait debarqué dans le Fort les munitions qu'il y apporte. Le Doge est plus surpris que persuadé, & desire consequemment plus qu'il n'espere. „ Cavallo, sans perdre de
» temps, monte sur un navire, avec quelques
» hommes de bonne volonté, & voguant à
» pleines voiles vient se placer entre le Fort,
» & le vaisseau François qu'il aborde intrépi-
» dement. Il essuye toute l'artillerie du fort,
» qui lui tue beaucoup de monde; mais
» quand il est une fois à l'abordage, l'affaire
» est bientôt terminée. Les François saisis
» d'étonnement, ou trop foibles pour resister,
» ne songent qu'à fuir. Quelques uns se sau-
» vent dans la chaloupe; d'autres se jettent à
» la nage; beaucoup se noyent; le reste est
» tué, ou pris. Le Capitaine François s'étant
» jetté dans la mer, tachoit de gagner le fort.
» Un jeune Gênois s'élance vers lui, le fait pri-
» sonnier en nageant, & le ramene à bord.
» Cavallo, maitre du vaisseau François, coupa
» les cables, & eut bientôt pris le large. On
» juge de l'accueil qui lui fut fait en rentrant
» dans le port; & de la brillante récompense
» qu'il reçut des Magistrats, & du Doge en
» particulier? »

Le Fort n'étoit cependant pas pris ; & les inquietudes de Frégose subsistoient necessairement. Elles étoient d'autant plus fondées que les affaires des François se rétablissoient en Italie. A ces contrarietés, vivement senties, il faut ajouter la mort du Pape, qui va peut-être causer le renversement de tout l'édifice élevé par la passion contre les François. (*) Louis XII.

(*) *Jules II. merite d'être plus parfaitement connu. Ce Pontife, dont on se fait une idée si desavantageuse, n'étoit pas pourtant exclusivement odieux : il avoit un penchant secret pour les sciences.* Les lettres, *disoit-il*, sont de l'argent pour les roturiers, de l'or pour la Noblesse, & des diamans pour les Princes. *Il encouragea la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, & de son temps les beaux arts commencerent à sortir des décombres de la barbarie Gothique. Peu d'hommes ont jamais mieux connu l'esprit des hommes, des Princes, & des peuples. Peu d'hommes ont jamais mieux embrassé le systême qu'ils avoient conçu ; & jamais mieux connu le moyen de parvenir à leur but. Il savoit employer jusqu'aux petits soins, & n'étoit jamais arrêté par la crainte du ridicule en les employant.*

Ce fut lui qui le premier laissa croître sa barbe pour inspirer un nouveau respect aux peuples. François I., Charles V., & tous les autres Rois suivirent cet exemple : Il devint une loi pour les courtisans, & une autorité pour le peuple.

Peu de personnes savent qu'à la mort de Jules II. Maximilien voulut se faire élire Pape. Cette preuve est consignée dans les lettres qu'il écrivit à sa fille, Marguerite, Gouvernante des Pays-Bas. „ Et envoyons, dit-il, demain, Monsir de Gurce, Evesque, à Rome, devers le Pape, pour trouver fachon que nous puissuns accorder avec ly de nous prenre pour un coadjuteur, afin

avoit fait une tréve d'un an avec Ferdinand Roi d'Espagne, & venoit de se liguer avec les Vénitiens. Ses troupes s'avançoient vers le Milanez; & l'on apprend que sa flotte, armée à Marseille, est dejà dans le port de Villefranche. C'étoient autant de sujets d'inquietude. Il en avoit un autre qui les valoit tous, c'étoit que les Adornes, ennemis de sa faction, ne fussent d'accord avec les Fiesques pour faire rentrer Gênes sous la domination Françoise.

Un événement qui va suivre doit mettre le comble à ses alarmes, parcequ'il unira necessairement les Fiesques contre lui, ne fussent-ils pas dejà d'accord avec les Adornes, comme il a lieu de le craindre. „ Jerome de Fiesque étant » dans le palais prit querelle avec Jacques Lo» melino; & tous deux mirent l'épée à la main. » Le Doge qui étoit dans un appartement voi» sin, accourut à ce bruit, & les sépara. » Quelque temps après Jerome de Fiesque sortit » avec Ambroise, un de ses freres, pour re» tourner chez lui: à peine fut il dans la rue » que trois freres du Doge, armés de halle-

---

qu''apres sa mort pourruns étre assuré de avoir le Papat, *& devesnir Prestre, & après estre saint; & que il vous sera de necessité que après ma mort vous serez contraint de me adorer, dont je me trovcrez bien gloryoes.* „

» bardes, tomberent sur lui, & l'assassinerent.
» Ambroise fut blessé au visage : deux autres
» freres des Fiesques, Othon, & Sinibalde,
» ayant appris ce qui venoit de se passer, ne
» se crurent pas en sureté dans la ville, & se
» retirerent dans leur chateau de Montaggio. „
Mais quels sentimens emportent ils dans leur retraite, qui vraisemblablement ne sera pas longue?

Pour surcroit de peine & d'embarras, on annonce au Doge, presque dans le même moment, qu'on voit paroître la flotte Françoise. Elle arrive en effet, & s'approche de celle qui bloque le fort de la Lanterne. Il ne manque plus qu'un combat, & la victoire qui doit le suivre, pour le jetter dans le découragement. Le combat n'a pas lieu, mais la crainte subsiste; & pour l'augmenter, les Adornes & les Fiesques descendent le lendemain dans la vallée de Polsevera avec quatre mille hommes qu'ils ont rassemblés à la hate. Le Doge conservant sa présence d'esprit leur oppose les troupes dont il peut disposer a l'instant. Elles sont complettement battues; les vainqueurs font lever le siege du fort de la Lanterne. Tout espoir est perdu. Une flotte, une armée, une victoire. Il n'y a plus que le moyen de la

fuite pour se dérober à un sort trop certain : Frégose se retire sur les galéres, & laisse son frere Louis dans le chateau.

Les evénemens vont se suivre rapidement. Les Adornes & les Fiesques entrent dans Gênes, presque en même temps. Ceux-ci y donnent le spectacle cruel de la vengeance. Un paysan inhumain leur remet entre les mains Zacharie Frégose qui s'est retiré chez lui, & qui a eu part à l'assassinat commis : Ils le massacrent impitoyablement, & récompensent le paysan.

Antoine Adorne est reconnu Gouverneur pour le Roi. On députe vers Jean Frégose qui s'est retiré à la Specia avec ses galéres, & on lui offre de le recevoir dans Gênes, s'il veut se soumettre au nouveau gouvernement : il refuse sans dire ses motifs, qui se découvriront bientôt. Les armes Françoises cessent d'avoir la superiorité en Italie. La perte de *Novare* est la cause de ce changement. Le Milanez etoit presque entierement reconquis ; Gênes étoit soumise, & son retour étoit sincere. Tous ces avantages disparoissent en un jour. Les galéres de Jean Fregose se hatent de revenir vers Gênes ; la flotte Françoise, qui étoit à *Porto-Venéré*, ne songe pas à les croiser, & se

retire, au contraire. Adorne se voyant sans ressources, abandonne la partie, qu'il ne peut gagner. Les Fiesques suivent son exemple, & se refugient à *Montaggio*. Mais ce ne sera pas Jean Frégose, qui sera fait Doge; on lui préférera Octavien Frégose, parcequ'il s'est presenté avec trois mille hommes de pied, & quatre cens chevaux, que le Vice-Roi de Naples lui a donnés, parcequ'il a la protection declarée du Pape, & qu'il a mis l'Espagne dans son parti, en promettant au Vice-Roi de Naples quatre vingt mille ducats, qu'il lui fit effectivement compter aussitôt qu'il fut nommé.

Son élévation avoit été faite tranquillement, & son gouvernement fut d'abord paisible. Mais il sera bientôt troublé. AN. 1514.

Les Adornes se reconcilient avec la Cour de Milan. Ils ont autrefois soutenu les intérets de cette Cour contre les Frégose; ils font valoir ce titre, qui, comme tant d'autres du même genre, n'ont jamais de valeur que par la convenance; ils font sentir que les Frégoses, si long-temps ennemis de Maximilien Sforce, fils de Ludovic, doivent être toujours suspects à cette maison; & ils sont favorablement écoutés; ils se liguent avec les Suisses, a qui ils font des promesses d'argent séduisantes; & ils

sont écoutés de même : assurés de l'appui de ces deux Puissances, Jerome Adorne, & Scipion de Fiesque s'avancent avec quelques troupes vers Chiavari & Portofino. Ces deux places leur ayant peu resisté ; & des troupes que le Doge a detachées contre eux ayant été vigoureusement repoussées, ils marchent vers Gênes, & viennent camper dans la vallée de Bisagno. Mais après y être restés dix jours dans une inaction totale, il décampent avec précipitation, abandonnant même l'artillerie qu'ils ont amenée. Quelle est la cause de cette fuite extraordinaire ? Le Pape & le Vice-Roi de Naples, qui soutiennent Octavien Frégose, ont détaché adroitement de leur parti les Suisses & le Duc de Milan. . . . . .

Il faut le courage & l'opiniatreté des passions pour ne pas succomber à de pareils évènemens. Ils ont ce courage, source de tant d'inventions. Revenus dans leurs terres ils y rassemblent cinq cens hommes de bonnes troupes, & en partent aussitôt pour arriver à Génes dans la nuit, & s'en emparer, par surprise, avec le secours des partisans qu'ils y ont. Mais la dégradation des chemins étant un obstacle à la rapidité de leur marche, ils n'arrivent qu'au point du jour aux montagnes qui cerclent la

ville. Il étoit naturel d'examiner s'il leur convenoit de différer l'execution de leur projet, ou de l'exécuter tout de suite. Ils ne déliberent qu'un moment, & il descendent. Ils ont le bonheur de trouver une porte ouverte qui n'eſt point gardée. Ils entrent avec une partie de leurs forces; ils se séparent en deux troupes, & marchent directement au palais par des rues différentes, en criant *Adorne*, *&* *Fiesque*. Arrivés au palais, ils veulent en briser les portes; ils sont surpris de les trouver ouvertes, ou de les voir s'ouvrir du moins au moment qu'ils se presentent. C'étoit un piege que leur tendoit Frégose. Il avoit été averti de leur dessein, & les attendoit. Au moment qu'ils veulent penetrer chez lui, il tombe sur eux avec sa troupe, & les met en déroute, non sans leur tuer plusieurs de leurs gens; & il eſt dit qu'eux même furent faits prisonniers. Cette victoire, à laquelle Frégose eut personnellement beaucoup de part, quoiqu'il eut reçu un coup de feu à la main, affermit plus que jamais son pouvoir. Peu de jours après il eut pour le peuple une attention qui ne pouvoit qu'ajouter la reconnoissance à l'eſtime, & à la considération. Ce fut de faire raser le fort de la Lanterne qu'il ne voyoit qu'avec une peine extrême, parcequ'il

en avoit beaucoup souffert, & qu'il pouvoit en souffrir beaucoup encore, si jamais un traitement cruel le forçoit à la desobeissance. Ce sacrifice lui fut reproché par ses partisans; il le justifia par la sagesse de son motif. J'ai voulu prouver au peuple, dit-il, que je ne serai jamais Doge malgré lui; & c'est le moyen de l'être long-temps, en y ajoutant la justice & la douceur. C'étoit fort bien penser; mais la conservation de sa place ne dépendoit pas totalement du peuple; il avoit des ennemis dans sa famille même. Jean Frégose piqué de la préférence qu'on lui avoit donnée, s'étoit retiré à Savone occupé du projet de recouvrer la dignité à laquelle il avoit des droits. Le Doge a bientôt des preuves de sa coupable intention; & il en donne une nouvelle de son courage, en chassant son ennemi de Savone, dont il s'assure de maniere à l'empécher d'y revenir. Il est à peine tranquille à cet égard, qu'un nouveau sujet d'inquietude vient encore troubler son re-
AN. 1515. pos. Lorsque la mort avoit surpris Louis XII., ce Prince avoit repris avec plus d'ardeur que jamais ses desseins sur le Milanez, & sur l'état de Génes. François I. son successeur étoit d'un caractêre à ne pas négliger les avantages que les mémes vues pouvoient lui procurer. Ainsi
Frégose

Frégose ne jouissoit de sa place que pour se voir sans cesse à la veille d'en être dépouillé ; car savoit il comment ce Monarque penseroit, s'il devenoit le maître de Gênes ? Mais le sort le favorisa ; & les choses, pendant un temps, tournerent très-bien pour lui. Malgré la ligue redoutable qui se forma contre le Monarque François, il eut d'abord des succès en Italie qui l'autorisérent à s'occuper serieusement de Gênes. En conséquence il fit proposer à Frégose de le servir dans ses vues ; & ses offres furent telles qu'elles ne pouvoient que le déterminer. Les ligués voulurent bien aussi l'attirer dans leur parti, mais le Roi de France lui parut meriter la preférence ; & il l'emporta en effet. Les propositions de ce Prince étoient de le faire, en son nom, Gouverneur de Gênes ; de lui laisser la disposition des charges de l'état ; de lui entretenir une compagnie de cent hommes d'armes ; de lui donner le collier de l'ordre de St. Michel ; de lui faire une pension de six mille écus d'or, & une autre de quatre mille à son frére, Archêvéque de Salerne. En conséquence il signa le traité par lequel il s'engageoit à faire rendre au Roi la souveraineté de Gênes. Il fut encore convenu qu'on le mettroit en possession du chateau, mais qu'il n'auroit

pas la liberté de relever le fort de la Lanterne.

Le Doge eut très-peu de peine à remplir son engagement. Les Gênois se souvenoient encore avec plaisir de la douceur du gouvernement François ; & la réputation de François I. étoit très-propre à entretenir le charme de cette idée. (*) On se hata de lever quelques troupes

(*) *Quoique la plume ait été aussi employée que le burin à consacrer la memoire de ce Prince, on peut encore étendre à la connoissance que l'on a généralement de son caractère. Quelques détails particuliers, ajoutés à son histoire, seront comme ces coups de pinceau qui ne paroissent pas necessaires, & qui contribuent pourtant à la perfection d'un tableau.*

Après la bataille de Pavie, François I. reçut de la part des prisonniers François, des preuves d'attachement peu communs. Le Roi étoit mené prisonnier, & n'avoit autour de lui personne de sa suite. Les Espagnols n'avoient pas pour lui autant de déference que le Monarque auroit dû en attendre d'eux. Un soldat François acheta, dit-on, cent écus la permission d'approcher du Roi, & de lui ôter ses bottes, qu'il avoit encore, long-temps après le combat. Ce trait fut recompensé noblement dans la suite, & ne pouvoit pas l'être trop.

Au moment qu'il fut environné, D'Avila, *& un certain* Urbieta *se disputant avec vivacité la gloire de sa prise, le Roi leur dit d'un air tranquille :* Urbieta m'a volé, & D'Avila m'a pris. *En effet le premier lui avoit arraché son grand collier de l'ordre, enrichi de pierreries ; & D'Avila s'étoit contenté de lui demander ses armes.*

La dureté dont Charles V. usa envers lui, inspira de l'orgueil aux Grands d'Espagne : ils prétendirent que le Roi devoit les saluer par une inclination. Ils obtinrent qu'on diminueroit la ban-

pour joindre à celles que le Roi faisoit passer en Italie ; & l'on prêta à ce Prince quatre vingt mille écus. Ce traité fut quelque temps secret, autant du moins qu'il pouvoit l'être ; mais le Roi gagna la bataille de Marignan, & en moins d'un mois fut maitre du Milanez. Alors Octavien Frégose, accompagné de huit

teur de sa chambre afin que se tenant en deça, ils pussent s'attribuer l'inclination que le Prince seroit obligé de faire pour sortir. François I. confondit leur audace, en sortant à reculon, & leur tournant le dos.

C'est à François I., & non point à Henri IV. qu'il faut attribuer le trait suivant. Il venoit de recevoir d'Espagne une lettre signée Charles, Empereur des Romains, Roi d'Espagne, de Castille, de Léon, d'Arragon, de Navarre, de Jerusalem, de Naples. *Francois I. répondit, & signa*, Fraucois I. Seigneur de Gentilli, (*petit village près de Paris*).

Le peuple toujours surchargé d'un nouvel impôt, murmuroit. Les courtisans prétendoient que ces murmures, bien légitimes, étoient un crime de leze majesté. Le Roi se contenta de répondre : laissez les parler ; il faut bien qu'ils ayent quelque plaisir pour leur argent.

Ce fut Francois I. qui introduisit les femmes à la Cour, car, disoit-il, une Cour sans femmes est une année sans printemps, & un printemps sans roses. *Il avoit raison, mais ces roses ont de terribles épines.*

Tu vois ces fleurs nouvelles
Dont Flore vient de s'embellir ?
Sans leurs épines cruelles
J'aimerois à les cueillir.

deputés vint le trouver à Milan pour lui prêter fidelité au nom des Gênois. Je n'ai trouvé nulle part le compliment que lui adressa le Doge, mais la réponse du Roi est conservée dans un dépôt. Elle est en Italien. „ Vous » serez heureux si vous voulez, & je vous prie de » le vouloir. Mon prédecesseur me parla souvent » de vous de maniere à m'attacher avant de » vous connoître. J'espere qu'en vous connois» sant, je n'aurai pas à m'en dédire. Vous » donnant à moi, ce ne doit pas être un af» faire de paroles; je veux pouvoir vous aimer, » & que vous m'aimiez. Prenez bien garde à » ce que je vous dis, car il y va de beaucoup » pour vous, & pour moi. „

Il ne se passa rien, dit-on, de considérable à Gênes durant les cinq années suivantes. Mais la guerre recommençant en Italie, les Gênois s'y trouverent de nouveau enveloppés. Le Roi d' Espagne étoit mort en 1516., & l'Empereur en 1519. Charles V. qui succéda à ces deux Princes se brouilla avec François I., & conclut

AN. 1520. un traité avec Leon X. pour faire repasser les Alpes aux François, & remettre aux Sforces le Duché de Milan. *Entre les divers projets formés en conséquence de ce traité on résolut de surprendre Gênes.*

Il étoit necessaire de dérober à Frégose la connoissance des préparatifs qu'exigeoit l'exécution de ce projet. Il étoit d'une égale necessité d'armer la faction des Adornes contre celle du Doge. Ces deux points furent également observés; neanmoins le projet avorta. Jerome Adorne parti avec neuf galéres fut rencontré & soupçonné par un brigantin, quoiqu'il se tint au large pour prevenir le soupçon. Le brigantin se livrant à ses conjectures se hata de faire voile vers Gênes, & y apporta cette nouvelle. Sur le champ toutes les mesures furent prises; & lorsqu'Adorne se presenta il put juger qu'on étoit prêt à le bien recevoir. Il fit pourtant débarquer ses gens; mais perdant bientôt tout espoir, il remit à la voile, & aborda à Chiavari dont il s'empara. Il y fut joint par Antoine Adorne son frere, qui étoit venu avec quelques troupes qu'il avoit rassemblées. Jerome ayant laissé celui-ci dans cette ville pour tenter une descente à une lieuë de Gênes remit à la voile, à cet effet, mais n'ayant pu reussir, il disparut avec sa flotte, & son frere ayant évacué Chiavari, tous deux allerent joindre les troupes du Pape, & de l'Empereur, commandées par Prosper Colonne, & le Marquis de Pescaire qui attaquoient de tou-

tes parts le Milanez. Ce Duchè fut encore perdu pour les François. La conduite de Lautrec, la retraite des Suisses, le défaut d'argent, en furent les veritables causes. On pretend que Leon X. mourut du plaisir d'apprendre cette disgrace pour les François. Cette mort étoit donc un bonheur pour la France, qui n'avoit plus à craindre un ennemi aussi passionné. Mais Adrien VI. lui succedant, elle se retrouvoit dans la même situation. Cependant Gênes lui reſtoit toujours; & tant qu'elle en conservoit la souveraineté, ses affaires en Italie pouvoient se retablir. Mais l'espérance étoit cruellement balancée par la crainte.

AN. 1522. L'armée ennemie marche vers Gênes. J'ai dit que Jerome, & Antoine Adorne étoient dans cette armée. Ils avoient necessairement des intelligences dans la ville; & ils animoient l'ardeur des deux Généraux en leur répondant des efforts qu'on feroit pour les seconder. Colonne se charge d'attaquer la ville du coté de Bisagno, & Pescaire du coté opposé. Vingt mille hommes de bonnes troupes, une excellente artillerie, une résolution visible. Le danger étoit évident. Mais Frégose joint l'esprit de précaution, aux talens militaires, & à l'intrepidité: il a pourvu à une défense vigoureuse.

Cependant jugeant très-bien que sa resiſtance ne pourra lasser la conſtance des deux terribles Généraux à qui il a affaire, il a député *Lomelino* à la Cour de France pour faire sentir le danger où il se trouve. Le Roi a donné sur le champ, ordre à un gros corps de troupes de repasser les Alpes, & de marcher au secours de Gênes, tandis que Pierre *Navarre* s'embarquera à Marseille avec deux cens hommes pour se jetter promptement dans la place.

Mais ces ordres avoient été donnés loin du lieu où exiſtoit le danger; Frégose les ignoroit encore; & la ville attaquée voyoit dejà ses murailles céder aux insultes du canon. Malgré lui on parloit dejà de se rendre, lorsque *Navarre* arriva. Ce renfort ranima les assiegés, & interrompit les négociations dejà entamées. Mais le secours étoit trop foible; on ne tarda pas à les reprendre. L'artillerie des assiegeans ayant fait bréche en plus d'un endroit, Pescaire écrivit à Frégose pour l'exhorter à capituler à des conditions honorables. „Il lui representoit qu'il étoit temps, s'il vouloit sauver » Gênes des suites affreuses d'un assaut; qu'une » plus longue resiſtance dégénéreroit en opiniatreté, & qu'il deviendroit responsable de la » deſtruction de sa patrie.„

Ce discours n'avoit rien d'imposant pour un homme de courage; mais le courage peut tromper la raison qu'on doit avoir, quand il s'agit de la perte ou du salut d'une ville entiere. Frégose assembla le conseil, & y fit lire la lettre de Pescaire. Pour presser les effets de la déliberation qui alloit suivre, il declara que son opinion étoit de se défendre jusqu'à l'épuisement de tous les moyens; mais qu'il n'avoit que sa voix, & qu'il bornoit son autorité à parler le premier. Le conseil le remercia, & ne décida rien. Seulement on nomma des commissaires pour examiner l'état des choses, & pouvoir prendre le parti le plus raisonnable.

Pendant ces déliberations les deux factions dans Gênes s'épuisoient en démarches, & en discours pour faire triompher leur parti. Ils peignoient avec force le danger ou l'avantage de la résolution qu'il y avoit à prendre dans une circonstance aussi pressante. Les citoyens qui ne penchoient ni pour les Adornes, ni pour les Frégoses, & n'envisageoient que le bien public, parloient moins, agissoient peu, pesoient tout, & sentoient qu'une plus longue résistance ne pouvant les dispenser de se rendre, ne seroit qu'une funeste opiniatreté. Cet

avis l'emporta sur tous les autres; & determina à capituler. On députa Thomas Cataneo, & Paul Bolgara, à Prosper Colonne. Ce Général fit peu de difficulté sur les propositions que faisoient les assiegés, mais en les acceptant, il déclara qu'il ne s'engageoit que pour lui; & qu'il falloit traiter separément avec le Marquis de Pescaire. Helas! Il n'étoit plus temps de faire cette démarche. Pendant que les commissaires traitoient d'un coté, les ennemis entroient par l'autre, & Gênes étoit livrée à la barbare indiscretion du soldat. Une des plus riches villes de l'univers offrant un butin immense, on peut se faire une idée de la rapacité dont elle fut la proye. Plus le tableau que je tracerois ici seroit horrible, plus il ressembleroit à d'autres, cent fois repetés dans les pages de l'hiſtoire; je laisse donc agir l'imagination du lecteur, & me borne à dire que Frégose ayant tenu jusqu'au dernier moment, blessé, mis hors de combat, & porté chez lui presque mourant, eut devant ses yeux, en traversant les rues, le plus terrible spectacle qui puisse accabler un chef qui a tout immolé à la patrie. Il ne manquoit au malheur de la ville que la reunion des soldats de Colonne à ceux de Pescaire: elle eut bientôt lieu; & elle

fut en quelque façon l'objet du dernier coup d'œil du sensible Frégose. Plein de cette affreuse idée en arrivant chez lui, il ne voulut plus être occupé d'autre chose; il défendit qu'on entrat dans son appartement; il demanda seulement le lendemain si le trésor de St. Laurent avoit été soustrait à la fureur sacrilége du soldat; on lui dit qu'il avoit été racheté du pillage; & il repondit *j'en loue Dieu*. Depuis ce moment, absorbé dans la plus ténébreuse méditation, il garda le plus profond silence, qu'il n'interrompit que quelques minutes avant sa mort, pour prononcer les mots qui suivent: *O Gênes! ville chere à mon cœur, je n'ai pu te défendre plus long-temps; pardonne moi mon impuissance, expiée par ma mort, & ne te souviens que de mon amour.* (*)

Trois jours après la prise de Gênes, Antoine Adorne en fut crée Gouverneur. On le préfera à Jerome son frere, uniquement parcequ'il

(*) *Quelques historiens le font mourir de la goute, qu'il avoit, disent-ils, depuis quelques jours, & que la douleur fit remonter. D'autres présument qu'il mourut empoisonné. J'ai suivi mes autorités, -- L'éloge d'un pareil citoyen seroit ici superflu; mais j'observe avec étonnement & avec regret qu'il n'est pas fait mention de lui dans le Dictionnaire des hommes illustres, tandisque l'Archévêque de Salerne son frere, qui s'étoit sauvé à Marseille, & ne le valoit pas, a beaucoup près, y occupe une demi page.*

étoit l'ainé, car ce dernier lui étoit bien superieur en merite. Heureusement l'ainé qui se rendoit justice, ou qui du moins la rendoit à son frere, le consulta & l'écouta toujours avec tant de docilité, que c'étoit en quelque façon, lui qui conduisoit les affaires. Ils véçurent sans ennemis, & veritablement les maitres de l'état. François I. ayant appris que Gênes s'étoit rendue ne peuvant plus se défendre, avoit ordonné le rappel des troupes qu'il avoit envoyées à son secours, & tout étoit dans un état de tranquillité qui ne paroissoit pas devoir être troublé de long temps. Mais le génie de François I. étoit fait pour dissiper cette belle apparence. Antoine Adorne avoit négocié à Vénise, en qualité de Ministre de l'Empereur une ligue entre les Vénitiens & ce Prince, dejà ligué avec les Génois, le Pape, & pluisieurs autres Puissances, contre quiconque entreprendroit de troubler le repos de l'Italie. François I. ne fut pas intimidé par cette ligue; peut-être la méprisa-t'il.

On est veritablement surpris d'apprendre que la cote occidentale de l'état de Gênes fut de nouveau, & assez promptement conquise par les troupes Françoises. La Capitale étoit menacée. Adorne pensoit à se tirer de ce pre-

mier embarras par une tréve ; mais la perte de la bataille de Pavie le tira d'inquietude ; & la tranquillité fut sur le champ retablie.

Ces retours heureux n'étoient guere que des songes, celui-ci fut un peu long, mais il finit comme les autres. Charles V, par ses succès, & par son ambition toujours menaçante allarmoit ses alliés. Ils sentirent la necessité
An. 1526. d'arrêter ses progrès : une puissante ligue pouvoit seule en fournir le moyen. Elle fut proposée & acceptée : Adrien n'étoit plus. Clement VII, qui lui avoit succedé, avoit de justes craintes. François I. qui étoit revenu de Madrid avoit plus que des motifs, car on doit donner un autre nom au ressentiment, & aux passions. Il avoit dit à ses enfans, si vous oubliez jamais les outrages qu'on m'a faits, comptez sur ma malediction. Pouvoit-il les oublier lui même ! On s'assura du Roi d'Angleterre, des Vénitiens, des Suisses, des Florentins ; & le traité fut signé. „ La liberté de » l'Italie en étoit le but principal. L'article » qui concernoit Gênes portoit qu'on se ren- » droit maitre de cet état, dont on rendroit » la souveraineté au Roi de France ; que si le » Doge, Antoine Adorne, vouloit entrer dans » la ligue, il y seroit reçu, qu'on lui laisse-

» roit le gouvernement, mais à la charge de
» reconnoître le Roi de France pour Souverain,
» & aux mêmes conditions que gouvernoit en
» dernier lieu Octavien Frégose.

Adorne fidéle à l'Empereur répondit à la proposition par un refus. Il se prépara. La ligue avoit été ou pressentie, ou découverte; & Charles avoit fait armer à Carthagêne vingt deux galéres qu'on attendoit. C'étoit un moyen d'encouragement pour Adorne, mais non de tranquillité. Il alloit avoir affaire à André D'Oria.

Ce guerrier avoit dejà un nom imposant. Il servoit dans la flotte des alliés, & il commandoit six galéres du Pape. Ses vœux pressent l'arrivée de la flotte ennemie; il ne craint que le retardement que les vents contraires peuvent opposer à son impatience. Les galères paroissent: il les prévient, s'en approche, les attaque, les maltraite, & les disperse; bientôt elles ont disparu.

Doué de tous les dons du guerrier; connoissant toutes les gradations de la conduite, ne negligeant conséquemment aucun soin, aucun avantage; il bloqua si étroitement le port de cette ville, qu'il la reduisit bientôt à une extrême disette. Pour combler son malheur, le Maréchal de Lautrec arriva avec un gros corps

de troupes Françoises. Il falloit ou se résoudre à perir, ou se resoudre à se rendre. On députa vers Lautrec *Vincent Pallavicini*. Ce Senateur illustre avoit l'éloquence, & la dignité. Le Général le reçoit avec les égards que son nom inspire, & l'écoute avec une attention plus flatteuse encore, parcequ'elle est personnelle. Il accorde tout, excepté la restitution de Savone, dont la prise avoit précédé la ménace faite à Gênes. Les Gênois attachoient un grand prix à cet objet de leur demande. Ne pouvant vaincre la resistance de Lautrec, Pallavicini lui dit : *Nous avons prouvé notre attachement pour la France, & l'on peut juger de nos regrets quand on nous réduit à ne pouvoir suivre un penchant si naturel : Nous meritions peut être qu'un Roi généreux nous crut incapables d'abuser de sa bonté, ou de sa justice.*

Lautrec naturellement dur se sentit pourtant ému ; mais on croit qu'il avoit ses ordres. Au retour de Pallavicini, César Frégose, qui servoit dans l'armée de France, s'avança avec trois cens hommes, & fit sommer Gênes d'ouvrir ses portes. On ne lui fit point de réponse, & l'on se prépara à se défendre.

On pourroit se permetrre de croire que ce

fut le point d'honneur seul qui les determina à cette vaine démarche. Car c'étoit visiblement vouloir perdre du temps & des hommes que d'entreprendre de résister a une force aussi superieure, & dans une situation qui laissoit si peu d'espoir. Il est vrai que Savone étoit pour eux une ville d'une grande importance, & que le refus de la leur rendre pouvoit leur paroître une suite du dessein formé de la garder constamment : mais si la résolution en étoit prise, ce n'étoit pas en résistant qu'ils pouvoient en esperer la restitution, parceque la resistance n'est pas la force. Leur veritable, leur unique force, dans cette circonstance, étoit dans la soumission que leur prescrivoit la necessité, & dans l'art de se conduire avec un Roi généreux, après qu'ils se seroient soumis.

Ils ne tarderent pas à faire cette refléxion, ou du moins il parurent la faire, dès qu'ils le purent décemment dans leurs principes. Réduits à la derniere extrêmité, ils offrirent de se rendre. Lautrec avoit ordre de les traiter avec douceur, quand la fierté républicaine s'abaisseroit, car François I. qui avoit vu leur attachement pour Louis XII. & pour lui, s'en souvenoit encore, & ne s'étoit pas trompé à leur motif. Les troupes Françoises entrerent

paisiblement dans la ville. On les surveilla si bien, qu'excepté le pillage du palais qu'on ne put absolument empêcher, il n'y eut pas le moindre desordre commis. Adorne se retira; & deux jours après, Théodore Trivulce fut nommé Gouverneur. On s'étonne d'abord, que la préférence ne fut pas accordée à D'Oria, ou à César Frégose qui avoient si bien servi la France dans cette occasion. Mais ils étoient Gênois; ce choix eut excité des jalousies; on vouloit le calme après tant d'agitation; il étoit devenu plus que necessaire par l'épuisement des finances, & le dépérissement du commerce. Ils sentirent eux même le poids des raisons qui leur furent données, sans qu'ils en demandassent; & ils approuverènt leur exclusion, parcequ'ils étoient citoyens.

Trivulce gouverna avec l'esprit, & suivant les intentions de son maitre. Les Gênois correspondirent au desir qu'on avoit d'entretenir leur amour par le sentiment de leur bonheur. L'ordre s'établit si bien, & fut si généralement respeƈté, que le gouvernement ne fut, pour ainsi dire, qu'une forme. Neanmoins Gênes resta peu de temps aux François. L'événement qu'on pouvoit le moins prévoir, la leur fit perdre encore.

J'arrive

J'arrive au moment qui plaça sur la scêne, d'une maniere si importante, le héros que Gênes, la France, & l'Univers n'oublieront jamais. L'histoire de la République devient la sienne. Je sens le devoir de me surpasser en peignant des actions, & devoilant des mysteres qui portent un si grand intêret. Mais comment le remplir ? comment embrasser tant d'objets qui étonnent l'esprit ? comment saisir ces fils qui se multiplient, ces idées qui se succédent, ces détails qui s'enchaînent ? Comment se suffire enfin, pour rendre fidélement *André D'Oria* à l'imagination dejà si frappée de son génie, & si remplie de sa mémoire ? AN. 1527.

D'Oria venoit de livrer sa patrie à la France, & c'est lui qui va la lui ravir ? Gardons nous de soupçonner un motif indigne d'un grand homme vertueux. Un héros ne peut jamais paroître trop sensible à une offense ; & il avoit été offensé. Depuis la prise de Gênes, D'Oria y étoit resté. Il voyoit le bonheur de ces concitoyens ; il jouissoit de son ouvrage ; François I. lui envoye le cordon de son ordre. Superieur aux honneurs, il n'est flatté de cette récompense que parcequ'elle lui rappelle ses services, & qu'elle lui prouve l'estime d'un grand Roi. Mais quelle révolution dissipe le charme de

cette idée ? On lui ôte la charge de Général des galéres, pour la donner à Barbesieux. A Barbesieux? Un jeune homme livré aux plaisirs, sans talens, sans connoissances, sans titres? Méprisé du maitre même qui se compromet pour l'élever ?

Pénétré, mais circonspect, ou plutôt généreux, D'Oria se contenta de ne pas servir l'année d'après, au siege de Naples, que les François entreprirent. Il y envoya cependant *Philippin D'Oria* son neveu avec huit galéres. Ce fut pour éprouver encore une nouvelle injustice. Les Historiens de Gênes n'ont pas bien expliqué ce fait; parcequ'ils n'en ont pas connu les causes secrettes. Le voici dans toute son integrité. Il faut gemir en approfondissant quelques mistéres de Cour. Cet éclaircissement est d'autant plus essentiel qu'il devient comme une lumiere qui refléte sur la conduite de D'Oria, après cet événement, & qui en éclaircit le motif. „ Les galéres Gênoises bloquoient Na- » ples; Duguast, Colonne, & d'autres officiers de marque avoient été faits prisonniers par le neveu de D'Oria: André demanda la rançon stipulée dans le traité qui avoit été fait avec la France. La Cour par une jalousie de ministres, refusa de remplir les condi-

tions du traité. D'Oria se fit justice, disposa des prisonniers à son grè, & demanda qu'on rendit la liberté à Gênes, & qu'on lui restituat Savone. D'Oria étoit un homme essentiel à la France, & que le Roi auroit voulu ménager. Ce Monarque avoit besoin des douze galéres que la République lui prêtoit; il consentoit aux sacrifices que D'Oria demandoit. Une cause honteuse s'opposa aux volontés du Roi. Montmorenci jouissoit des impôts qu'on levoit sur Gênes. L'intêret de l'état ne l'emporta pas dans lui sur l'intéret particulier; il lui parut plus court de perdre D'Oria. Celui-ci averti à temps, prit la fuite, s'attacha à l'Empereur, & se montra devant le port de Naples, non point pour le bloquer, mais pour lui fournir des vivres. Lautrec desesperé de ce revers, luttant depuis long-temps contre tous les fleaux qui désolent une armée, mourut en détestant les ames avides qui deshonoroient la France, lui faisoient perdre de grands-hommes, & sacrifioient des armées entieres à un vil intêret. Naples retourna à l'Empereur. D'Oria après avoir causé cette perte aux François, voulut encore leur enlever Gênes: il commença par reunir les factions qui la divisoient; & lorsqu'il fut assuré d'elles, il s'en approcha

avec ses galéres, & y entra malgré la flotte de Barbesieux. »

Si l'auteur de cet exposé, pour achever de sauver D'Oria du reproche de perfidie, avoit ajouté que le terme de son engagement avec la France étoit expiré lorsqu'il se donna à l'Empereur, & que la restitution de Savone, qu'on refusoit, lui avoit été promise, il auroit tout dit. Je le dis à sa place; & j'ajoute que jugeant par les faits, des intentions de François I. D'Oria étoit autorisé à croire que la restitution de cette place n'auroit jamais lieu. Ce Prince l'avoit fait fortifier avec soin; il y avoit mis une bonne garnison; il y levoit des deniers en qualité de Souverain immediat; &, comme s'il eut voulu ruiner le commerce de Gênes, il avoit fait du port de Savone un port-franc. Il étoit visible qu'il cherchoit à diminuer les richesses des Gênois pour affoiblir leur puissance; & qu'en même temps qu'il les mettoit par-là hors d'état de rien entreprendre, il se reservoit, au milieu de leurs possessions, une place d'armes bien munie, & un port toujours ouvert à ses flottes. Ces considérations étoient plus que suffisantes pour animer le zéle d'un citoyen puissant. Je crois bien cependant que le zéle n'étoit pas son unique

ni même son premier motif. Mais uni à ces raisons personnelles, il suffit à sa justification. Le moment viendra bientôt où, au lieu d'être obligé de lui chercher une excuse, on ne pourra le couvrir de trop d'applaudissemens. La nature n'interceptant plus les mouvemens de la vertu, & n'élévant plus l'intêret personnel entre sa patrie & lui, il s'abandonnera à l'impulsion de son génie, fait pour élever l'homme au dessus même du citoyen. -- Je vais suivre le fil des événemens.

D'Oria quitte Gênes parcequ'il est averti que Barbesieux a des ordres précis pour tacher de l'enlever; & il se rend à Lerici. Il y attend le retour de ses galéres, qui sont à Naples; & dès qu'elles l'ont rejoint, il sort de sa tranquillité pour executer le sublime projet qu'il a formé. Il a prévenu les esprits, dejà bien disposés, & bien persuadés que dans tous les temps il pourra ce qu'il voudra, avec la supériorité de ses talens. Le sort sembloit préparer sa victoire, en rendant les circonstances très-favorables à l'entreprise. „ Une » peste affreuse désoloit Gênes depuis plusieurs » mois; Trivulce qui gouvernoit, s'étoit retiré » dans le chateau pour fuir la contagion; la » plupart de ses habitans s'étoient dispersés dans AN. 1528.

» les campagnes ; on avoit même fait sortir
» la garnison ; on en avoit seulement laissé
» cinq cens hommes à dix mille de la ville ;
» douze cens autres étoient à vingt-cinq milles;
» ainsi Gênes se trouvoit presque abandonnée. "
Il ne pouvoit trouver d'obstacles que de la part de Barbesieux. Mais étoit-il dans son caractére de le craindre ? Et n'avoit il pas plutôt dans ses sentimens des raisons pour souhaiter d'avoir affaire à lui ? Il partit donc avec treize galéres, & parut à la vue de Gênes, le 10. de Septembre 1728.

Le recit des manœuvres paroit froid, quand l'importance des entreprises presse la connoissance des resultats. Je passe donc sur Barbesieux qui fuit, sur Trivulce qui craint, sur les citoyens non instruits qui s'inquiétent; & j'arrive avec le heros dans son palais, où le suit un peuple immense que le pavillon Imperial a frappé, & où il fait appeler le Conseil, les principaux citoyens, qui s'y rendent à l'instant.

Aux premiers mots que prononce D'Oria, c'est un ciel nébuleux qu'éclaircissent les rayons du soleil. „ Citoyens je vois la crainte dans vos yeux ; portez les dans le fond de mon cœur, vous serez rassurés. Quand j'ai servi la France, c'étoit pour vous servir vous même.

Elle m'avoit promis Savone, & votre bonheur. Savone eſt perdue ; l'usurpation se déclare par l'audace ; & la ruine de votre commerce eſt aussi manifeſte que la perte de votre liberté. La perfidie appeloit la vengeance ; j'en avois été l'inſtrument involontaire, c'étoit à moi de la punir. J'ai rempli ce devoir sacré. Maintenant disposez de moi. Le pavillon qui vous allarme n'eſt qu'un signe de protection. Si vous doutez de mon cœur, je vais sortir de la ville pour n'y rentrer jamais, ou pour n'y revenir du moins que lorsque vous me rappelerez. „

Jamais discours ne produisit plus d'effet. Le transport général n'empêcha pas de diſtinguer quelques mouvemens particuliers de la plus vive réconnoissance, & de la plus grande admiration : le bruit des voix, l'agitation des esprits étant enfin diminués, on commença à pouvoir s'entendre, & le remerciment du Conseil, fut le serment de la patrie, par l'unanimité des applaudissemens qui le suivirent.

Le reſte du jour, accordé au sentiment, s'écoula dans la même ivresse. Le lendemain une assemblée générale ayant été indiquée, & les chefs de tous les corps s'y étant rendus, D'Oria dissipa la crainte qu'on pouvoit avoir du ressentiment de la France, par la positive

assurance de la protection de l'Empereur. » *Vous ne serez point à lui*, dit-il, *& il sera toujours pour vous. Vous serez libres, & vous serez heureux*. Les transports de la veille commencerent à renaître; il fallut les laisser éclater. Lorsque le héros put se faire entendre, il parla de la réformation du gouvernement, & fit sentir que la liberté étant la base d'un pareil ouvrage, il ne pourroit jamais être exécuté tant qu'on seroit soumis à une domination étrangére. (*)

Ce principe établi il fit sentir aisément la necessité de profiter du service qu'il venoit de rendre pour travailler tout de suite à l'heureux

---

(1) *L'Auteur* des Révolutions *de Gênes fait observer que le projet de cette réformation avoit été proposé dès l'an 1515. il avoit été remis sur le tapis en 1527., lorsqu'Antoine Adorne étoit encore Doge; & l'on avoit dès lors nommé douze Commissaires pour y travailler. Les malheurs des temps avoient suspendu ce travail, qui avoit été repris depuis que Gênes avoit passé sous la domination de la France. Trivulce ne s'y étoit point opposé, comme quelques écrivains ont pensé qu'il auroit dû le faire, parceque ce projet n'avoit alors pour but que d'anéantir les factions qui divisoient les Génois; & qu'un pareil but n'avoit rien de contraire aux intérets de son maître, puisqu'il étoit propre a prévenir les divisions, & les révoltes. D'Oria fit envisager un plan de reformation plus étendu, qui embrassoit toute la constitution de l'état, & qui supposoit conséquemment dans cet état une entiere indépendance.*

changement qu'il meditoit. On repondit à ce discours en lui temoignant la plus vive ardeur. Mais lorsqu'il fut queſtion de procéder, on observa que l'assemblée n'étoit ni assez nombreuse, ni assez régulierement formée pour prendre des résolutions, & créer des lois. On conclut donc qu'on assembleroit le peuple, & qu'on procéderoit plus légalement.

L'assemblée eut lieu le lendemain. Elle étoit composée de plus de quinze cens personnes, qui s'étoient rendues dans la grande sale du palais. Là, tout fut prévu, discuté, établi. Des commissaires furent nommés pour réformer l'ancienne conſtitution, & en établir une nouvelle. Les pouvoirs les plus amples leur furent donnés. On convint qu'on députeroit vers l'Empereur pour le supplier de ratifier la promesse qu'il avoit faite à D'Oria, de protéger la liberté des Gênois; & l'on décida de même qu'on feroit faire au Roi de France les meilleures excuses qu'il seroit possible, sur le parti qu'on venoit de prendre.

Il étoit aisé de prévoir que ces excuses seroient mal reçues. Mais il n'étoit pas plus difficile de pourvoir au moyen d'empêcher que le courroux de François I., s'il venoit à se manifeſter par des hoſtilités, ne tirat à grande

conséquence pour la tranquillité de l'état. On ordonna donc sur le champ des levées de troupes; on se mit en mesure, de toutes les manieres. Il falloit des fonds pour subvenir aux différens sujets de dépenses. Les principaux citoyens suivirent la régle établie par le patriotisme, à Génes, en offrant plus d'argent qu'on n'auroit voulu en exiger.

Telles furent les résolutions de l'assemblée. Il ne faut pas croire que quoique les suffrages eussent été unanimes, le cœur eut parlé par tout comme les lévres. Que seroit donc devenue la nature dans ces êtres que le bonheur public alloit rendre malheureux? Que seroient devenus tant de vices qui prosperent, & jouissent dans le desordre des révolutions? Mais du moins une joye apparente couvroit une criminelle tristesse; & le vice payoit à la vertu le seul hommage qu'elle en puisse obtenir.

D'Oria superieur à ses bienfaits même, n'avoit pas voulu en recevoir le prix en acceptant l'honneur de présider l'assemblée. Aussi éclairé que modeste, il n'avoit pas voulu, non plus, se tenir renfermé chez lui, tandisqu'on opineroit, parcequ'il savoit qu'un excès de modestie peut paroître un rafinement de vanité. Il occupa une place comme les autres, pro-

posa ses doutes comme les autres ; & mit par-là le comble à sa gloire, qui l'occcupoit moins que la patrie. Une heure avant l'assemblée quelques amis, moins grands que lui, lui avoient conseillé d'aspirer à la souveraineté. Devenir leur souverain, avoit-il repondu, quand je sens si bien pour eux le prix de la liberté que je leur procure ! . . . . On se pénétre de ces choses là en les méditant, & il devient difficile de les écrire ; mais combien cette difficulté a de douceur.

Pendant plusieurs jours la joye fut universelle. Partout où D'Oria étoit rencontré, il étoit comblé de bénédictions. La circonstance la plus heureuse acheva de le faire envisager comme un liberateur. A l'instant de son arrivée à Gênes la peste avoit cessé. Cette observation devint un sujet d'entousiasme. Quand le cœur est animé, l'esprit s'exalte aisement. Le peuple vit un rapport sensible entre le Ciel & D'Oria.

Tout contribuoit ainsi au bonheur des Gênois. Au milieu de ces sujets de joye, les chefs n'oublioient cependant pas leurs sujets de crainte. En effet la France si voisine, & si fondée à faire éclater son ressentiment, devoit leur causer de l'inquietude. Mais des trou-

pes qu'on avoit demandées venoient d'arriver de Corse ; Laurent Cibo, Marquis de Massa, avoit accordé deux mille hommes qui arrivoient aussi. La banque de St. George avoit prêté une somme considérable ; d'autres secours importans s'étoient joints à ceux-là. On songea à chasser les François des forts où ils s'étoient renfermés. Trivulce s'étoit jetté dans le chateau. Philippin D'Oria fut chargé de les assieger ; & il s'y porta avec une ardeur digne de lui ; mais dès le moment que Trivulce avoit été forcé de s'y retirer il avoit écrit au Comte de St. Pol qui faisoit le siege de Pavie. On devoit craindre de voir arriver un détachement de ses troupes. Heureusement les circonſtances le forcerent d'en différer l'envoi ; il marcha ensuite lui même pour venir au secours de Trivulce ; mais quinze jours s'étoient écoulés ; & le mal étoit sans reméde. En arrivant il fit sommer la ville de se rendre. La réponse fut que les Gênois vouloient être libres. En reconduisant le herault qu'il avoit envoyé on eut soin de le faire passer par des rues qu'on avoit garnies de troupes : Il s'en falloit bien que les siennes, fatiguées du siege & du voyage, fussent disposées à soutenir les efforts aux quels elles alloient être condamnées ;

inſtruit par le rapport du herault, le Comte de St. Pol jugea que ce seroit les sacrifier vainement, & il se retira par humanité. D'ailleurs il manquoit totalement d'argent, & ses soldats desertoient à chaque minute. Il envoya seulement trois cens hommes au secours de Savone que les Gênois assiegeoient. Ce secours étant très-foible, la ville ne tint pas long-temps. Elle avoit été prise au dépourvu, & manquoit conséquemment de vivres. On delibera si on la raseroit: les Gênois lui reprochoient d'avoir secondé le desir d'appropriation qu'avoit temoigné la France, en proposant elle même l'affranchissement de son port. Après qu'on eut balancé le mécontentement par l'intêret, on décida de démolir seulement ses fortifications, & de boucher son port.

Trivulce toujours assiegé dans le chateau de Gênes, fut contraint de capituler. Ce ne fut pas pour sauver son argent qu'il se rendit, comme on le lui a reproché. Il étoit, au contraire sans argent, & surtout il manquoit de vivres. Il faut en croire sur cela les Gênois, mieux inſtruits que le Chevalier de Mailly, dont le jugement a été trop precipité. (*)

(*) *Le Cardinal de Retz, d'autres hiſtoriens, les auteurs du Dictionnaire des hommes illuſtres, lui ont rendu plus de juſtice,*

Je néglige de dire que les Gênois recouvrerent successivement & promptement toutes les places dont la France étoit encore maitresse; qu'ils s'emparerent, de jour en jour de Gavi, d'Ovada, de Novi. On le pense sans que je le dise; on voit conséquemment l'état délivré des François, dans toute son étendue.

Lorsque ce grand ouvrage fut fini, celui des Commissaires chargés de dresser le plan d'un gouvernement, se trouva également terminé. Il fut adopté, &, à quelques legéres modifications près, que les circonftances ont rendu necessaires, il subsifte encore aujourd'hui. Le premier motif de cette grande réformation étoit naturellement de couper la racine aux divisions funeftes, meurtrieres, & presque insensées qui avoient si long temps tourmenté l'état, épouvanté la nature, & nourri le feroce égoïsme. Ces scandaleuses factions, qui avoient tour-à-tour regné sous les noms de nobles, de plebeïens, de marchands, d'artisans, de Guel-

---

Voici ce que ces derniers en ont dit. „ Théodore Trivulce, Maréchal de France, merita le bâton par le courage qu'il montra à la bataille d'Aignadel en 1509., *& à la journée de Ravenne en* 1512. *François I. le pourvut du gouvernement de Gênes, dont il défendit le chateau contre les habitans, en* 1528. obligé de se rendre, faute de vivres, *il alla mourir en* 1531, *à Lyon, dont il étoit Gouverneur.* „ Il étoit cousin du fameux Trivulce.

ſes, de Gibelins, devoient être aneanties à jamais; surtout on dévoit ôter à deux familles (les Frégoses, & les Adornes) le pouvoir monſtrueux que successivement elles avoient usurpé. Cette vue exigeoit un travail très-difficile; & ce travail formant un tableau qui se trouve tout fait, & où regne la fidelité la plus exacte, je dois le presenter tel que je le trouve, comme on doit respecter les monumens consacrés par le temps, & par leur objet.

„ On commença, par confondre tous ces noms, & toutes ces factions: on fit un état de toutes les familles, tant nobles que plébeïennes, qui avoient six maisons dans Gênes, & l'on n'en trouva que vingt-huit. On eut soin de rejetter de cet état les Adornes, & les Frégoses, qui furent avec le reſte des citoyens de quelque consideration, aggrégés à ces familles. Dans cette diſtribution on eut soin de porter indifféremment, sous le titre de la même famille, des nobles, des plébeïens, des partisans de Frégose, ou d'Adorne, des Guelfes, ou des Gibelins; & abolissant toutes diſtinctions entre eux, on déclara Nobles les vingt-huit familles, & tous ceux qu'on venoit d'y aggréger: on se reserva le droit d'y associer dix personnes chaque année; & sans avoir égard aux lois

qui ordonnoient que le Doge seroit de l'ordre du peuple & de la faction Gibeline, que les charges seroient partagées également entre le peuple, & les nobles, les Gibelins & les Guelfes, on statua que le Doge, & les Magistrats pourroient être tirés indifferemment des vingt-huit familles qu'on venoit de former. Quant au reste des citoyens, qui n'étoient que le plus petit peuple, il fut exclus du gouvernement. „

„ Il fut decidé que l'on éliroit un Doge tous les deux ans, pour regir l'état avec huit Gouverneurs, & un conseil de quatre cens hommes. On institua aussi diverses magistratures, & l'on prescrivit les régles des elections. „ (Une description exacte de tout le plan adopté & suivi eut été trop longue & même minutieuse; l'auteur ayant cru devoir se renfermer dans le cercle des objets essentiels, poursuit ainsi, après avoir prévenu le lecteur.)

„ On régla que du corps des vingt-huit familles dont je viens de parler, on choisiroit tous les ans quatre cens personnes, pour former le *Grand Conseil*, chargé des affaires d'état les plus importantes; & que le chef de ce Conseil, & de tout l'état seroit le Doge. Voici les régles selon lesquelles on voulut qu'il fut élu. On statua que le grand Conseil éliroit

tous

tous les ans parmi ses membres, cent personnes pour composer le *petit Conseil*, qui devoit avoir le département de différentes affaires; que le petit Conseil s'assembleroit tous les deux ans le 3. de Janvier, & choisiroit un Sujet dans chacune des vingt huit Familles nobles; que ces vingt-huit personnes en éliroient dix-huit autres, avec lesquelles elles nommeroient quatre Sujets qui seroient proposés au grand Conseil; que le grand Conseil procéderoit, à son tour, à l'election, & que celui des quatre proposés qui rassembleroit le plus de suffrages seroit proclamé Doge. „

Outre le Doge & le grand Conseil, on créa huit Gouverneurs, qui sont comme le Conseil particulier du Doge, & qui forment avec lui ce qu'on appelle la *Seigneurie*. Leur pouvoir dure deux ans, & on les élit à peu près de la même maniere que le Doge. On laissa subsister la charge de Podestat, que l'on continue de donner à des étrangers. Cette charge dont le pouvoir s'étendit autrefois jusqu'à gouverner la République, étoit depuis long-temps bornée au jugement des affaires criminelles. Je ne dirai rien des autres Magistrats. J'observerai seulement qu'il fut établi que tous les Magistrats en général seroient soumis au tribunal de cinq

personnes, qui furent nommées *Censeurs Suprêmes*, & à qui on donna le droit d'examiner la conduite de ceux qui sortoient de charge, & de les punir s'ils étoient coupables. On pourvut aussi à l'administration de la Banque de St. Georges, objet trop important pour être oublié dans la réformation de l'état (*a*). Enfin on régla ce qui concernoit le militaire. On nomma un Général de la République, & des Capitaines de la Bourgeoisie ; & l'on fit équiper douze galéres. „

Tels furent les principaux arrangemens inspirés par la prudence, & adoptés par une Nation devenue docile, parcequ'elle étoit animée par la reconnoissance. Plusieurs avoient été projettés long-temps auparavant. (*b*) Le sublime D'Oria n'y prit aucune part directe ; confondu dans les rangs ; sans affectation de modestie ; n'élevant ni ne baissant la voix ; disant son mot qui se mêloit à ceux des autres; dans l'état le plus naturel enfin, il n'étoit là qu'un citoyen de plus. La reconnoissance cherchoit dans la foule le liberateur de la Nation, elle ne trouvoit qu'un membre de l'assemblée.

(a) *Il sera traité ailleurs*.

(b) *La preuve en est dans l'histoire de Gênes de Justiniani. Fol. 279. verso.*

Dès que les réglemens eurent été revêtus de leur autenticité, on élut un Doge, de la façon qu'ils le prescrivoient. Le choix tomba sur *Hubert Cataneo Lazaro*. D'Oria, sans doute, eut obtenu tous les suffrages, s'ils avoient dépendus du sentiment & de la justice; mais il étoit au service de l'Empereur: il étoit important pour le bien de l'état qu'il conservat cette charge; & elle étoit incompatible avec la dignité de Doge. Mais elle n'empêcha pas qu'on ne le nommat *Censeur*; & par une distinction particuliere, cet office lui fut conféré pour toute sa vie. Cet honneur étoit trop peu proportionné aux obligations qu'on lui avoit. Pour acquitter la Nation, autant qu'il étoit possible, on recourut au marbre & au ciseau; & lorsque sa statue fut terminée, on l'orna de l'inscription qui suit: *Andreæ Auriæ, Civi. opt. felicissimoque vindici atque Autori publicæ libertatis: Senatus, Populusque Genuensis posuere* (*).

On se rappelle qu'on avoit député à l'Empereur pour lui demander de la protection, & au Roi de France pour lui faire des excuses? Ces deux démarches, également raisonnables,

(*) *C'est à dire: le Sénat, & le peuple de Gênes ont fait eriger cette statue en l'honneur d'André D'Oria, très-bon citoyen, très heureux restaurateur de la liberté publique.*

n'eurent pas un égal succès. Charles V. fit des promesses; François I. des menaces; cela devoit être. Les Gênois avoient tout prévu. Mais ce qu'ils ne pouvoient pas prévoir, eſt ce qui va suivre.

D'Oria fatigué, par sensibilité, de tout l'empressement, de tous les honneurs, de toutes les attentions dont il étoit l'objet, étoit allé jouir de lui même, & respirer cette liberté qu'il avoit procurée aux autres. La campagne appelle les êtres superieurs pour qui les soins & les honneurs de la ville deviennent une sorte d'esclavage. Il y devoit passer quelques jours; il y étoit établi depuis deux; & il avoit desiré d'y être seul. Son ame vouloit s'unir à son esprit, dans le repos & dans le silence, pour rassembler des idées dont l'intérêt de sa patrie étoit l'objet. Quoiqu'il eut fait beaucoup pour elle, il s'imposoit des devoirs pour racheter le mal qu'il lui avoit causé d'abord, en servant cette France assez ingrate pour lui laisser des remors. Au milieu de cette méditation, qui devenoit plus douce, à mesure qu'il s'attendrissoit d'avantage, & qu'il entrevoioit des resultats heureux, il eſt diſtrait; il eſt averti qu'un horrible danger le menace.... Un domeſtique chargé de commissions pour la ville a

rencontré à son retour, (la nuit commençant à tomber) une troupe nombreuse d'hommes à cheval, de Cavaliers armés qui paroissoient avoir des desseins, & chercher des sentiers inconnus, pour arriver myſterieusement. Ils parloient assez haut; n'ètant point vu, il a pu écouter, & il a entendu prononcer le nom de son maitre, & le nom du chateau. Sur le champ il a piqué son cheval, & il arrive avec cette affreuse nouvelle.

L'écuyer qui venoit donner ce terrible avis à D'Oria, étoit tremblant : le héros lui dit: » J'ai ravi ma patrie à la France, & aux pas» sions de quelques scélérats; il se peut que » je sois menacé. La crainte m'eſt impossi» ble; mais je connois les lois de la prudence: » je fuis pour céder à son autorité. (*) Vous, » reſtez pour ordonner des travaux qui puis» sent ou empêcher ou retarder leur entrée » au chateau. Il paroit que voulant ne me pas » manquer, ils arriveront à la pointe du jour. „

Voici comment ce fait eſt exposé dans mes Auteurs. “ Les François devenus trop foibles

(*) *Il étoit à Fasciolo, selon Bonfadio; ce qui eſt plus probable que ce que disent Guichardin, le Chevalier de Mailly, & quelques autres, que l'on voulut l'enlever dans le palais qu'il avoit dans Gênes même.*

» en Italie pour tenter de reprendre Gênes,
» essayerent de se venger du moins de celui
» à qui ils en reprochoient la perte. Ils for-
» merent le dessein d'enlever André D'Oria,
» tandis qu'il étoit hors de Gênes dans une
» maison qu'il avoit aux environs. Quelques
» troupes partirent d'Alexandrie pour exécuter
» ce projet. Elles arriverent au point du jour
» à la maison de D'Oria. Malgré les précau-
» tions, qu'elles avoient prises, elles avoient
» été apperçues. D'Oria s'éloigna, & l'on
» retrancha les avenues de la maison, du
» mieux qu'il fut possible. Les François étoient
» au nombre de deux mille hommes d'infan-
» terie, & de cinquante chevaux. Les retran-
» chemens & les barricades qu'on avoit fait
» faire ne les arrêterent pas long temps. Ne
» trouvant point celui qu'ils cherchoient. Ils
» pillerent la maison, & y mirent le feu. "

On raconte une aventure tragique dont le principe est étranger à D'Oria, mais dont la fin servit de moyen à quelque ennemi secret de ce grand homme, pour exercer sa haine; moyen affreux qui auroit nui beaucoup à sa réputation, s'il avoit pu reussir. L'Auteur de l'anecdote n'a puisé qu'imparfaitement dans la source d'où il l'a tirée, ou il a eu des instru-

ctions imparfaites : mieux instruit que lui, je *completterai* l' histoire, en *copiant* le recit; je suis obligé pour cela de partir de plus haut, & de m'ètendre plus loin que lui.

Le Marquis du Guast, cousin du fameux *Pescaire*, étoit un fanfaron insolent & atroce. Un écrivain célébre va prouver l'un, je prouverai l'autre ensuite. " Deux jours avant que » de partir de Milan, dit Brantome, pour » aller livrer la bataille de Cerisoles, le Mar- » quis du Guast brava fort, & menaça de » tout battre, vaincre, & renverser; dont il » fit un festin aux dames de la ville, car il » étoit fort dameret, s'habillant toujours fort » bien, & se parfumant fort, tant en paix » qu'en guerre, jusqu'aux selles de ses chevaux... » On dit même qu'il avoit fait faire deux » charettes toutes pleines de menottes, qui se » trouverent par-après pour enchaîner & faire » des esclaves de tous les pauvres François qui » seroient pris, & aussitôt les envoyer aux » galéres. Il arriva le contraire à son penser, » & dire, car il perdit la bataille; & au lieu » de maltraiter les prisonniers ennemis, les » nôtres lui firent très-honnête & bonne guer- » re. " Le même Brantome raconte qu'il s'arracha la moitié de la barbe, de dépit &

de tristesse, & que ses équipages ayant été pris, son bouffon disoit aux soldats qui les fouilloient : *cherchez bien, vous ne trouverez pas ses éperons, il les a pris avec lui.*

Un fanfaron qui est insolent & lâche, est naturellement très-capable de crime lorsque sa passion l'entraîne. Duguast en vouloit à Rincon, Espagnol comme lui, parcequ'ayant passé au service de France, il avoit secrettement très-bien négocié les affaires du Roi à Constantinople. Ce Prince très-content de lui l'envoyoit à Soliman, non plus comme Agent secret, mais comme Ambassadeur; & de peur que les Espagnols ne traversassent son voyage, César Frégose que le Roi envoyoit à Venise en qualité d'ambassadeur, fut chargé de le conduire jusques là. Frégose arriva le premier à *Suze*, parcequ'il y vouloit voir une compagnie de Gendarmes dont on venoit de lui donner le commandement. (*Ici commence le recit que j'ai annoncé.*)

„ Langey, Gouverneur de Turin, qui entretenoit des espions par toute la Lombardie, fut averti que le Marquis du Guast avoit disposé des embuscades vers le principales rivieres du Duché de Milan : il étoit aisé de deviner que le voyage de Frégose, & de Rincon en étoient

la veritable cause ; mais il ne fut pas si facile de le persuader aux deux ambassadeurs . Langey leur écrivit de ne passer pas au de-là de Rivolli, qu'il ne les eut entretenus, & les y alla attendre exprès par leur parler. Se trouvant avec eux , il leur montra des avis de bonne main , qui portoient que le Marquis du Guast avoit sû qu'ils étoient dépêchés l'un à Venise, l'autre à Constantinople, & qu'il en vouloit également à tous deux, à l'un parcequ'il étoit Espagnol au service de France , à l'autre parcequ'il étoit *assez brave pour donner de l'inquietude à D'Oria* ; (*) qu'on avoit prévu qu'ils traverseroient le Duché de Milan par eau plutôt que par terre, à cause que Rincon étoit si chargé de graisse , qu'il ne pouvoit presque plus monter à cheval . Langey ajouta que si Rincon & Frégose vouloient se fier à lui , il les feroit passer , en trompant la vigilance des Espagnols ; qu'un Capitaine de la garnison, nommé Hercule Visconti, les iroit prendre le lendemain , aussi-tôt que le soleil seroit couché, & les conduiroit avant le point du jour au chateau de la Sisterne, dans l'Astezan, où il y avoit une garnison française: Que

(*) *Ainsi le lâche étoit jaloux d'un brave homme ; & la valeur étoit pour lui un titre de mort ?*

les portes de cette place demeureroient fermées tant qu'ils y seroient, & qu'ils s'y reposeroient en attendant l'entrée de la nuit; qu'ils continueroient leur route jusqu'au chateau du frere de Visconti; qu'ils y seroient en sureté; & que la troisieme nuit ils entreroient dans le Plaisantin, où ils n'auroient plus rien à craindre, parceque les Espagnols n'oseroient les poursuivre sur les terres du St. Siege."

„ Cette offre paroissoit trop avantageuse pour être refusée. Rincon qui en devoit être le premier incommodé, fut sur le point de l'accepter, après que Langey lui eut montré un cheval d'Espagne qui alloit l'amble, & fort aisé à monter, qu'il vouloit lui prêter. Mais Frégose se piqua d'honneur, à contre temps, & repartit que le Roi l'avoit chargé de la personne de Rincon, dont il étoit obligé de répondre; que le Marquis du Guast avoit trop de probité & de soin de sa réputation pour être capable du crime dont on le soupçonnoit; que lui, Frégose, avoit promis au Roi de mener Rincon à Vénise par le Pô, & qu'il n'attendoit pour partir que les barques que Langey devoit fournir. En achevant ces mots, il mit l'ordre du Roi entre les mains du Gouverneur de Turin, Rincon n'osa le dédire, en

partie par complaisance, & en partie de peur d'être blâmé, si leur voyage avoit un succès malheureux : outre que la bienséance n'y auroit pas été trop bien observée, en faisant marcher des ambassadeurs durant les ténébres.

Langey les voyant obstinés dans leur premier sentiment, fut contraint de faire équiper deux barques, & de les pourvoir de huit bons rameurs. Frégose & Rincon s'embarquerent sur la premiere avec le Comte Camille de Cessa, Lieutenant de la Compagnie du même Frégose, & l'autre servit à porter leur train. Ils ne furent pas plutôt arrivés à la tour de Simenne, près du Vorlin, qu'ils trouverent un nouveau courrier de Langey, dépêché pour les avertir qu'on lui mandoit de toutes parts que les Imperiaux étoient au guet pour les assassiner ; qu'il n'y avoit plus de salut pour eux s'ils alloient plus loin, & que s'ils étoient determinés à partir, sur la fausse opinion de l'intégrité prétendue du Marquis du Guast, il ne falloit pas qu'ils hazardassent le secret du Roi, contenu dans leurs papiers ; que s'ils les lui vouloient confier, il les garderoit jusqu'à ce qu'ils eussent traversé le Duché de Milan, & les leur renvoyeroit ensuite promptement ; qu'ils les trouveroient à leur arrivée à Venise.

Frégose & Rincon eurent plus d'égard à la seconde partie de la lettre de Langey qu'à la première, & furent plus diligens à mettre à couvert leur cassette que leurs personnes. Ils la cacheterent, & la firent porter à Langey par le Comte Pierre Gentili, neveu du Comte Camille. Ils commanderent ensuite à leurs rameurs de voguer, & furent coupés à Cantaloüe par des barques armées, qui séparérent celle des ambassadeurs de celle de leur train, l'investirent, s'en rendirent les maitres, & la firent échouer vers une île déserte. Après avoir tué Rincon, & Frégose; le Comte Camille, & les quatre rameurs furent menés dans le chateau de Pavie; & l'on y enferma avec eux les matelots des barques Espagnoles, afin qu'il ne restat aucun indice du meurtre.

Toutes ces précautions ne purent dérober cet attentat à la pénétration, & à la dépense que Langey faisoit en espions: il découvrit que les assassins étoient des cavaliers de la garnison de Pavie, qui avoient demeuré trois jours & trois nuits dans leurs barques; qu'on leur avoit porté à manger d'une hotellerie prochaine, & que leurs chevaux, durant ce temps-là, les avoient attendus au pont de l'Etreille. Mais comme ces avis venoient par des voies indi-

rectes, & qu'ils ne pouvoient être révélés sans perdre ceux qui les avoient donnés, Langey choisit cet autre expédient pour avoir la preuve du crime. Il envoya Termes au Marquis du Guaſt pour lui dire qu'il venoit d'apprendre par les domeſtiques de Frégose & de Rincon, dont la barque s'étoit échouée auprès d'un bois où ils s'étoient sauvés, que celle de leurs maitres avoit été inveſtie & detournée de son chemin par des gens armés; que le bruit couroit qu'ils avoient été tués, & que bien loin de soupçonner son excellence de quelque complicité, il étoit persuadé qu'elle en feroit une recherche si exacte, que le Roi très-Chrétien ne seroit pas obligé de recourir à d'autres voyes, pour tirer raison de la mort de ses ambassadeurs. Termes n'étoit pas encore à mi-chemin de Turin à Milan, quand il rencontra le Comte François de Landriano, depêché a Langey par une contre-ruse du Marquis du Guaſt, qui ne pensoit plus qu'a sauver les apparences, croyant que le coup avoit été fait avec tant d'adresse & de secret qu'il n'en reſtoit aucun indice. La lettre que portoit Landriano, contenoit que la veuve de Frégose s'étoit venue plaindre au Marquis, de la mort de son mari, & qu'il en avoit été d'autant

plus surpris qu'il le croyoit déjà à Vénise ; qu'il étoit persuadé que Langey lui rendroit assez de justice pour le croire incapable d'avoir trempé dans une action aussi lâche ; que bien loin de l'avoir commandée, il n'avoit pas été moins touché de ce malheur, que s'il étoit arrivé à un de ses enfans ; qu'il prévoyoit assez l'importance de l'affaire pour la conservation de la trève, & qu'il alloit apporter toute la diligence imaginable pour l'éclaircir ; que la Justice de Milan s'étoit déjà transportée sur les lieux par son ordre, & qu'il conjuroit Langey de l'assister de ses soins, afin que l'on put faire une punition exemplaire des coupables.

Langey feignit de croire tout ce que lui mandoit le Marquis, de crainte qu'il ne le traversat dans l'information qu'il avoit préméditée : il l'amusa de cette sorte jusqu'à ce qu'il eut pu gagner un domestique du Castellan de Pavie qui lima sourdement une grille de la prison où l'on avoit renfermé les rameurs de Frégose, les assassins, & les autres qui en ayant quelque lumiere, pouvoient servir à son dessein. Le même domestique les fit tous sauver, & leur donna de l'argent pour se rendre à Plaisance, où Langey vouloit faire sa

procédure, comme en lieu neutre & sûr. Toutes ces personnes déposerent les circonstances du fait avec une exactitude trop juste pour être revoquée en doute. Ils marquerent le nombre des assassins, leurs noms, de quelle Nation ils étoient, combien de coups ils avoient portés; premierement à Rincon & ensuite à Frégose; comment ils avoient arrêté le Comte Camille, & les autres personnes trouvées dans la même barque, où ils les avoient menés, à quelle heure, en quel ordre, par quels sentiers détournés, par quelle porte on les avoit fait entrer dans Pavie, à quelle heure ils étoient entrés en prison, à qui ils avoient été livrés, & combien ils y avoient demeuré.

L'évasion de tant de gens fit assez juger au Marquis que ce qu'il prétendoit cacher ne le seroit pas long-temps, néanmoins comme il ne savoit pas encore que Langey y avoit contribué, il n'apprehenda pas que le Gouverneur de Turin en profitat; il continua de lui mander, avec une nouvelle atrocité, qu'il avoit decouvert deux causes du meurtre, différentes l'une de l'autre, & qu'il ne restoit plus qu'à distinguer la vraie d'avec la fausse. L'une étoit fondée sur une querelle prétendue de Frégose avec le Duc d'Urbain; & l'autre se bornoit à

des indices que les Gênois avoient fait le coup; d'où le Marquis concluoit que *ç'avoit été par l'ordre de D'Oria*.

(En cela l'Auteur prouve qu'il étoit mal informé. Dans sa lettre hardie il ne disoit qu'un seul mot sur le Duc d' Urbain, & il employoit plusieurs phrases à dêmontrer la probabilité de la part qu'il vouloit qu'on crut que D'Oria avoit à ce crime. Comme citoyen ardent de Gênes, disoit-il, il en vouloit à Frégose qui avoit servi contre sa patrie, & qui maintenant exerçoit tout son esprit à animer le Roi de France contre elle, & en recouvrer la souveraineté par les armes. Il ajoutoit ces terribles mots : " On assure que parmi les » Gênois qui ont fait le coup, il s'en trouve » un qui avoit le mot de D'Oria, & qui l'a » nommé par dépit d'avoir été mal payé de » son crime. " L'Auteur ne dit rien de ce qui suit, & c'est dans cette suite que réside le grand intêret de cette aventure, pour ce qui concerne le héros de Gênes : je puis y suppléer par mes instructions, & je m'y suis engagé.)

D'Oria apprenant par le bruit public que cette odieuse lettre avoit été écrite, voulut, avant de s'en offenser, savoir si le fait étoit vrai.

vrai. Il s'adressa pour cela directement à Langey, qui ne pouvant nier une verité de cette importance, fit l'aveu pénible qu'on lui demandoit. On juge de son extrême attention à marquer le mépris profond que lui inspiroit Duguaſt par son insolente audace. Sa lettre écrite en Italien, finissoit par une phrase, dont voici la traduction : *Un homme tel que vous ayant pour Bouclier le respect public, doit mépriser un soupçon qui ne put l'atteindre.*

Par un hazard heureux la lettre de D'Oria étoit arrivée tard à Langey, & par un hazard pareil la réponse de ce dernier éprouva le même retardement. Sans cela Duguaſt auroit eu le sort qu'il meritoit, car D'Oria recevant cette réponse songeoit à partir pour lui alloit casser la tête. Mais pendant les jours qui s'étoient écoulés, Langey avoit prouvé si bien son atrocité, qu'il ne meritoit plus que le mépris. Au moment que D'Oria montoit à cheval, il reçut un courrier dont la dépêche le dispensoit de partir. Cette dépêche contenoit une lettre de Langey pleine de respect, & un manifeſte qu'il faisoit passer dans toutes les Cours de l'Europe, par lequel il prouvoit évidemment » que le crime avoit été commis par des Espa» gnols qualifiés, Officiers de Duguaſt, &

» residant auprès de sa personne ; qu'il y avoit
» eu plusieurs allées & venues du chef de
» l'entreprise vers le Marquis , & lettres sur
» lettres du même Marquis à ce chef, avant le
» le meurtre ; que ceux qui devoient exécuter
» le complôt , après l'avoir formé avec lui
» dans son palais , étoient sortis de Milan
» par diverses portes , & se rejoignant en
» chemin , étoient arrivés, de nuit, au chateau
» de Pavie, où ayant pris d' autres Espagnols,
» ils s'étoient allé mettre en embuscade sur le
» lieu ; & trois jours après, ils avoient accom-
» pli leur dessein ; & qu'enfin étant retournés
» vers le Marquis, ils en avoient obtenu une
» grosse récompense &c. &c. &c.

A peine cette nouvelle fut répandue à Gênes, que toute la Noblesse courut chez D'Oria, non pour le féliciter, comme on l'observe très-bien, sur la tranquillité qu'il devoit avoir, mais pour lui reprocher l'inquietude qu'il avoit eüe. La narration de cet horrible fait porte que le Roi de France furieux de l'assassinat de ses ambassadeurs, resolut, pour en tirer raison, de declarer la guerre aux Espagnols, & fit entrer à ce dessein cinq armées, par cinq endroits différens, dans les états de l'Empereur, ce qui donna lieu à des conjectures que je ne

renouvelle pas, & auxquelles l'impunité de Du Guast donnoit une grande autorité.

La réponse flatteuse que l'Empereur avoit faite aux deputés que Gênes lui avoit envoyés avoit rempli D'Oria de cette joye qui vient de la vertu, & qui la rend si douce (*). Il pouvoit espérer de rendre de nouveaux services à sa patrie; elle lui en devint plus chêre. Il partit peu après avec quinze galéres bien armées pour aller trouver ce Prince. Ce voyage ayant produit peu d'effet, j'en dirai peu de chose. Je m'étendrai d'avantage sur une course & un séjour que Charles V. fit à Bologne, après avoir passé par Savone & par Gênes, où il laissa entrevoir des idées de paix. Le Pontife qu'il alloit joindre la desiroit vivement, & la lui inspiroit de loin. (C'étoit Clement VII., que j'ai dejà nommé) cette paix à laquelle ce chef de l'Église eut tant de part, & qui étoit d'un si grand intêret pour une partie de l'Europe, m'engage à parler de lui. D'ailleurs Clement VII. a laissé une mémoire qui se conservera; on a tant parlé de lui, *il a été si différent de lui même*, & cette différence est si

(*) *La vertu froide & solitaire peut être triste, mais la vertu bienfaisante & en action, est sans doute un état de douceur.*

bien marquée dans un portrait *peu connu* qu'un Écrivain philosophe a tracé de lui, qu'il me paroit à propos de l'employer pour fixer enfin l'opinion qu'on doit avoir de lui. La vie de ce Pontife se partage en deux époques. L'Auteur les rapproche, & forme par là un contraste bien sensible & bien étonnant. Au reste, ce portrait n'est point étranger à l'histoire de Gênes. On verra que Clement VII. par ses inconséquences, par ses foiblesses, par les démarches qu'il fit, & par celles qu'il fit faire, contribua essentiellement à troubler le repos de la République.

,, Jules de Medicis, fils naturel de Julien, & declaré legitime par Leon X. son oncle, sur la déposition de deux témoins, de simple Chevalier de Rhodes qu'il étoit, fut élevé à la Pourpre, & appelé auprés de la personne du Pape. Léon qui vouloit le mettre en représentation, se déchargea sur lui du soin de toutes les affaires, & pour lui assurer la bienveillance du Sacré Collége, & des Souverains, le rendit le dispensateur de toutes les graces. Jules De Medicis ne parut pas vouloir profiter des droits du népotisme : occupé seulement de la grandeur de son oncle, il travailloit sans relache à éléver ce colosse toujours mal affer-

mi sur sa base . Léon n'étoit plus que l'homme occupè des plaisirs , Jules paroissoit le Pontife occupé des affaires du St. Siege : il étoit grave , diligent , assidu , règlé dans ses mœurs, d'un travail facile . Appliqué à réparer les fautes de Léon , il s'exposoit aux mécontentemens des favoris , & quelquefois des puissances . Souvent le trop grand empire qu'on pensoit qu'il avoit sur le Pape , faisoit rejetter sur lui les murmures , & les plaintes que Léon avoit excités , ou par un moment de rigueur , ou par son inconduite . Léon étoit réputé un Pontife léger , & inappliqué , mais clement & généreux ; Jules avoit la réputation d'un homme austére , d'un innovateur rigide , mais d'un esprit élevé , & d'une ame grande , entierement assouplie au train des affaires , & au choc des contrarietés . . . . . Cet homme devenu Pape ne parut bientôt plus le même , & fut surtout bien différent . Lorsqu'il fut élu , il avoit en sa faveur l'opinion générale . On attendoit de lui un grand Pontife , & de grandes choses . C'étoit l'homme que l'Italie demandoit , & dont elle avoit , dans les circonstances présentes , le plus grand besoin . On s'apperçut bientôt qu'il ne répondroit point à une attente si haute . La mémoire de Léon fut rehabilitée ; on lui re-

ſtitua tout ce qui s'étoit fait de grand sous son Pontificat ; on ne vit plus dans Clément que l'inſtrument docile des volontés de son oncle, qui en avoit tendu en secret tous les ressorts: il n'avoit plus cet amour pour la nouveauté, cette grandeur de courage qui le mettoit de niveau avec les grandes entreprises : d'un caractêre timide & irrésolu, il ne savoit plus rien entreprendre à propos ; il ne savoit ni accorder ni refuser avec dignité . Le temps d'agir se passoit à délibérer ; l'obſtacle le plus léger l'arrêtoit ; & après la résolution , il étoit agité de cette perplexité , qui eſt le cachet de la foiblesse de l'ame , & de la mediocrité du génie . Toujours discutant , toujours comparant, demandant des avis, même à ses domeſtiques; il mit dans toutes ses opérations de la lenteur & de la confusion . Non seulement esclave des conseils de quelques Cardinaux, il s'étoit livré à deux de ses gens , Nicolas *Schomberg* , Allemand, & Jean Mathieu *Gibert* , Génevois . Clément redoutoit l'un , & étoit aimé de l'autre . Schomberg, disciple & ami de *Savonarole*, étoit dressé aux affaires d'état , & sous le modeſte veſtiaire d'un réligieux , cachoit une ame forte . Gibert avoit des mœurs plus douces . Rivaux de la même faveur, & jaloux de

l'amitié du même homme, ces deux domestiques ne purent rester long-temps unis. Clément, dominé par l'ascendant que Schomberg avoit pris sur lui, & entrainé par l'amitié vers Gibert, devint l'esclave des volontés des deux subalternes. Schomberg, nè Allemand, protégeoit l'Empereur, & servoit ouvertement tous ses alliés. Il engagea le Pape dans des démarches inconsidérées : Gibert aimoit les François, & Clément tachoit de complaire à Gibert. Ainsi la destinée de l'Italie, de l'Empire, de l'Espagne, de la France dépendoient de deux mercénaires, dont le maitre ne savoit pas punir les coupables prétentions. Ainsi le Pontife, qui prétendoit à l'honneur de mettre toutes les Puissances d'accord, n'avoit pas assez de force pour pacifier des querelles domestiques. Livré par l'indiscretion inévitable de l'un & ou l'autre de ces agens, à la censure publique, il devint bientôt un objet de dérision; bientôt on connut ses irrésolutions & sa foiblesse; bientôt il fut pénétré: c'étoit un grand malheur pour lui, c'en fut un très-grand pour les autres. Enfin Gibert l'emporta un moment sur son rival, & Clément accéda à la ligue contre l'Empereur. (*)

(*) *C'est par-là qu'il nuisit au repos des Génois, puisqu'il réveilla & favorisa les prétentions de François I. sur Milan, & sur Gênes.*

Je reviens à mon sujet principal . Par une suite de la conférence que le Pontife eut à Bologne avec l'Empereur, le traité de Cambrai fut conclu, la paix fut rendue à l'Italie, & les troupes françaises s'en retirerent tout-à-fait. Les Gênois tranquilles par cet événement ne songérent plus qu'à jouir de la douceur de leur nouveau gouvernement, & à en réaliser tous les avantages. Quelques mouvemens interieurs troublerent un moment l'harmonie; les auteurs secrets en furent découverts, & punis sévérement ; ce ne fut qu'un nuage.

AN. 1535. Mais la tranquillité générale ne fut pas d'une longue durée. La France & l'Empereur se brouillerent de nouveau. La cause en étoit importante. François Sforce, frere de Maximilien, dont il étoit le successeur, avoit d'abord perdu le Duché de Milan, & l'avoit recouvré par le traité de Cambrai. Ce Duc donnant de très-justes sujets de plainte, François I. songeoit dejà à reconquerir le Milanez. Sforce est assassiné par ses sujets mécontens de lui, & meurt sans enfans. Les dispositions du Roi en deviennent plus vives, & ses prétentions se trouvent mieux établies, puisque ce Prince n'a cédé Milan par le traité de Cambrai, qu'en faveur de Sforce, & de sa posterité. Il en

demande l'investiture pour le Duc d'Orleans. L'Empereur l'amuse quelque temps, & le refuse enfin : la guerre est déclarée.

Gênes dût présumer qu'elle y seroit enveloppée. Elle ne se trompoit pas. Le 24. d'Aout 1536. on apprit qu'un corps de troupes assez considerable s'approchoit de cette place sous les ordres de Guy Rangonè, de Cagnino Gonzague, & de César Frégose, toujours devoué à la France. André D'Oria en est instruit; il étoit alors sur les cotes de Provence, avec la flotte Imperiale qu'il commandoit : il en détache huit galéres, & huit cens hommes, qu'il envoye à Gênes sous les ordres d'Antoine D'Oria, & d'Augustin Spinola. AN. 1536.

Les ennemis arrivent à *Rivarolo*, qui n'est éloigné de Gênes que de quatre mille. Ils demandent par sommation d'y être reçu. Leur envoyé est arrêté. Ils marchent dans la nuit, arrivent avant le jour, & commencent l'escalade. Ils attaquent de deux cotés, & en même temps. L'ardeur des citoyens est telle, & les ordres si bien donnés, que le bouillant Frégose est obligé de prévoir que ses efforts seront vains. Il avoit sans doute compté sur l'effet de quelques intrigues préliminaires. Soit qu'on ne lui eut fait que des promesses infidé-

les , soit que la crainte empéchat la sincerité de se manifester , il n'entrevit rien qui put nourrir son espérance ; & quoique très-brave , il renonça assez promptement à son entreprise. L'autre attaque , ayant plus mal reussi encore, ne dura paś plus long-temps . Les deux troupes s"éloignerent donc ; on pensa cependant qu'elles pourroient revenir , ou plus fortes, ou plus resolues, & l'on se tint sur ses gardes ; mais l'on fut assuré qu'elles avoient repris la route du Piémont ; & tout rentra dans l'ordre . Une longue expérience entretenant dans l'esprit des chefs la crainte des cabales perfides , on pensa qu'il étoit possible que Frégose en faisant cette démarche , eut compté sur des promesses . On fit , en conséquence des recherches exactes , & la présomption fut justifiée . Trois plébeïens furent trouvés coupables, & ils furent décapités . Quelques habitans de la vallée de Polsevera furent convaincus d'avoir fourni des vivres , & des échelles , ils furent bannis , & leurs maisons furent rasées . On punit encore quelques habitans d'autres lieux ; on offrit à Dieu des vœux reconnoissans, avec la solemnité d'usage ; on rétablit , & l'on augmenta les fortifications ; & l'union parmi les citoyens, animée par la joye générale, parut plus solide que jamais.

La tranquillité de l'état fut encore mieux assurée quelque temps après. Il y eut une trève conclue pour trois mois entre l'Empereur, & le Roi de France; & l'année d'après elle fut prolongée pour dix ans. Un bonheur également sensible, & peut-être mieux senti, fut la disposition que marqua François I. à l'oubli de ce qu'il avoit éprouvé de la part de la République, & au retour d'une intelligence dont elle éprouvoit le besoin, & dont elle sentit toujours le pris. Cette aurore d'un beau jour avoit d'autant plus de charmes pour elle qu'elle avoit vainement desiré de voir dissiper le nuage qui sembloit toujours la menacer d'un orage. Elle avoit en vain envoyé des députés pour négocier un traité de commerce, ils avoient été reçus d'une maniere presque effrayante. La disposition actuelle ne pouvoit être illusoire; le Roi proposoit d'envoyer un ambassadeur à Gênes. Il demandoit que les ports de l'état de Gênes fussent ouverts à ses flottes & à celles de ses alliés; il offroit enfin de conclurre avec elle un traité d'amitié. Malheureusement il desiroit qu'on lui prêtat une somme d'argent assez forte dont il avoit besoin. AN. 1537.

La République sentit la necessité d'altérer la

joye qu'elle ressentoit par la réponse qu'elle avoit à faire. La proposition renfermoit deux articles dont le premier surtout étoit inadmissible. L'art d'éluder qui est la ressource des esprits sages, & qui distingua toujours le sien, étoit ici d'un inutile usage. Le refus qu'elle avoit à prononcer ne pouvoit être adouci par aucune excuse, parcequ'il alloit rappeler l'offense que le Roi cherchoit à oublier. On sent que je veux parler de l'offre d'envoyer un ambassadeur, & de l'impossibilité de le recevoir, par respect pour l'Empereur? Il y avoit encore la difficulté de prêter de l'argent quand l'état étoit épuisé.

La réponse fut donc vainement pleine d'art & de respect: le Roi la lut avec un dépit extrême; en quoi il eut tort, parcequ'elle eut dû produire une refléxion qu'il n'avoit pas faite en écrivant la lettre à laquelle on répondoit, c'est qu'il ne devoit pas l'écrire, dans la situation où les Gênois étoient avec l'Empereur; mais les Rois croient toujours pouvoir commander, & commandent toujours interieurement quand ils proposent, ou qu'ils prient.

Le Monarque, plus aveuglé encore par la colére qu'il ne l'avoit été par l'orgueil, voulut que Pierre Strozzi, qui ramenoit quelques trou-

pas du Piemont tentat de surprendre Gênes, à la faveur de quelques intelligences qu'il tacha sur le champ de s'y ménager, ou qu'il y conservoit ; mais l'armée Imperiale attaqua Strozzi dans sa marche (ce qu'il devoit prévoir) & la mit hors d'état de répondre à ses vues.

Voilà donc encore les Génois exposés aux inquiétudes : cet état dura un an. La paix, signée à Crepy entre François, & Charles, leur rendit enfin le repos si souvent perdu, en éloignant les troupes françaises de l'Italie entiere. Il n'en falloit pas moins pour établir la sécurité après tant de vicissitudes. Elle dura assez pour produire le retablissement total du commerce, & tous les biens qui devoient émaner de l'heureuse révolution que leur avoit procurée le bienfaisant génie de leur liberateur.

Avant que nous partagions avec eux les peines qu'ils doivent avoir encore, jouissons avec eux de l'amour dont chaque jour ils donnent de nouvelles preuves à cet homme généreux. Les transports n'éclatent plus quand ils le rencontrent ; ils ne recherchent plus l'occasion de le voir ; l'aimer n'eſt plus qu'une habitude. Mais son nom n'eſt jamais prononcé sans qu'il soit beni ; ils parlent du passé, du présent, de l'avenir, toujours en pensant à lui, toujours

avec ce plaisir qui naît d'une comparaison qui interesse la reconnoissance. La Noblesse étoit moins démonstrative, parcequ'elle a sa bienséance, qui quelquefois est une contrainte, mais elle étoit aussi touchée, & aussi sincere: Elle sentoit qu'il *étoit comme le lien entre l'Empereur & la République*; & l'envisageant comme le protecteur de l'état, elle s'autorisoit de ce qu'il pouvoit faire encore, pour le payer avec dignité de ce qu'il avoit fait. Quant à D'Oria il étoit simple dans ses manieres, & modeste dans ses discours; mais il ne vouloit pas qu'on put douter de sa sensibilité. Il se laissoit honorer pour plaire d'avantage, & pour inspirer plus d'attachement. Il avoit la bienfaisance de détail, plus que la générosité d'appareil. Tous les besoins pouvoient l'aborder. Il donnoit un conseil, il rendoit un service, il écoutoit l'homme simple, il rassuroit l'esprit timide, il respectoit les malheureux. Noble par caractêre, grand par circonstance, & jamais fier; charmant quand il pouvoit se mettre de niveau avec la nature; & se plaisant à l'élever jusqu'à lui, quand il ne pouvoit pas descendre jusqu'à elle.

Voilà le particulier. Voici le héros. Il avoit le génie de la guerre, & le courage du guer-

rier. Son coup-d'œil étoit prompt ; sa vue très-étendue. Son imagination féconde se soumettoit sans peine aux règles de l'art ; mais il s'étoit si bien approprié l'art par l'étude, & par la refléxion, que quelques esprits ont cru, que se fiant à son bonheur, il donnoit quelquefois au hazard, tandisque dans ces occasions particulieres il avoit plus combiné que jamais.

Ce seroit ici le moment de parler d'une fameuse conjuration. Mais cet événement est si connu, & le recit en est devenu si long sous ma plume par la découverte d'une quantité de circonstances intéressantes, que j'ai cru devoir le renvoyer au volume de supplement, annoncé dans mon premier avis, pour ne pas interrompre trop long temps le cours de la narration principale, dont l'intêret augmente sensiblement, à cette époque.

Je passe donc aux événemens qui suivirent celui dont les effets devoient être si terribles pour la Patrie.

Après qu'on eut procédé au retablissement de l'ordre, il y eut encore quelques mouvemens de révolte, fruits naturels de l'exemple & de l'occasion. Ils servirent à faire admirer le patriotisme de celui qu'un crime horrible avoit si

mal recompensé des éclatantes prouves qu'il en avoit dejà données. Charles V. sous pre-
AN. 1548. texte de prévenir toute conjuration à l'avenir, proposa de bâtir une citadelle dans les faux-bourgs de Gênes, & d'y entretenir une garnison. D'Oria qui connoissoit son esprit, pénétra aisément son motif. Il lui devoit beaucoup, mais il se devoit d'avantage; il lui appartenoit par la reconnoissance, & par le service, mais il appartenoit à la patrie par la nature & par l'honneur: Il s'opposa à la volonté de Charles. Ce Monarque insista; le héros ne fléchit point. Il l'emporta enfin par sa résistance & par ses raisons, sur un homme qui vouloit tout emporter par la force, ou par ses idées; & le nerf du patriotisme prouva dans D'Oria qu'a quatre vingt ans on avoit encore bien de la vigueur, quand on avoit bien de la vertu.

AN. 1551. La guerre se renouvella entre la France & l'Empereur. Les Gênois auroient bien voulu n'y prendre, & n'y avoir aucune part. Mais comment se ménager l'avantage précieux de la neutralité? Ils avoient refusé de recevoir un ambassadeur François chez eux; & ils venoient de renouveller ce refus; ils n'avoient pas voulu prêter de l'argent à François I.; ils en refusoient maintenant à Henri II., car François I. n'étoit

n'étoit plus, & ils en fournissoient a Charles V. Ces partis extrêmes, quoique necessaires, ne pouvoient s'accorder avec l'idée de la neutralité. Qu'on joigne à tout cela, l'éternelle prétention de la France sur l'état de Génes, prouvée encore par le traité fait récemment avec le conjurateur qui venoit d'ébranler cet état; on verra si les Gênois pouvoient espérer de se faire envisager comme neutres par le nouveau Roi de France, quelque usage qu'ils fissent du premier de tous les arts, qui est celui de la conduite dans les circonstances difficiles, & qui caractêrisa toujours leur esprit. Ils étoient donc certains qu'un nouvel orage les menaçoit: il ne restoit plus qu'à prévoir de quel coté il éclateroit. Ils ne pensoient pas que le danger étoit du coté de la Corse. Cette île appartenoit à la maison de St. Georges par la cession que la République lui en avoit faite, il y avoit plusieurs années. Cette maison auroit dû s'attacher à la mettre dans un état général de défense: premierement, parceque l'île, située comme elle l'est, étoit un objet de convenance pour la France qui pouvoit en faire une place d'armes pour porter tous les secours necessaires, tant dans la Toscane, que dans le Royaume de Naples. Secondement parceque les

Corses étoient une Nation naturellement remuante, & très-portée à suivre les impressions de ses chefs, dont plusieurs étoient au service de la France. Troisiemement, parceque Henri II. s'étoit ligué avec les Turcs, & que sa flotte jointe à celle de Soliman II. parcouroit les côtes d'Italie. Au lieu des précautions indiquées par cette reunion de circonſtances, on s'étoit contenté de fortifier, & d'approvisionner Bonifacio, & Calvi. Le Marquis de Termes qui commandoit les troupes françaises en Toscane, s'étant assuré de cette négligence, de quelques intelligences dans l'île, résolut d'y faire une descente. Il commença par gagner les principaux habitans, par la cooperation de plusieurs Corses diſtingués qui servoient dans son armée; & pour les exciter encore mieux, il leur promit au nom du Roi, plusieurs terres considerables, s'ils lui favorisoient la conquête de l'île.

Parmi ces Insulaires, il y avoit le fameux Sampietro de la Baſtilica, Seigneur d'Ornano. Cet homme qui servit si bien la France, aux depens de sa patrie, ne devoit par sa naissance jamais être à portée de rendre des services signalés à des Souverains; il étoit de la plus basse naissance; mais il trompa la fortune par son merite; & le génie uni à la valeur en

firent un des premiers Capitaines de son temps. Il avoit servi la France contre l'Empereur dès l'an 1536, mais dix ans après il avoit fait un voyage en Corse, & y avoit épousé *Vannina d'Ornano*, d'une des plus illustres maisons de l'île. Cet homme, dont il va être beaucoup question, avoit de la férocité dans le caractère; un trait horrible de cruauté, dont je rendrai compte, deshonora sa vie, & doit rendre sa memoire odieuse. Il fut adoré des Corses; il servit bien la France, il fit admirer ses talens, & sa bravoure; il pouvoit être grand homme, il le fut même aux yeux de bien des gens: tout cela disparoit pour moi devant le crime qu'il commit. Je ne parlerai de lui qu'avec horreur, mais je ne lui ravirai rien de ce qui peut lui faire honneur dans l'esprit de ceux qui peuvent admirer un homme dénaturé. On la peint dans ses exploits plus que dans son caractère: je serai plus exact.

Sampietro très-attaché à la France, devint odieux aux Gênois, qui craignoient avec raison les suites de cet attachement. Ils le firent arrêter à la Bastie peu après son mariage; & ils étoient résolus à le sacrifier à leur sureté. Heureusement pour lui, Henri II. les menaça de faire pendre par represailles ceux de leurs No-

bles les plus qualifiés qui étoient prisonniers en France, s'ils suivoient leur résolution. Sampietro conçut dès lors une haine implacable pour les Gênois. Entrainé par la violence de ce sentiment, il inspira au Marquis de Termes le projet de conquête dont j'ai parlé plus haut; & il le servit dans l'exécution de ce dessein avec une ardeur dont l'excès ne peut point surprendre.

L'entreprise contre la Corse commence par un coup d'éclat. La flotte combinée des François & des Turcs met à la voile, portant deux mille cinq cens hommes de débarquement, & s'arrête à la vue de la Baftie. Termes qui la commande, ayant fait mettre quelques troupes à terre dans les environs de la ville, le Commandant Gênois lui fait demander ce qu'il prétend. Il fait répondre que les François ayant besoin de quelques rafraichissemens, venoient s'en pourvoir en Corse, en qualité d'amis; & le debarquement continue. Termes marche vers la Baftie où il avoit un parti assuré. La ville veut se défendre; on la bat par l'artillerie des galéres, qui a bientôt fait brêche. Le Gouverneur s'étant retiré dans la citadelle, Sampietro trouva le moyen de faire entendre aux assiegés que les François ne venoient que pour

les délivrer des Gênois, (dont ils se plaignoient depuis long-temps) ils forcerent le Gouverneur à se rendre.

Les succès des François furent faciles, conſtans, & presque universels. Au nom de Sampietro, les Corses accouroient, & se presentoient d'eux même au Général qui venoit pour les soumettre [1]. Corté se declara également pour la France. On fit ainsi le tour de l'île sans rencontrer aucune difficulté. Le siege de quelques villes ne fut, en quelque façon, qu'un jeu. Les Corses dans leur ivresse, & naturellement excités par le vindicatif Sampietro, firent éprouver des horreurs aux Gênois; piller leurs biens, brûler leurs maisons, massacrer leurs femmes, violer leurs filles, ou les vendre aux Turcs, fut leur maniere de signaler leur révolte. La domination Gênoise n'étoit plus reconnue qu'à Ajaccio, Bonifacio, & Calvi. J'ai dit que ces deux dernieres places avoient été garnies de troupes, & munies de provisions avant la descente des François: elles étoient en état de tenir long-temps; leurs garnisons étoient commandées par des officiers braves & fidéles, & l'on s'attendoit à voir arriver du secours de Gênes, où l'on avoit donné avis de ce qui se passoit en Corse.

Mais le soin de préparer ce sécours alloit devenir inutile. Termes & Sampietro le rendoient d'avance superflu par leurs progrès. Sampietro devenu aisément maitre d'Ajaccio le saccagea impitoyablement. Le fameux Corsaire Dragut Raïs, qui commandoit la flotte Turque, s'étant chargé du siege de Bonifacio, le pressoit si vivement que son sort paroissoit décidé. On s'y défendoit cependant avec beaucoup de courage, mais craignant la fin terrible d'une vaine opiniatreté, on se détermina enfin à capituler. L'espoir d'un doux traitement fut trompé malgré les promesses les plus solemnelles. Les Corses massacrerent les habitans; & les Turcs pillerent la ville. La saison étant avancée, Dragut, après cette expedition, partit de l'île avec sa flotte. (*)

(*) *Le caractère de Dragut fut horrible comme son métier; mais son génie militaire le sépara de la classe des pirates qui n'ont eu que de la ferocité. Né de parens obscurs dans la Natolie, d'abord domestique d'un Corsaire commun, il devint l'ami l'émule, le successeur du terrible* Barberousse. *On sait, à n'en pouvoir douter, qu'en 1550. il fut surpris sur les côtes de Corse, & fait prisonnier avec plusieurs de ses vaisseaux, par* Jeannetin D'Oria *dont le triomphe manifeste assez l'intrepidité. En 1560. il eut affaire à André D'Oria, & dans une circonstance, où tout autre eut succombé, les ressources de son esprit étonnerent celui dont le génie étonna cent fois les autres. Il avoit relaché dans le havre de l'île de Gerbes. D'Oria vint l'y bloquer avec*

Termes assura la conservation de Bonifacio par une garnison très-forte , & ordonna de

S 4

six galères, qui jetterent l'ancre à l'embouchure du havre pour lui couper toute retraite . Le Corsaire se voyant enfermé, imagina pour se tirer de-là , un moyen qui lui reussit ; il fit croire à D'Oria par l'attention qu'il eut de fortifier les bords du havre, qu'il avoit résolu de s'y défendre jusqu'à l'extremité . Il faisoit applanir dans le même temps , un chemin qui commencoit à l'endroit , où ses galéres étoient mouillées , & sur lequel on éleva un exaucement composé de plusieurs pieces de bois qu'il fit couvrir de planches frottées de suif , pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudroit faire glisser dessus . On guinda ensuite par la force des cabestans , ses galéres sur ces planchers, & avec des rouleaux de bois , on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'île où le terrein étoit beaucoup plus bas, Il avoit fait creuser de ce côté un nouveau canal , opposé au canal de Cantara, (c'étoit celui où se trouvoient les Espagnols) par lequel ses galéres passerent d'une mer à l'autre . D'Oria n'apprit cette nouvelle extraordinaire que par la perte de la capitale de Sicile , que Dragut enleva presqu'à sa vue . C'étoit sans doute un moyen fait pour surprendre ; mais il étoit plutôt un bonheur de la memoire , qu'une invention du génie , car on assure , & on lit que long-temps auparavant il avoit été employé par les Tarentins, inspirés par Annibal . Dragut s'étoit rendu maitre de cette île par une perfidie bien horrible . Ayant fait venir à Tripoli, sous prétexte d'amitié , un certain Soliman , qui en étoit Seigneur , il le fit pendre , & la lui enleva . Cinq ans après , en 1565 , Soliman II. ordonna à Dragut de se trouver devant Malte qu'il venoit d'assieger ; le Pirate s'y trouva avec 15. galéres . Un jour qu'il reconnoissoit la brèche , un coup de canon qui donna contre une muraille , en fit sauter un éclat de pierre , dont le Corsaire fut frappé à l'oreille avec tant de violence , qu'il en mourut quelque temps après .

pousser vigoureusement le siege de Calvi, unique place qui restat aux Gênois dans l'île. Cet ordre pouvoit être aisément exécuté, car l'armée assiegeante étoit de deux mille hommes, auxquels cinq mille Corses s'étoient joints. Sa perte prochaine est l'idée qu'on s'en fait, & l'on est bien surpris d'apprendre que *Christophe Pallavicini*, envoyé de Gênes dans cette circonstance, seulement avec quatorze cens hommes, tomba si à propos & si heureusement sur les assiegeans qu'il les chassa de leurs lignes, combla leurs travaux, & ravitailla la ville : il est vrai que ceux-ci croyoient les moyens du Général Gênois superieurs à ce qu'ils étoient, mais le triomphe n'en est pas moins glorieux.

On armoit à Génes une flotte formidable, & les succès des François alloient devenir plus rares & plus difficiles. Le grand age d'André D'Oria ne l'empêcha pas d'accepter le commandement de cette flotte. La rigueur de la saison étoit encore un obstacle. Il n'en avoit jamais connu, & il dit à ceux qui s'étonnoient de sa touchante audace : *je n'ai jamais pensé aux difficultés quand je pouvois être utile ; & l'on ne prend pas de nouvelles habitudes à mon age*. Augustin Spinola qu'il choisit pour son Lieutenant, prit les devants avec trois mille hommes, & débarqua près de Calvi,

Tout ce que D'Oria pouvoit faire, il le fit; Si l'on ajoute à ses mouvemens, l'influence de son nom sur les troupes tant Gênoises que Françoises, on jugera des embarras qu'il causa au Général François. De l'autre coté, Termes étoit par la prudence, la prévoyance, la patience un des premiers capitaines de ce temps: on peut croire qu'à son tour il reduisit souvent D'Oria à recourir à cette source d'idées, presque inépuisable, qui fit toujours admirer son génie, & reconnoître son expérience. Ainsi les deux Généraux, dignes l'un de l'autre, déployerent dans leurs manœuvres conſtantes, & necessairement très-multipliées, cet esprit d'invention, cette promptitude de coup-d'œil, ces ruses tantôt imperceptibles, tantôt frappantes, ce savoir enfin du pour & du contre, du bien & du mieux, sans lesquels il n'y a point de bon général. Les difficultés locales que Termes rencontroit étoient bien égales à celles qui s'offroient souvent à D'Oria. Par exemple, les Corses, ennemis furieux des Gênois, se battant contre eux avec la rage de l'aversion, leur inspiroient un effroi qui nuisoit à leur courage naturel; mais ces mêmes Corses n'ayant point de tenue, ne sachant point manœuvrer, ne voulant point obeïr, vol-

tigeant d'un parti à l'autre ; & rendant par leur instabilité leur service toujours incertain, offroient bien autant de difficulté par leur caractère & féroce, & léger, à Termes qu'à D'Oria. Ce caractére bien connu, par l'un & par l'autre, & la différence de leurs motifs dans cette guerre, leur imposoient à l'un & à l'autre une maniere très-différente de se conduire. L'un venoit conquerir des inconstans, l'autre venoit ramener des rebelles. Il falloit que Termes effrayat par les exemples, & ceux qui après avoir été vaincus ne vouloient pas rester soumis, & ceux qui après s'être donnés ne vouloient pas étre fidéles. Il falloit, de son coté, que D'Oria qui avoit à reconquerir, employat la douceur plus que la force ; qu'il amollit des ames endurcies, qu'il fit des promesses non des menaces ; qu'il parlat plus qu'il n'agit ; & en même temps il falloit qu'ayant à se battre contre les troupes françaises, mêlées de ces Corses qu'il vouloit mènager, il debrouillat, pour ainsi dire, cette confusion & marquat distinctement ses motifs par l'emploi de ses moyens. Je ne sais si je m'explique bien, mais il me semble qu'on doit m'entendre ; & si l'on m'entend, on doit voir le héros dans une situation que je crois nouvelle, & où le *plus*

petit avantage qu'on peut acquerir ajoute infiniment à la gloire qu'on a dejà acquise.

Dire en detail ce qui fut fait, de part & d'autre, pendant toute la campagne, ce seroit presenter des villes bien attaquées & bien defendues, des sieges biens conduits, des talens rivaux, des génies inépuisables en ressources, des contrarietés imprévues, & surmontées, de très-braves troupes, de très-habiles Généraux, des contrastes de conduite, des exemples de génie, des inégalités de fortunes, des retours d'avantages; & finir enfin, après avoir parcouru un grand cercle, par se retrouver au point d'où l'on seroit parti, car les événemens de cette campagne ne déciderent rien. Si ces détails n'avoient pas été écrits très-exactement par plusieurs écrivains, je m'y attacherois par devoir & par goût; mais ils sont si connus.... Cependant si je me dispense de tracer un tableau presque inutile, je sens la necessité de donner un apperçu.

Augustin Spinola ayant débarqué près de Calvi avec trois mille hommes, on leva le siege. Termes se vit embarrassé. Les convois qui lui venoient de Provence, n'arrivoient pas toujours; ses troupes mécontentes diminuoient tous les jours, & il étoit de son coté très-mécontent

des Corses, qui donnoient à chaque instant des signes d'inconstance. Il employoit tous les moyens pour se soutenir; il fortifioit les places dont il étoit le maitre; il levoit des soldats dans l'île; il écartoit, & dispersoit dans des lieux sûrs les principaux insulaires dont il avoit à se défier. Ayant jugé que D'Oria alloit débarquer près de San-Fiorenzo, il se hata d'y jetter des troupes, & d'y faire entrer des provisions.

D'Oria étoit parti avec trente galéres, quatorze gros vaisseaux, & quantité de batimens de transport. Il avoit avec lui huit mille hommes de bonnes troupes, une grosse artillerie, & des provisions de toute espèce. Entré dans le golfe de San-Fiorenzo, il met ses gens à terre; & bientôt joint par Spinola, il se voit fort de près de douze mille hommes. Bien resolu à attaquer la place, & à l'emporter par un siege, s'il se voit contraint à recourir à ce long moyen, il commença par la resserrer étroitement, esperant que manquant bientôt de vivres, elle se rendroit; mais le génie trompe le génie. Le Gouverneur (Jourdain des Ursins) par des sorties heureuses, & par des paysans qui traversoient la nuit un marais qui paroissoit impraticable, fournit à Termes, pendant

quelque temps, le moyen d'introduire des vivres & des munitions, mais D'Oria découvre l'artifice. Il fait conſtruire au milieu du marais un ouvrage d'inveſtion extraordinaire; & la ville reſte sans secours.

Pendant qu'on en continue le siege, il fait des détachemens de son armée pour s'emparer de diverses places. Le siege eſt mis devant la Baſtie. Les Corses, qui forment une partie de la garnison, craignant le traitement qu'a mérité leur rebellion, se sauvent comme des coupables. Les François trop affoiblis pour tenir long-temps, se jettent par honneur dans la citadelle, & capitulent bientôt par nécessité. Les habitans éprouvent le meilleur traitement de la part du vainqueur. C'étoit une ruse de D'Oria; il esperoit que cet exemple de douceur gagneroit les Corses. Il ne se trompoit pas. Ces insulaires bientôt inſtruits viennent en foule joindre son armée. C'eſt là qu'il leur parle, qu'il cherche à les ramener par la persuasion. Il leur disoit: » Écoutez moi : vous » voyez mon age; je vis depuis long-temps; » eh bien, j'ai toujours vu qu'on se repentoit » de manquer de fidelité à sa patrie, ou a ses » maitres; j'eus ce malheur un moment, je » m'en suis toujours repenti. J'ai bien servi

» depuis, on m'a comblé de récompenses, & » d'honneurs ; jamais je n'ai pu perdre ce sou- » venir, ni me consoler de ma faute. » Les Corses écoutoient, émus, baissoient la tête, ou embrassoient ses genoux : mais ils étoient inconſtans.

La politique de Termes lui fournissoit un moyen différent, il excitoit les Corses à faire aux Gênois un traitement barbare, pour les rendre irréconciliables. Cela n'étoit pas fort humain ; mais la guerre, qu'il avoit inspirée, l'étoit-elle d'avantage ? Qu'avoient fait à la France, ces Corses qu'on venoit conquerir, & ces Gênois qu'on vouloit dépouiller ? Ah ! éloignons notre vue de cet abyme d'iniquités que presentent tant de guerres aussi visiblement injuſtes.

Les Corses couroient tous les jours à D'Oria. Termes devenoit bien inferieur. Il avoit jusques-là ménagé ceux des Insulaires qui étoient reſtés fidéles à leurs maitres naturels, de peur de se rendre odieux ; mais voyant que cette attention étoit perdue, il commença à sevir contre ceux qui ne se declaroient pas pour lui, & les terres *d'Octavien de Bigaglia*, qu'il avoit d'abord gagné, & que le repentir avoit ramené à son devoir, furent impitoyablement ravagées.

D'Oria pressoit, toujours le siege de San-Fiorenzo, & Termes attendoit dans le simple état de défense les renforts qu'on lui avoit promis. Il ne s'y seroit pas tenu s'il avoit sû combien l'armée de D'Oria, affoiblie chaque jour par les maladies, étoit devenue facile à détruire. Il dissimuloit son malheur, & l'indiscretion étoit très-surveillée; mais il souffroit interieurement beaucoup. Enfin des secours lui arriverent, & marchant fierement contre Termes, resté constamment dans les environs de San-Fiorenzo, il le força de se retirer dans l'interieur de l'île.

La flotte de France, long temps attendue, pressée de tous ses vœux, arrive enfin, & ne peut lui rendre de grands services. Une tempête affreuse lui a fait perdre cinq galéres; les autres, au nombre de vingt sept, sont fort délabrées, & hors d'état d'attaquer celles de D'Oria. Il faut donc qu'il renonce au projet de secourir San-Fiorenzo. Pour ne pas rester dans l'inaction, il propose au Commandant de ces galéres de l'aider à reprendre la Bastie. Celui-ci le refuse. Ses ordres ne sont que pour San-Fiorenzo; & après avoir secouru cette ville, il doit se rendre sans délai sur les cotes de Toscane. Il part en effet peu de jours après;

& le brave des Ursins, après avoir tenu pendant trois mois dans la ville assiegée, sans espoir de secours, manquant de vivres, & voyant Termes retiré, en même temps, céde enfin à la necessité de se rendre.

Les rigueurs de l'hyver avoient commencé à se faire sentir. D'Oria cantonna ses troupes, & fit publier une amnistie pour tous les Corses qui se soumettroient dans un delai marqué. On juge si, disposés comme ils l'étoient par les premiers soins qu'il avoit pris, plusieurs en profiterent. Mais ce Général les connoissant, savoit qu'il falloit très-peu compter sur eux. En effet plusieurs cédant aux insinuations de Sampietro, repasserent bientôt du coté des François, dont un grand nombre tarda peu à se détacher encore. C'étoit un flux & reflux continuels de reflexions, & d'inconséquences; ou plutôt c'étoit le caractêre qui agissoit malgré la séduction, ou le repentir.

AN. 1554. Dans le cours de l'hyver, D'Oria & Termes se virent plusieurs fois plus forts ou plus foibles par une suite de ces vicissitudes. Le premier ayant reçu des renforts entra en campagne au mois de Mai & marcha vers Corté. Termes y avoit mis une bonne garnison, cependant la ville se rendit sans coup férir, & le

le chateau presque imprénable par sa situation ne tint que quelques jours. On sût dans la suite que *la Chambre*, qui y commandoit s'étoit laissé gagner par les Gênois, & il eut la tête tranchée à Marseille. Après la prise de Corté, D'Oria se proposoit de marcher à Ajaccio; mais la flotte Ottomane ayant paru sur la cote d'Italie, l'Empereur, au service du quel il étoit, le rappela. Spinola resta en Corse avec une partie des troupes, qu'il jetta dans les diverses places dont les Gênois étoient les maitres, & Termes reprit la superiorité.

Les Corses n'étant plus retenus par le nom de D'Oria, par l'effroy de ses armes, & par la douceur de ses discours, se déclarerent de toutes parts pour lui. Il lui arriva de France, trois mille cinq cens hommes, avec lesquels il voulut reprendre Corté. Spinola entreprit de secourir cette place, & détacha pour cela quinze cens hommes de la garnison de la Bastie, & mille de celle de Calvi. Termes en étant informé envoya des troupes au devant de ces détachemens, & ils furent battus. Le chateau tint trois mois, mais n'esperant plus de secours, & manquant d'eau, il se rendit. Cette expédition termina la campagne.

Les succès des François acheverent de dé-

cider les Corses en leur faveur. Sampietro toujours plus attaché à cette Couronne; toujours actif; & joignant l'adresse à l'eloquence, exerçoit son empire, & les entrainoit irrésistiblement. La conquête des esprits augmentoit chaque jour sa consideration dans l'île. Plusieurs des principaux habitans sentirent l'aiguillon de la jalousie, & se liguerent contre lui. Termes qui craignoit les suites de cette mesintelligence les appaisa par ses liberalitès; & regardant comme un moyen plus certain le soin de leur marquer de la confiance, y joignit des attentions flatteuses, & jusqu'à des caresses. L'impression étoit faite. Dominés par la passion, ils travaillerent, & parvinrent à le brouiller avec Sampietro. Ils écrivent de part & d'autre en France. Cet insulaire important est rappelé, sous prétexte de le consulter sur les affaires du moment. Les Corses livrés à eux même, & peut-être mécontens d'en être privès, profitent d'un pretexte pour se porter à une espèce de révolte. Termes manquoit d'argent, & avoit fait quelques levées sur les insulaires pour payer ses troupes. On avoit peu de bléd, la guerre ayant troublé les semences, & les récoltes: il se commettoit des desordres que toute la vigilance des officiers ne pou-

voit empêcher. Au lieu de voir la guerre dans ses tristes effets, les Corses ne virent que des torts dans leurs nouveaux maitres. Nicolas Palavicini avoit remplacé Augustin Spinola. Il profita adroitement de la circonstance pour faire publier une amnistie. Ce moyen produisit aux Gênois le retour de tous les Corses. Sampietro se prevaloit à la Cour de France de la cause & de l'effet; mais Termes y jouissoit d'une estime qu'il n'étoit pas facile d'alterer. Il écrivoit, accusoit les Corses, démontroit que l'insuffisance de ses forces étoit le principe de leur insurrection, & demandoit hautement des renforts. La Corse étoit plus que jamais un objet important pour la France. On résolut de contenter Termes, en lui envoyant mille hommes; & une flotte Turque à sa disposition lui fut annoncée. AN. 1555.

Termes aussitot forma le siege de Calvi. Il avoit peu de munitions, mais il en attendoit de Provence. Il tarde peu à faire bréche, & veut tenter l'assaut. Il est repoussé. Le découragement alloit peut-être suivre cet echec. Ses munitions arrivent. Il va renouveller ses efforts: André D'Oria paroît avec une flotte de soixante voiles. Il étoit occupé au siege de Porto-Hercole, lors qu'on apprit à Gênes le

siege de Calvi; l'ordre de venir à son secours lui avoit été sur le champ adressé. A son approche les galéres de France prennent la fuite: il ne s'amuse pas à les poursuivre; & ayant jetté dans Calvi quelque monde & des provisions, il retourne sur les cotes de Toscane d'où il étoit parti Ce secours fait perdre au Marquis de Termes l'esperance de réaliser son projet. Il léve le siege, & peu après, ayant reçu ordre de passer en Piemont pour y prendre le commandement de l'armée Françoise, il s'embarqua, laissant Jourdain des Ursins pour suivre la difficile entreprise de dompter un peuple qui échappe à tous les moyens qu'on employe pour le soumettre.

Des Ursins, digne de commander, capable de vaincre, vaillant & sage, voit les difficultés, & compte sur lui. Il reçoit un renfort de mille hommes, & reprend le siege de Calvi. La flotte Turque annoncée à son prédécesseur arrive, & met quatre mille hommes à terre. Préjugé augural, & moyen important. La place eſt attaquée avec fureur; mais l'intrepidité la défend, & balance l'espoir du succés, Les François montent à l'assaut. Il dura la plus grande partie du jour, & il fallut reculer. Les Turcs le reprirent le lendemain. On sou-

tient leurs efforts sans s'ébranler. Bientôt le patriotisme & la fureur confondent les sexes; les femmes sont au tour de la bréche, & roulent des pierres sur les assaillans; elles se multiplient, & se succédent; elles meurent & semblent revivre. Les assiegés voyant que les Turcs étonnés & découragés se disposent à se retirer, font jouer un mine qu'ils ont pratiquée sous la bréche, & qui en étouffe un très-grand nombre. Une resistance aussi imposante n'est qu'un aiguillon de plus pour des Ursins. Il veut poursuivre son entreprise; mais l'automne approchoit, & le Commandant de la flotte Turque menaçoit de partir. Des Ursins qui veut en profiter pour un autre projet, se determine à lever le siege.

La nouvelle idée qu'il vouloit suivre étoit de s'emparer de la Bastie. Elle ne reussit point. D'une part les Turcs se retirent; de l'autre les Corses dégoutés de ces mauvais succés, changerent encore. Sampietro étoit revenu dans l'île. Il profite du plaisir que causoit son retour pour exercer, de nouveau, son empire. On se rend, & l'on revient. Un nouvel incident les ramene bientôt à leur habitude. La disette se faisoit sentir dans les quartiers occupés par les François; ils offrent leur retour

aux Gênois, & ils promettent d'aider à reprendre Bonifacio, si l'on veut pardonner. Leurs offres sont acceptées. Il falloit des secours pour les aider eux mêmes. Pallavicini passe à Gênes pour en prouver la necessité: on lui donne quatorze galéres, des munitions, & des troupes. Dejà il est reparti, & on l'attend. La plus furieuse tempête disperse sa flotte, & en brise une partie. Ce qu'il en peut ramasser devient insuffisant. Les Corses changent encore; & les François reprenent leur superiorité.

An. 1556. Voici un événement qui doit interrompre la chaine, & prévenir la suite de beaucoup d'autres. Il n'est ignoré de personne, & étonnera toujours tout le monde. Je veux parler de l'abdication de Charles-Quint. Elle a exercé la plume des ecrivains, & n'a laissé aucune reflexion à faire. Je ne m'y arrêterai donc pas. Pour la préparer, ce Monarque avoit besoin de repos. Il proposa à Henri II. une tréve de cinq ans. Elle fut acceptée; mais les conditions, sur lesquelles on le trouva facile, n'ayant pas été suivies, elle fut bientôt rompue après sa retraite. Ces conditions étoient que chacun garderoit ce qu'il avoit pris. La tréve fut publiée dans la Corse, qui y étoit comprise, & ce fut là surtout qu'elle trouva

des contrarietés qui la rendirent nulle. Les Corses animés, les uns contre les autres, par des haines particulieres les confirmerent par des hostilités. Les avantages respectifs furent une alternative assez constante. Il n'en resulta que le malheur général.

Un autre intéret les occupa bientôt. Des Ursins étoit retourné en France brouillé avec Sampietro, comme Termes l'avoit été. Sampietro proposoit à la France de donner un Vice-Roi à la Corse, & son espoir étoit de l'être. Des Ursins, à portée de solliciter lui-même, avoit adopté l'idée, & briquoit la préférence. Tous deux avoient des titres, & l'on délibéra long-temps. A la fin on pensa que les principaux d'entre ces insulaires ne recevroient pas volontiers pour Vice-Roi un homme dont la naissance étant un motif d'exclusion, seroit une cause de jalousie & d'insubordination; & l'on nomma des Ursins, au risque de mécontenter Sampietro, & ses partisans.

C'étoit une grande imprudence après la reflexion qui devoit l'empêcher. Sampietro fut en effet très-piqué, & voulut d'abord passer chez les Gênois, mais il leur avoit fait trop de mal pour suivre cette idée. Il resta donc, & ce fut un malheur. Violent & accredité com- AN. 1557.

me il étoit, il s'exerça à faire échouer plus ou moins ouvertement les projets de des Ursins, & les affaires de France en souffroient chaque jour. Celles des Gênois, au contraire, y gagnoient beaucoup. Profitant des divisions & recevant des renforts, ils faisoient sans cesse de nouveaux progrès. On sentit la necessité de réconcilier Sampietro & des Ursins. De bons esprits en furent chargés; ils crurent y être parvenus. Mais ramener un homme tel que Sampietro.... Les Miniſtres de France voulurent s'en occuper. Il fut rappelé en France. On lui fit de belles promesses. On le renvoya avec l'assurance qu'il seroit content: il ne le fut pas, & en devint plus à craindre.

AN. 1558. Cependant la guerre en Corse n'avoit recommencé qu'à demi, car elle se faisoit avec peu de vivacité. Resolus à la pousser desormais avec vigueur, les François s'adresserent aux Turcs leurs alliés, & leur demanderent une flotte qui put être un vrai secours pour eux. Les Gênois dans ce même moment concluoient avec eux un traité; il étoit même dejà signé. Il faut renoncer à cette idée. Des Ursins qui ne veut pas reſter oisif, en conçoit une autre, mais elle exige de l'argent; il passe en France, & en obtient. A peine il eſt de retour

AN. 1559.

qu'il apprend que dés prèliminaires de paix viennent d'étre signés entre Henri II., & le Roi d'Espagne [*]. Les Gênois sont compris dans le traité. On leur rend tout ce qu'on leur à pris en Corse, à condition qu'ils accorderont un pardon général aux insulaires qui ont pris parti pour la France.

Les Gênois acceptent le traité & l'exécutent. AN. 1560. La modération ayant toujours été leur principe, même quand ils prévoyoient qu'ils auroient à punir, la douceur leur devint naturelle quand ils eurent à pardonner. Leurs procedés furent une suite conſtante de leur engagement. Neanmoins plusieurs des principaux Corses suivirent les François lorsqu'ils évacuerent l'île.

La commotion de la Corse ne s'étoit point fait ressentir dans Gênes. On y avoit été tranquille; & D'Oria, heureux citoyen, autant que grand homme, avoit joui en cela, du fruit de ses travaux, & du prix de ses vertus. Il sentoit l'un & l'autre; la foiblesse du dernier age ne l'empêchoit pas de se pénétrer du bonheur commun. A 93. ans, il étoit encore jeune par le cœur. Le moment de le perdre alloit arriver; il parloit de cette séparation avec le courage d'une ame toujours forte; mais s'il

(*) *Elle fut signée à Cateau-Cambresis le 2. Avril 1560.*

ne la craignoit pas pour lui, il faisoit sentir qu'il la redoutoit pour les autres. Il dit, un jour, à quelques Nobles un peu turbulens qui l'entouroient : vous souviendrez vous de moi comme je veux qu'on s'en souvienne ? Me serez vous assez fidéles pour rester heureux?.... J'ai parlé beaucoup de lui; il reste encore beaucoup à dire; il reste surtout à acquitter la patrie envers lui, en parlant des honneurs qui lui furent rendus, à sa mort; des hommages particuliers de quelques citoyens pénétrés de sa perte; d'un discours qui avoit été prononcé publiquement lors qu'on lui décerna le beau titre de bienfaiteur de la patrie. Sa vie privée offre aussi quelques traits, quelques anecdotes, qui n'ont pas été connus; tout cela trouvera sa place dans un article du supplément, où l'on sera charmé de le retrouver; & où je jetterai beaucoup de choses, de plus d'un genre, qui seroient déplacées dans le corps de l'Histoire, malgré leur intêret. Laissons le disparoitre à présent; laissons sa mémoire le remplacer parmi des citoyens à qui ses bienfaits seront toujours présens.

La paix continua à regner dans Gênes; mais elle devoit être encore troublée dans la Corse. Sampietro avec ses passions, & le

vice de son caractère, ne devoit connoître ni les douceurs du repos, ni les devoirs de l'humanité. Il n'avoit point voulu profiter de l'amnistie accordée à ses concitoyens, & il étoit revenu en France parcequ'il avoit des projets. Il n'y trouva point l'accueil auquel il étoit accoûtumé. Les deux Commandans avec qui il s'étoit successivement brouillé avoient fait connoître son ame, & les défauts de son esprit. Il auroit bien voulu reveiller les vues de la Cour sur la Corse, mais les circonstances étoient changées. Henri II. ne vivoit plus. Ce Prince d'ailleurs, avec une ame sensible, une fois prévenu contre le caractère de la sienne, n'auroit peut être plus voulu l'écouter. Henri cédoit aisément aux impressions; & elles ne s'effaçoient plus quand il s'agissoit de défauts qui décéloient un mauvais cœur. Le sien étoit très-bon, & cette disposition le prouve [*].

(*) *Les lettres originales déposées dans les manuscrits du Roi le prouvent encore mieux. Il étoit bon amant. Bon ami. Les lettres que Diane lui écrivoit sont quelquefois charmantes. Las! Lui mandoit elle*, laisse moi ton cœur pour me consoler au départir; n'ai plus du mien nulle part, des long-temps... -- Sans vous; *écrivoit il, au Connétable de Montmorenci*, le jour me dure un an. *Il l'aimoit au point qu'en lui présentant le Comte d'Aumale, les Sieurs de Sedan, & de St. André,*

La minorité de Charles IX. les troubles domestiques dont la France fut alors agitée ne permettoient gueres de s'occuper du dessein qu'avoit conçu Sampietro. Il pensa alors à détacher des Gênois le nouveau Roi d'Espagne; & à obtenir des Turcs une flotte considerable pour l'aider dans ses projets. Catherine de Medicis, Mere de Charles IX. promit de l'appuier de son crédit. Il négocia un traité entre Philippe II., & Antoine de Bourbon Roi de Navarre, par lequel Antoine cedoit la Navarre à ce Prince, qui s'obligeoit de lui donner la Sardaigne, & de l'aider à conquerir la
AN. 1561. Corse. Mais la mort du Roi de Navarre, tué au siége de Rouen, déconcerta ses mesures. Sampietro étoit passé à Constantinoples pour solliciter le secours des Turcs, mais il n'en put rien obtenir.

Marechaux de France, il lui dit, en ces termes. » Mon compere, voici des disciples que je vous présente pour apprendre de vous, & vous obeir comme à moi-même: je vous prie de les instruire en mes affaires, pour m'y faire service sous vous, tant que vous vivrez. Je vous le baille, dit le Roi aux Seigneurs presentés, pour votre pere & maitre d'école; aimez le & l'honorez; faites ce qu'il vous dira; car je le tiens moi-même pour mon pere, & mon meilleur ami, & pour le plus loyal & fidéle serviteur que le feu Roi mon pere ait eu, ne que je saurois avoir. «

Pendant ce voyage, il apprit que *Vanina D'Ornano* sa femme, qu'il avoit laissée à Marseille avec ses deux fils, avoit voulu passer à Gênes pour y solliciter la grace de son mari, déclaré rebelle, & dont la tête avoit été mise à prix. Cette pensée n'étoit certainement que louable; neanmoins elle déplut si fort à cet homme fier & emporté, que quoique Vanina ne l'eut pas suivie, (parcequ'elle en avoit été empechée par un ami de son mari, au moment qu'elle partoit) il lui dit à son retour, lorsqu'il en fut instruit, *qu'il vouloit laver dans son sang un dessein aussi imprudent*. Son épouse, sans s'effrayer & sans faire ni plaintes ni reproches se prépara à la mort. Sampietro, *le chapeau à la main*, un génou à terre, lui demanda pardon, [à ce que rapporte de Thou,] l'embrassa tendrement, l'appelant sa Reine & sa Maitresse; puis l'etrangla avec un linge (*).

(*) *Cet article est très-mal fait, & plein d'obscurité dans les historiens de Gênes; j'ai éte obligé de le prendre ailleurs, & n'en suis point content. On à prétendu que la jalousie avoit eu part à ce trait de férocité D'autres ont pensé qu'il n'avoit sa source que dans l'orgueil & la haine. Sampietro étoit si fier & detestoit si fort les Génois qu'il regardoit comme un outrage la pensée qu'avoit eue sa femme de devoir quelque chose à cette nation. Quoiqu'il en soit la mort donnée à sa fem-*

Tranquille après son crime ; ou du moins maitre de son esprit, & deteſtant toujours plus les Gênois, il reprend le dessein de conquerir la Corse. Il y passe avec plusieurs de ces insulaires qui quittoient la France pour suivre sa fortune ; il va droit au fort d'Iſtria, qu'il trouve sans défense & qu'il prend. Une foule de partisans vient l'y joindre.

La Maison de St. Georges avoit remis, depuis peu, la jouissance de l'île à la République, qui avoit envoyé Chriſtophe Fornari pour y commander. Des que ce Général fut informé de l'arrivée de Sampietro, il mit sa tête à pris, prevoyant bien le mal qu'il venoit y faire ; & demanda des renforts. En les attendant, il mit les principales places à l'abri de surprise. Sa conduite fut pleine de courage, & de sagesse. Il sût poursuivre, se defendre, avancer, s'arrêter, suivant les circonſtances, toujours prévues, ou bien saisies. Mais il eut du desavantage, parceque le parti de Sampietro étoit tous les jours grossi par de nouveaux infidéles, & que le sien se dégarnissoit conséquemment de jour en jour. Enfin il se vit presque abandonné, & fut contraint de se sauver en desordre à la Baſtie.

---

me eſt un trait horrible ; & la façon dont il la lui donna, la rend plus horrible encore. Il eſt dans ce moment un scélérat d'une nouvelle espéce.

Enfin la flotte de Gênes arriva dans le golfe de San-Fiorenzo. Elle étoit sous les ordres d'Étienne D'Oria, & portoit quatre mille hommes de troupes Allemandes, & Italiennes, avec beaucoup de munitions. AN. 1563.

D'Oria, dit on, rassembla toutes ses forces à la Baſtie. Sampietro étoit à la tête de neuf mille hommes, determiné à le harceler plutôt qu'à le combattre. Il connoissoit trop ses troupes pour se méprendre à l'usage qu'il en pouvoit faire. Des soldats sans discipline, des paysans mal armés, & point inſtruits, n'étoient propres qu'à des attaques fugitives, à des mouvemens de circonſtance. Son unique but étoit donc de harasser continuellement l'armée Gênoise, & de la laisser insensiblement se détruire par les marches, par la faim, & par les fatigues de toute espèce. Cette guerre fut un effort conſtant de génie, de courage, & de patience, de part & d'autre. Mais le desavantage fut du coté de D'Oria, parceque les maladies se joignirent encore à tous les accidens qui naissoient des manœuvres de Sampietro. De son coté, celui-ci faisoit des pertes continuelles; la faim se fit sentir à ses gens, & il se vit très embarassé. Il rassembla comme il put quelques provisions: la faim fut appai-

sée ; mais il reftoit le besoin de renfort. Il écrit en France pour s'en procurer. Dans l'attente du retour de ses deputés, il continua à tourmenter D'Oria. Sa routine n'occasionnoit que de petites & courtes attaques, mais elles se renouvelloient si souvent, que manquant de munitions, D'Oria fut obligé de faire fondre sa vaisselle pour faire des balles. Enfin retiré dans la Baftie, épuisé des travaux d'une guerre si penible, & presque hors d'état de la soutenir par des incommodités journalieres, & qui pouvoient devenir bientôt serieuses, il sollicitoit son retour à Gênes, lorsque les deputés de Sampietro arriverent de France. Ceux-ci n'avoient rien obtenu. La France avoit répondu que le traité de paix signé à Cateau-Cambresis, dans lequel la reftitution de la Corse étoit ftipulée en faveur des Gênois, ne lui permettoit pas de soutenir la révolte de cette île. Cette réponse étoit positive ; mais les députés adroits insinuerent, & firent sentir à Sampietro, & à son conseil, que si l'on demandoit des secours au Roi de France, en qualité de Roi de Corse, ils étoient persuadés qu'il en accorderoit ; que l'on pensoit dans cette Cour qu'Henri II. n'avoit pu, au préjudice de ses successeurs, démembrer de sa couronne

ronne le Royaume de Corse devenu son partage par ses conquêtes ; & que les amis de Sampietro en France s'offroient d'appuier de tout leur crédit cette nouvelle proposition. C'étoit une vaine espérance. Les François trop occupés des troubles de leur état, n'avoient garde de s'engager de gaieté de cœur dans des guerres étrangeres. Sampietro le sentit bien : mais il avoit intêret d'accrediter dans son parti le bruit d'un secours prochain. Il fut donc decidé que les deputés retourneroient en France pour y agir conformément au plan qu'ils venoient d'exposer ; & Sampietro devorant son chagrin, affecta de paroître fort content & fort tranquille.

Il avoit encore d'autres sujets d'inquietude, tels, par exemple, que la disposition de ses principaux partisans à le quitter, & la certitude de manquer bientôt d'argent. Il avoit touché quelques sommes de Catherine de Medicis lorsqu'il étoit parti de France, mais trois ans s'étoient écoulés depuis cette époque. On décida qu'on feroit payer aux Corses, mais sur un pied plus modéré, les impôts qu'ils avoient coutûme de payer aux Gênois. Mais c'étoit un terrible moyen à employer. Aussi produisit il d'assez mauvais effets. Il fallut vivre dans AN. 1565.

cet état, & supporter d'autres tourmens encore, jusqu'au retour des députés, qui ne firent que les augmenter par les nouvelles qu'ils apportoient. Il ne devoit rien attendre de cette Cour. Ce refus quoique prévu fut senti comme un coup de foudre. Cependant Alphonse Ornano son fils, qui accompagnoit les deputés, lui apportoit de l'argent, & lui amenoit quelques soldats qu'il avoit levés. L'argent avoit été remis par la Reine mere, & par quelques Seigneurs riches qui auroient souhaité qu'on favorisat plus efficacement les rebelles de Corse. Cette Princesse avoit promis de renouveller quelquefois ces secours, mais ils étoient les seuls dont il dût se flatter. Elle lui faisoit dire cependant que s'il vouloit tenter d'obtenir l'appui du Grand Duc de Toscane, elle l'aideroit de sa recommandation (*).

Sampietro peu content eut la force de dissimuler. Il rassembla le plus de troupes qu'il put, & s'approcha de la Baſtie. D'Oria n'y étoit plus. Pierre Vivaldo avoit été envoyé à sa place; & il paroîtra tout simple qu'il fut digne de la remplacer. Les Républiques ont la reputation de faire de bons choix; & celle

---

(*) *Cette démarche fut en effet tentée; mais elle ne reussit pas.*

de Gênes en avoit l'habitude. Le nouveau Général, bien secondé par sa Nation, eut des avantages très-prompts, & assez considerables. Sampietro se vit plus embarrassé que jamais. Il eut le malheur qui suit les mauvais succès de tout genre. On se dégoûta de le servir, comme on se lasse d'obliger, quand l'infortune eſt trop conſtante. Les factions des rouges & des noirs qui avoient divisé long-temps ces Insulaires, commençoient à se renouveller; les deux partis se plaignoient également de lui, parcequ'il n'en favorisoit aucun. Des deux cotés on le quittoit tous les jours. Il falloit continuer la guerre. Elle se faisoit cruellement. Les Gênois faisoient pendre leurs prisonniers; les rebelles firent déchirer par des chiens un Capitaine Gênois qu'ils prirent.

Raphaël Juſtiniano ayant l'esprit de la petite guerre, & capable de faire la grande, forme le projet d'enlever Sampietro. Dans une circonſtance qu'il a prévue il se met en embuscade derriere une colline coupée, que cet Insulaire devoit traverser, suivi d'une petite escorte. Il se poſte, d'un coté, avec une partie de son détachement, plaçant le reſte de l'autre coté, sous les ordres de Michel-Ange d'Ornano, beaufrere de Sampietro, devenu son plus mor- AN. 1566.

tel ennemi. Peu de temps après Sampietro parut. Il vit l'embuscade, & voulut se sauver. Mais D'Ornano le poursuit, & l'atteint. Tous deux se tirent leur coup de pistolet, & se manquent; Sampietro veut redoubler; D'Ornano le prévient, & lui porte un coup de sabre à la tête. Il veut fuir. Deux freres de D'Ornano, qui sont accourus, le renversent de son cheval, & il est mis en pieces.

Cette mort terrible, mais juste, fut apprise avec transport par les Gênois, & ne produisit pas moins d'effet dans une partie de l'île. » Fornari, Gouverneur, & qui résidoit à Ajac-» cio, n'en eut pas plutôt été instruit qu'il fit » tirer tous les canons de la place. On fit » des feux de joye dans les rues; on sonna » toutes les cloches, on distribua des récom-» penses à tous les soldats du détachement qui » rapporterent quelques morceaux du corps de » ce malheureux. On dit que des Allemands » qui servoient dans l'armée Gênoise, devo-» rerent ses entrailles, croyant venger par-là » quelques uns de leurs camarades que Sam-» pietro avoit fait brûler vifs. Enfin Michel-» Ange D'Ornano alla recevoir à Gênes le prix » qu'on avoit promis au meurtrier de Sampietro.,, *On ne doit pas être étonné*, dit un historien,

d'avoir vu Sampietro massacré par les D'Ornano : ils étoient ses beaux frères ; mais il avoit étranglé leur sœur.

Son fils (dont j'ai parlé plus haut (*).) Quoiqu'agé seulement de dix sept ans étoit par le courage & par des dispositions decidées à la guerre, en état de le remplacer. Jugé comme tel par les rébelles il fut reconnu pour capitaine général. Il se mit en campagne; & son début fut heureux. Son parti s'accrut. Un deputé que Sampietro avoit envoyé en France peu avant sa mort, ajouta à son bonheur. Il apportoit de l'argent, & amenoit cent hommes qu'il avoit levé en Gascogne, afin de faire croire aux croisés rebelles que la France les soutenoit.

Avec ces moyens il tenta quelques entreprises. Il eut des succés & des revers. Son ame se fortifioit, & s'aggrandissoit tous les jours. Il sentoit qu'il étoit fait pour une autre destinée que celle d'un chef de rebelles qui ne sont pas soutenus. La lecture qui contribuoit à son instruction préparoit sa honte par des AN. 1567.

(*) *Il s'étoit d'abord appellé* Baselica *comme son pere; mais depuis la mort de l'infortunée Vannina, ce nom étoit devenu si odieux, qu'il avoit été obligé de le quitter. Il avoit pris en conséquence, celui de ses parens maternels.*

refléxions fréquentes ; il trouvoit des Généraux dans l'histoire , des conquerans fameux , des guerriers illustres , & il ne voyoit en lui qu'un brigand , fils d'un autre brigand . Il écoute sa conscience , & rougit devant ce juge implacable . Dans d'autres momens , il sent un autre émotion plus vive & plus douce . Il voit de loin la gloire qui brille de tout son éclat , & semble l'appeler . Ces deux idées successives mais puissantes , prennent un égal empire . *La honte* , *& la gloire* ? .... Un seule suffiroit pour dominer un être sensible . Leur reunion l'entraine . Le service de la France , auquel il desire de s'attacher , lui présente le plus beau theâtre . Il se prépare au rôle qu'il doit y jouer par de nouvelles études ; & il députe à Charles VI. pour savoir s'il veut de lui en Corse ou en France . Le Roi ne répond qu'à la premicre question . *Ce Prince prétend ne se mêler en rien des affaires de Corse* . Mais les amis de son pere , qu'il avoit chargé de sonder le cœur du Monarque lui écrivent de revenir au
AN. 1568. plutôt . A l'instant il se décide . Fornari étoit revenu à Gênes , au terme de son administration . Georges D'Oria lui avoit succédé . On prétend qu'il lui fit annoncer secrettement ses intentions de retraite , & de pacification . Du

moins il ne fit aucun mouvement qui put engager des actions serieuses ; conséquemment il le laissa agir en commandant qu'on évite de combattre. D'Oria ayant le mot, ou profitant de l'occasion, fit publier un pardon pour tous les rébelles qui se soumettroient dans un certain délai ; & il y en eut beaucoup qui se soumirent. Les autres eurent leurs terres ravagées. D'Ornano, avec l'air de mediter beaucoup, & d'agir, ne s'opposoit à rien. Enfin il leva le masque, & fit savoir ses intentions à Gênes. L'Évéque de Sagone négocia son accommodement avec la République : il agit sur l'esprit des Corses qui formoient son parti. Réuni avec D'Oria ils entraînerent l'île entiere. Tout fut conclu. Le pardon fut général, & fut sincere. Gênes jouit de la paix, & D'Ornano du bonheur d'avoir connu les vrais principes. (*) AN. 1569.

V 4

(*) *D'Ornano revint en France où il fut très-bien reçu. Il fut fait quelques annés après Colonel Général des Corses qui servoient en France, & successivement Maréchal de France. Il fut envoyé à Lyon après le massacre du Duc de Guise, pour se saisir du Duc de Mayenne, mais au moment qu'il y entroit par une porte, le Duc s'enfuoit par l'autre. C'est ce Général qui disposa en* 1594. *Grenoble, Valence, & les autres villes du Dauphiné à secouer le joug de la ligue.* Lesdiguieres *& lui avoient fait dans cette Province une guerre opiniatre aux ligueurs. Ces deux*

Cette paix ne fut pas longue, & fut troublée par le genre de guerre le plus terrible. Je veux parler de la dispute qui s'éleva entre les anciens, & les nouveaux nobles, & des hostilités qui en furent la suite. Les Historiens de Gênes se sont appesantis sur les détails de cette guerre; je ne les imiterois pas, & je dirois tout en peu de lignes, si je ne considerois que les faits; ils sont peu de chose en eux même, ils n'offrent rien dont on ne puisse se faire aisément une idée; & surtout ils ne produisirent aucune catastrophe, aucune scêne sanglante; mais la part que prirent à cet événement presque toutes les Puissances de l'Europe, leurs vues, leurs intrigues à ce sujet, rendent ces détails interesans parcequ'ils donnent occasion de peindre des caractêres. Cinq ou six protecteurs de Génes dans cette circon-

---

héros étoient égaux en valeur, en age, en merite. Mais cette égalité fit naître en eux la jalousie (Elle n'a pas toujours une si noble source). *Il fallut qu'Henri IV. les séparat. D'Ornano demeura Lieutenant du Roi en Dauphiné, Lesdiguieres le fut en Provence. Mais le premier eut sur le seconde l'avantage d'être fait Maréchal de France en 1593., & Lesdiguieres ne le fut qu'en 1608. Alphonse D'Ornano mourut en 1610. le 2. Janvier, agé de 62. ans, avec la réputation d'un grand homme de guerre; & plus encore, avec celle d'avoir toujours cheri la verité, & de n'avoir jamais craint de la dire en face, aux Rois.*

ſtance, étoient autant d'ambitieux cachés, qui visoient à l'usurpation en offrant ou rendant des services; & quoique cette ruse, dans les plus grands Souverains, comme dans les plus simples particuliers, n'offre rien de nouveau depuis des siecles, elle merite pourtant d'être exposée dans ses motifs, lorsqu'elle donne lieu de faire connoître les personnages qui rivaliserent dans ces scénes d'intrigue & de mauvaise foi; surtout si ces personnages eurent une grande importance.

L'Hiſtoire devient donc ici le pretexte de la philosophie, & de la morale. Ou du moins je vais detailler les événemens d'une guerre qui fut peu de chose, parceque j'ai de plus grandes vues que ceux qui l'occasionnerent par leurs querelles domeſtiques.

Les soins d'André D'Oria pour établir la paix parmi les esprits à Gênes, n'avoient pas produit tout le bon effet qu'il en avoit attendu. On ne peut pas s'en étonner. Vouloir n'établir qu'un seul ordre de Noblesse, étoit une idée sensiblement métaphysique, dont le temps devoit éclairer l'erreur. Les anciens Nobles devoient nécessairement former le plus petit nombre. Il devoit donc y avoir inégalité dans la possession des charges; cette inégalité devoit

donner un plus grand pouvoir aux nouveaux Nobles ; la jalousie devoit en être la suite ; je ne parle pas des abus dont elle pouvoit être la source. Ce fut ce qui arriva. Les anciens Nobles se plaignirent. Pour les satisfaire, on fit en 1547. quelques changemens au réglement de 1528. ils parurent leur être trop favorables. Les nouveaux Nobles murmurent à leur tour, & exigent qu'on en revienne au premier réglement. Ces querelles pendant long temps ne produisirent qu'un bruit sourd, & qu'un nuage qui n'obscurcissoit pas absolument le ciel de Gênes. Mais l'orage qui se forme lentement n'en eclate souvent qu'avec plus de violence. En 1574. quelques uns des principaux du Peuple prierent le Sénat d'aggréger à la Noblesse un certain nombre de plébeïens qui croioient l'avoir merité par leurs services. Le Sénat se conformant aux lois de l'état, & à l'esprit de ces loix, obeït au devoir de se refuser à l'admission proposée. On croit que les nouveaux Nobles saisirent cette occasion de mettre le Peuple dans leurs intêrets, en offrant d'appuier ses prétentions. Ce qu'il y a de constant c'est que le Peuple, de ce moment, cria beaucoup contre l'ancienne Noblesse, & lui reprocha hautement mille choses dont elle n'étoit ni

coupable, ni capable. Bientôt il se porta à des excés.

Gênes étoit sous la protection déclarée de Philippe II. Roi d'Espagne, & de Ferdinand I. Empereur, comme successeurs de Charles-Quint. Le ministre d'Espagne voulut amener les choses à une conciliation. On ne l'écouta pas. Bientôt les esprits furent plus échauffés. On ferma les boutiques, on barricada les rues; des magistrats furent insultés; le Peuple poussa l'audace jusqu'à entrer armé dans le Sénat, pour y demander le retablissement de la loi de 1528. elle fut rétablie; & l'on accorda l'aggregation de trois cens plébeïens. Les anciens Nobles y avoient consenti. Mais leur résolution étoit bien contraire à leur aveu. Ils concertent avec le Ministre d'Espagne, qui avoit ordre de les soutenir. Ils sortent de Gênes, & levent des troupes. Leurs charges sont confisquées, & conférées aux nouveaux Nobles, qui alors composent tout le Sénat. En même temps ceux-ci se pourvoient de troupes, d'armes, de munitions; ainsi, de part & d'autre, on se prepare sérieusement à la guerre. AN. 1572.

Les Puissances d'Italie craignoient de s'y trouver insensiblement enveloppées. Grégoire XIII. envoya le Cardinal *Moroné* pour inspirer la paix.

AN. 1574. Quoiqu'il parut pencher en faveur des nouveaux Nobles, les anciens envoyerent des députés à Gênes, avec ordre de s'en rapporter à la décision du Miniftre d'Espagne & du Légat. Mais le Peuple excité par ces hommes vils qu'un criminel intêret devoue aux passions des autres, maltraita les députés. Les anciens Nobles virent bien alors qu'il falloit se resoudre à se rendre juftice par les armes. Philippe II. porté en leur faveur, mais animé surtout par l'espoir de les engager par la reconnoissance à favoriser le desir qu'il nourrissoit de s'emparer de la souveraineté de Génes, leur fournit des troupes, leur permit d'en lever dans ses etats, & donna ordre à Don Juan d'Autriche, qui commandoit sa flotte dans la Mediterranée, de s'approcher de Gênes avec ses galéres. D. Juan parut devant le port. Le Sénat lui envoya offrir des rafraichissemens, mais le fit prier, en même temps, de n'entrer qu'avec quatre galéres de peur d'allarmer la ville. D. Juan n'entreprit rien, & se retira assez mécontent, parcequ'il savoit quelles étoient les vues de Philippe.

D'un autre coté, l'Empereur Maximilien qui avoit succedé à Ferdinand, & qui sans beaucoup d'ambition, desiroit pourtant la souve-

raineté de Gênes, qui avoit tant occupé Charles-Quint, prit ombrage de ce que les Gênois ne s'étoient pas adressés à lui pour terminer leurs differends, & envoya des Commissaires pour s'en plaindre, & pour prendre connoissance de la cause des troubles. Le Sénat s'excusa sur ce que n'y ayant point de Ministre de l'Empereur à Gênes, on avoit été obligé de s'adresser à ceux des autres Puissances. Cependant le titre de Commissaires que portoient les envoyés étoit un sujet d'inquietude. On representa que l'on n'envoyoit des Commissaires que chez des Peuples vassaux, & non dans des états libres. Maximilien pour ne pas les aliener déclara politiquement qu'il ne prétendoit point préjudicier à leur liberté en donnant ce titre à ses Ministres, & qu'il ne reclamoit la connoissance de leurs contestations que comme successeur de Charles-Quint leur protecteur.

Henri III. qui venoit de succéder à Charles IX.; qui pretendoit plus que l'Empereur & le Roi d'Espagne à la souveraineté de Gênes, & qui fut instruit des mouvemens de ce dernier Prince en faveur des anciens Nobles, envoya *Réné de Birague*, pour assurer les nouveaux de toute sa protection. Ce Prince en-

trevoyoit qu'une ambition rivale cherchoit à s'emparer de cet état, sous prétexte de service; & son envoyé avoit ordre de s'occuper essentiellement à rendre suspects aux Gênois les Ministres des deux Couronnes. Peu d'hommes étoient plus capables de s'acquitter de pareille commission, & de toute autre qui pouvoit demander finesse, résolution, malignité, dureté, fausseté. Il faut le faire mieux connôitre.

René de Birague, né à Milan d'une maison noble & ancienne, s'etoit retiré en France, pour échapper à la vengeance de Louis Sforce qui lui reprochoit son attachement à cette nation. Cet attachement étoit vrai, mais c'etoit celui du vice, de l'ambition, & de l'intêret. Ayant plû, par son art à François I. il le fit Conseiller au parlement, ensuite Surintendant de la justice. Charles IX. dans la suite lui donna la charge de Garde des sceaux, & celle de Chancelier de France. Pour reconnôitre cette Grace, à sa maniere, il forma & dirigea avec les Gondi, les Guise, Catherine de Medicis, l'affreux complôt de la St. Barthelemi. Amelot de la Houssaye lui prête un propos digne de lui, *le Roi*, disoit il, *ne viendra jamais à bout des Huguenots*

par la voye des armes: au lieu qu'il s'en deferoit aisément par les cuisiniers. (C'est à dire par le poison.) L'Avocat Servin le peint ainsi. » Ce Chancelier étoit Italien de nation & de » réligion: bien entendu aux affaires de l'état, » fort peu en justice. De savoir il n'en avoit » point. Au reste liberal, voluptueux, homme » du temps, serviteur absolu des volontés du » Roi; ayant dit souvent qu'il n'étoit pas Chan» celier de France, mais Chancelier du Roi » de France. »

Grégoire XIII. l'avoit honoré du chapeau de Cardinal, à la priere d'Henri III.

Birague brouilla si bien tout à Gênes, anima si bien la nouvelle Noblesse, & inquieta si fort l'ancienne, que Philippe II. n'en fut que plus ardent à soutenir son parti. Il donna ordre aux Gouverneurs de ses places en Italie de faire filer des troupes sur les frontieres de l'état de Gênes. Birague declara aussitôt, au nom de son maitre, que si quelque Puissance étrangére essayoit d'entreprendre sur la liberté des Gênois, à l'occasion de leurs différends, il s'employeroit de toutes ses forces pour la maintenir. AN. 1575.

Pendant ces diverses manœuvres les Ministres de l'Empereur, & du Roi d'Espagne feignoient

de vouloir concilier les deux partis. Mais par des moyens secrets ils détruisoient l'effet de leurs discours. On résolut enfin de recourir à la voix des armes. Les anciens Nobles ayant bien pris leur parti, rappellerent ceux de leur corps à Final, où ils s'étoient retirés. Les Nobles confisquerent leurs biens pour s'en servir à leur faire la guerre.

D. Carlos Borgia, Duc de Gandie, arrive à Gênes de la part de Philippe pour assurer la République de toute sa protection; mais c'étoit encore une imposture politique, & ses vraies intentions étoient de multiplier ses moyens & ses pieges pour s'emparer de la souveraineté de Gênes. C'étoit encore plus le projet du Duc D'Albe que celui de Philippe. Cet homme cruel & fameux s'étoit expliqué là dessus assez ouvertement en la présence des deputés des anciens nobles à Madrid. Il leur avoit méme dit que le seul moyen de forcer Gênes à demeurer tranquille étoit d'y faire batir quatre citadelles plutôt qu'une, & d'y mettre bonne garnison. [*]

Quelque

(*) *Il est bien vrai que ce propos insolent leur fut tenu; mais les députés repondirent avec fermeté que Charles-Quint l'avoit tenté vainement, & que, quelles que fussent les divisions*

Quelque défiance qu'on dût avoir de l'intention des divers Souverains qui s'occupoient du retour de la tranquillité à Génes, les anciens Nobles firent déclarer qu'ils se soumettoient

des Génois, ils seroient bientôt reunis contre quiconque voudroit attenter à leur liberté.

Cent portraits du Duc D'Albe égalemment fideles l'ont fait très-bien connôitre, mais ses remors sont peut-être moins connus que ses cruautés. On assure qu'il en eut dans sa derniere maladie; & qu'étant parvenus à Philippe II. il lui fit dire » Qu'il prendroit sur lui le sang qui avoit été répandu par » les armes, mais qu'il laissoit à sa charge tout celui qu'il » avoit fait couler sur les échafauds. »

Cet homme qui devoit montrer, un jour tant de bravoure & de capacité, avoit commencé par faire si bien douter de l'une & de l'autre, que Charles-Quint ne lui ayant accordé les premiers grades que par des considerations particulieres, ne lui confia de long-temps aucune sorte de commandement. L'opinion de son incapacité étoit si bien établie qu'un Espagnol très-considérable osa lui adresser une lettre avec cette inscription, à Monseigneur le Duc D'Albe, Général des troupes du Roi dans le Duché de Milan, en temps de paix; & grand Maitre de la maison de sa Majesté en temps de guerre. *C'est peut-être ce trait violemment senti qui altera pour jamais l'ame de cet homme barbare. Un excès d'humiliation peut conduire à la ferocité, — il paroit que la bravoure & la fierté étoient le partage de cette famille. On rapporte qu'un cousin du Duc D'Albe étant Ambassadeur de Philippe III., auprès d'Henri IV. ce Prince lui dit un jour que s'il vivoit encor quelques années, il iroit reprendre la partie du Royaume de Navarre, envahie par l'Espagne. L'Ambassadeur repondit que Philippe III. avoit herité de ce Royaume, que la justice de la possession aide-*

absolument à l'arbitrage de leurs ministres. Les nouveaux Nobles, loin de se montrer aussi bien disposés, firent soupçonner par leur resistance invincible que leur dessein étoit de prolonger des troubles qui les rendoient les maitres de l'état par l'éloignement de leurs adversaires.

Ceux-ci tinrent un nouveau conseil; & Jean André D'Oria leur persuada si bien la necessité de mettre un terme à une superiorité qui devenoit une usurpation, que sur le champ ils contribuerent tous pour établir le moyen de fournir aux frais d'un armement; mais cédant en cela à la seule necessité, & nullement à la passion ils envoyerent en méme temps ordre aux deputés qu'ils avoient à Génes, de continuer à disposer les esprits à la paix, de se prêter avec une facilité sensible à toutes les voyes d'accommodement; & ils écrivirent au Sénat pour demontrer la justice de leurs resolutions par une énumeration exacte des torts dont ils

---

roit à la défense. Le Roi repliqua. Bien bien! Votre raison est bonne jusqu'à ce que je sois devant pampelune; mais alors nous verrons qui entreprendra de la défendre contre moi.... L'Ambassadeur se leva, la-dessus. Et s'en alla avec précipitation à la porte. Le Roi lui demanda où il alloit si vite! Je m'en vais, *repondit il*, attendre votre Majesté à pampelune, pour la défendre.

se plaignoient, en laissant toujours entrevoir leur penchant à la paix.

Jean André D'Oria, Amiral d'Espagne, fut fait par les anciens Nobles Capitaine Général avec l'agrément de Philippe II., qui pour le confirmer autentiquement lui laissa la liberté de se servir des galéres qu'il commandoit pour l'Espagne. Avec ce secours, & son ardeur héréditaire, il put paroître bientôt sur les côtes de Gênes avec trente galéres. Philippe prétendoit cependant observer la neutralité : mais il n'étoit pas plus fidele à sa parole, ou conséquent dans sa conduite. A cette premiere inexactitude il ajouta celle de fournir des troupes au parti qu'il favorisoit indiscrétement, & d'ordonner au Gouverneur de Milan de leur livrer des munitions. Les nouveaux Nobles, de leur coté, avoient l'appui du Pape, & du Grand Duc de Toscane ; mais cela ne faisoit pas des forces égales, & des secours suffisans. Aussi D'Oria eut il d'abord des avantages que des progrés faciles augmenterent tous les jours. Ayant commencé la guerre par la prise de Porto-Vénéré, il s'empara bientôt de Chiavari & de Sestri. On jugea bien que, s'il poursuivoit ses conquêtes, les obstacles n'en arrêteroient pas le cours. Les nouveaux Nobles se haterent

de donner le pouvoir le plus illimité aux Miniſtres des Puissances. Ils se plaignirent cependant au Roi d'Espagne, qui les assura toujours de cette neutralité qu'il observoit si mal; & sous main ils firent dire au Pape que s'il falloit perdre la liberté, ils aimoient mieux lui en faire le sacrifice qu'à toute autre Puissance. Le Souverain Pontife n'étoit pas beaucoup éclairé sur le danger d'une ambition aveugle, & se seroit aisément exposé au risque de l'acceptation, mais les Cardinaux d'Espagne firent si bien qu'il ne fut pas exposé au malheur de succomber à la tentation.

Les nouveaux Nobles ayant pris trop tard leur parti, les anciens, sans montrer moins de disposition à se rendre à ce que décideroient les arbitres, poursuivoient leurs avantages, & l'alarme étoit dejà répandue à Novi, dont Jean Baptiſte Spinola, lieutenant de D'Oria, avoit saisi les moulins. Il masquoit aussi tous les chemins par où l'on pouvoit conduire des vivres à Gênes. Les habitans de Novi tremblans d'effroi ne demandoient pas la paix, mais la crioient. Les agresseurs offroient de desarmer, mais ils vouloient qu'on leur donnat Savone pour place de sureté durant la négociation, offrant de donner des otages pour ga-

rantir la reſtitution qu'ils en feroient immediatement après le traité d'accord. Ces propositions étant rejettées par les nouveaux Nobles, les anciens continuerent les hoſtilités, & les succès les suivirent. Leur armée étoit forte de plus de dix mille hommes, de bonnes troupes. Ils formerent le siege de Novi, qui ayant commencé par l'effroy ne finit pas par une grande resiſtance. Ovada n'attendit que la premiere sommation. Gavi resiſta peu. On marcha enfin à Gênes, & la conſternation fut bientôt générale. Les femmes, les enfans se renfermoient dejà dans les églises; les citoyens y transportoient leurs principaux effets: plusieurs se sauvoient hors de la ville. Le sac de Gênes étoit encore présent: c'étoit un petit fils de D'Oria qui se disposoit à le renouveller; c'étoit un Lieutenant, brave comme lui, que la victoire sembloit précéder par tout (*)..... Les médiateurs proposerent une suspension d'armes. Elle fut conclue; l'on commença à se rassurer, & sans doute à se repentir; car si l'on ne manqua pas de juſtice, on peut dire, du moins, que l'on manqua de prudence. Enfin tout ce desordre, un peu scandaleux,

(*) *Spinola*,

finit par une convention qui auroit pû & dû avoir lieu dès les premiers temps. " Les ar-
» bitres ne se bornerent pas à décider sur la
» question de l'observation de la loi de 1528.
» & de la cassation du réglement de 1547.
» Ils firent un réglement nouveau sur les par-
» ties du gouvernement politique qui parurent
» avoir besoin de réformation. Son objet étoit
» de confondre le plus qu'il seroit possible,
» les anciens Nobles avec les nouveaux, anean-
» tissant tout ce qui pouvoit nuire à ce projet,
» & unissant par des alliances les familles des
» uns & des autres. De permettre d'aggréger
» au corps de la Noblesse les plébeïens dont
» les services seroient jugés dignes de cette
» récompense; d'empêcher les fraudes, les
» brigues, les jalousies dans les élections; de
» laisser aux Nobles seuls l'administration du
» souverain pouvoir; mais d'affecter quelques
» charges aux plébeïens pour leur donner
» quelque part aux honneurs, & les attacher
» par là plus étroitement à l'État dont ils sont
» membres. "

Ce fut avec regret, sans doute, que toutes les Puissances, unies pour contribuer à cet arrangement, se considerant séparement, se virent obligées de le proposer, & de le garantir.

Elles renonçoient necessairement par là à leur projet d'usurpation ; mais elles avoient reflechi sur ses dangereuses conséquences ; & elles aimoient mieux voir Gênes libre , que d'avoir à disputer sa dépendance à des concurrens résolus , avant , & après la conquête .

Ici mes Auteurs déclarent unanimement que pendant cinquante ans , Gênes n'éprouva rien qui merite d'occuper une place dans son histoire ; & de mon coté je suis obligé d'avouer que mes recherches particulieres n'ont pas été plus heureuses . Je franchis donc comme eux cette lacune inévitable pour arriver à des événemens qui ne sont pas les moins interessans de ceux qu'il me reste à raconter . Il faut commencer par en exposer les motifs. AN. 1576.

Le premier étoit la jalousie & l'inquietude, AN. 1625. que causoit à la France la grande puissance de la Maison d'Autriche . Charles V. l'avoit essentiellement fondée . Soutenue & augmentée encore par Philippe II. & ses successeurs, elle étoit devenue pour elle comme un colosse dont la force est effrayante , & dont l'aspect est odieux. Henri IV. s'étoit proposé de l'abattre en partie , sans trop l'espérer peut-être . Sa mort avoit trompé ses vœux . Le premier coup qu'il vouloit lui porter devoit tomber

sur l'État de Gênes. Louis XIII. en lui succedant eut le même projet, dont apparemment il trouva un plan tracé. L'état de ses affaires, ne lui permit pas de s'en occuper d'abord; mais dès qu'il fut libre il n'en differa plus l'exécution. Il ne pouvoit pas faire un tort plus considerable à l'Espagne que de la priver des avantages qu'elle trouvoit dans ses rapports avec les Gênois. Elle tenoit à cet état par le lien de tous les intêrets, & par la ressource de tous les secours. " Elle disposoit de son » argent, de ses forces de terre, & de mer, » de la commodité de ses ports. La con» quête de Gênes entrainoit necessairement » celle de Milan, de Naples, de Sicile. "

La spéculation étoit sûre; le projet étoit admirable; l'exécution pouvoit être facile; mais il falloit un prétexte. Un differend du Duc de Savoye avec les Gênois le fournit. Voici l'exposition qu'on en fait. Elle ne pourroit être mieux rendue en d'autres termes. " Le Marquisat de *Zuccarello*, situé entre Gênes & le Piemont, avoit été autrefois donné en fief par l'Empereur à la Maison de *Carretto*. Les Gênois l'avoient acquis depuis; & les Carretto leur en avoient fait hommage pendant plus de deux cens ans. Les petits fiefs relevant de Génes ayant eu souvent occasion de changer

leur condition durant les révolutions que cet état avoit essuiées, Zuccarello avoit reconnu pour Souverain tantôt l'Empereur, tantôt le Duc de Savoye, malgré les plaintes des Gênois. Scipion Carretto, qui possedoit ce Marquisat en 1566, contracta avec les Gênois; & non seulement leur assigna des redevances sur ce fief, mais leur accorda un droit de préférence, en cas de vente. Cette paction fut ratifiée par l'Empereur. Cependant Scipion Carretto ayant eu quelques mauvaises affaires, & craignant que l'Empereur ne confisquat son Marquisat de Zuccarello, le vendit au Duc de Savoye, en 1568. L'Empereur ne laissa pas que de le confisquer, & de s'en mettre en possession. Le Duc de Savoye se donna beaucoup de mouvemens pour reclamer ce fief, tantôt en son propre nom, tantôt au nom des Carretto. Cette affaire après avoir duré fort longtemps, fut enfin terminée au desavantage des Carretto & du Duc. Zuccarello fut déclaré appartenir à l'Empereur, en conséquence de la confiscation; & en 1624. l'Empereur Ferdinand II. l'ayant fait vendre au plus offrant, il fut adjugé à la République de Gênes.

Charles Emanuel, premier du nom, Duc de Savoye, en sût fort mauvais gré à cette République. Il se plaignit; il menaça. La fer-

merté de la réponse l'irrita encore d'avantage. Il tenta cependant les voyes d'accommodement avant que d'en venir à une rupture. Il fit proposer que le marquisat de Zuccarello ne demeurat ni entre les mains des Gênois, ni dans les siennes, & qu'on en donnat l'investiture à Charles Barberin, frere du Pape Urbain VIII. mais les Gênois refuserent absolument de s'en dessaisir. Ce fut dans ces circonstances que Louis XIII. fit offrir au Duc de Savoye de se liguer avec lui contre les Gênois. Louis avoit contre eux divers sujets de mécontentement; mais qui vraisemblablement n'auroient pas eu de grandes suites, si l'Espagne n'eut dû ressentir le contrecoup de la vengeance qu'il se proposoit d'en tirer. Quoiqu'il en soit, le Connétable de Lesdiguieres se rendit à Suze pour négocier un traité avec le Duc de Savoye.

Ici commence une scéne qui appartient bien autant à la philosophie qu'à l'histoire: la saisir ne sera pas me détourner. Lesdiguieres, dont j'ai dit un mot, connoissoit très-bien les chemins de la Savoye, où on l'envoyoit; & le Prince qui alloit le recevoir & traiter avec lui connoissoit aussi parfaitement son nom, qui devoit être pour jamais gravé dans sa mémoire. Expliquons tout ceci en faisant d'abord

connoître le prémier de ces deux célébres personnages.

Lesdiguieres, d'une famille ancienne, porta les armes de fort bonne heure, & avec beaucoup de valeur. Ses grandes qualités pour la guerre le firent choisir par les Calvinistes, après la mort de Montbrun pour être leur chef. Il fit triompher leur parti dans le Dauphiné, & conquit plusieurs places. Il remporta en 1568. une victoire compléte sur de *Vins*, Gentilhomme Provençal, Catholique, & écrivit du champ de bataille à sa femme, ce billet digne d'un Spartiate: *ma mie, j'arrivai hier ici; j'en part aujourd'hui. Les Provençaux sont défaits. Adieu*. 1590. Grenoble craignoit avec raison d'être assiegé, & pris par Lesdiguieres, le Parlement lui envoya un Gentilhomme du pays nommé *Moidieu*, pour traiter avec lui. C'étoit un ligueur passionné, qui outrepassa sa mission, & qui au lieu de parler avec modération, n'employa que des expressions fieres & menaçantes. Lesdiguieres qui avoit la fermeté que le grand courage donne, se contenta de lui repondre en souriant: *que diriez vous donc, monsieur, si vous teniez comme moi la campagne*... Henri IV. qui faisoit grand cas de lui, lorsqu'il n'étoit encore

que Roi de Navarre, lui donna toute sa confiance lorsqu'il fut monté sur le trône de France. Il le fit Général de ses armées de Piemont, de Savoye & de Dauphiné. Lesdiguieres remporta de grands avantages sur le Duc de Savoie, qu'il défit au combat d'Esparton en 1591., de Vigort en 1592., de Gresilane en 1597. Le Duc construisit un fort considérable à *Barreaux*, sur les terres de France, à la vue de l'armée française. Lesdiguieres fut presque unanimement blamé dans son camp, de souffrir une telle audace. La Cour qui adopta cette façon de penser, lui en fit un crime. *Votre Majesté*, repondit froidement au Roi ce grand Capitaine, *a besoin d'une bonne forteresse pour tenir en bride celle de Montmelian; puisque le Duc de Savoye en veut faire la dépense, il faut le laisser faire: dès que la place sera suffisamment pourvue de canons & de munitions, je me charge de la prendre*.... Henri sentit toute la justesse de ses vues. Lesdiguieres tint ses promésses, & conquit la Savoie entiere &c.

Il faut à present dire un mot du Prince à qui il enléva ses états, en *conquerant*, & vis-à-vis de qui il va se trouver en *négociateur*.

Charles Emmanuel I. Duc de Savoie, dit le

Grand, signala son courage au camp de Montbrun; aux combats de Vigo, d'Aſt, de Chatillon, d'Aſtage; au siege de Verue, aux barricades de Suze. Il entreprit de se faire Comte de Provence en 1590. On lit qu'il aspira aussi au Royaume de France, comptant sur le grand appui de Philippe II. son beau-pere. Il eut des desseins sur le Trône Imperial, après la mort de l'Empereur *Mathias*; sur le royaume de Chypres qu'il vouloit conquerir; & sur la principauté de Macédoine; que les peuples de ce pays, tyrannisés par les Turcs, lui offrirent. Les Génévois furent obligés de défendre leur ville en 1602, contre les armes de ce Prince, qui fit tenter une escalade en pleine paix. Henri IV. fit un traité avec lui par lequel il lui laissoit le marquisat de Saluces, pour la Bresse & le Bugei. Lorsqu'on lui parla de rendre le marquisat, il répondit: " que le mot » de *reſtitution* ne devoit jamais entrer dans » la bouche des Princes, surtout des guerriers. " Toujours remuant, il s'exposa encore aux armes des François, à celles des Espagnols & des Allemands, après la terrible guerre de la Valteline..... On disoit que son cœur étoit inaccessible comme son pays, &c.

C'eſt avec un Prince de ce caractère, que

Lesdiguieres, franc & loyal va traiter ; c'est avec un guerrier qui l'a souvent battu, que ce Prince très-brave va se rencontrer. La scêne sans doute, fut elle bornée à leurs regards respectifs, seroit interessante. Ils s'abordent, & leur pensée est dans leurs yeux. -- Monsieur, dit le Duc de Savoie, nous nous sommes connus de plus loin, & nous ne pensions pas à nous voir un jour de si près -- Monsieur, répondit le Connétable, de près ou de loin, il suffit de se connoître pour aimer à témoigner une juste estime. J'ai cru que vous m'accordiez la votre, & j'ai saisi l'occasion de m'acquitter, en me chargeant des ordres de mon Roi -- Un brave homme, dit le Duc, sait ce qu'on lui doit, & connoit le prix des sentimens qu'il accorde ; cette pensée, monsieur, me dispense de vous dire combien je suis flatté du choix qui nous rapproche.

Après ces complimens respectifs, ils entrerent en matiere. Tout étant concerté d'avance, il n'y eut guere qu'à signer. Le traité portoit que le Duc mettroit sur pied une armée de quinze mille homme de cavalerie, & de dix mille d'infanterie ; que les François donneroient, à titre d'auxiliaires, dix mille fantassins, & deux mille chevaux ; que le Duc fourniroit

les vivres, les munitions, & l'artillerie; que ces troupes combinées feroient de concert la conquête de l'état de Gênes; & que dans le partage qui en seroit fait, le Roi auroit Gênes, toute la côte orientale, & la partie de la côte occidentale jusqu'à Savone; qu'il auroit Savone & le reste de l'état jusqu'au Comté de Nice, qui faisoit partie des états du Duc.

Les Vénitiens entrerent dans cette ligue. Le secret devoit être absolument gardé. Il le fut; & la ligue n'en fut pas moins découverte. Les Ministres ont des yeux de linx. Ceux d'Espagne sûrent tout, & ne cacherent rien à leur maitre. Ce Monarque, (c'étoit alors Philippe IV.) etonné & surpris fit offrir aux Gênois tous les secours dont ils pouvoient avoir besoin. Leur réponse fut pour lui un nouvel objet d'étonnement. Ils remercioient avec sensibilité, & n'acceptoient rien de tout ce qui leur étoit offert. Cette résolution presente un problême à resoudre. Vouloient ils donner à l'Espagne une idée avantageuse de leurs forces? Comptoient ils beaucoup sur les mesures qu'ils vouloient prendre? Craignoient ils d'introduire chez eux les troupes Espagnoles? Il est probable que leur résolution étoit formée de toutes ces idées reunies.

Au refus des offres de l'Espagne, ils eurent recours au Pape; le Souverain Pontife consentoit à les aider, & il offroit d'engager le Grand Duc à s'unir avec lui; mais l'arrangement ne put avoir lieu parcequ'ils vouloient que l'Espagne entrat dans cette union, sans donner actuellement des secours, & que le Pape ne vouloit pas des Espagnols, dont il étoit mécontent.

Réduits à leurs seules forces, ils penserent au moyen de leur donner toute la réalité qu'elles pouvoient avoir. Ils engagerent des troupes de tous cotés; & sans compter celles qu'ils avoient dejà, & leurs milices ordinaires, ils se virent forts de dix mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Ils armerent dix galéres, & ils pouvoient compter sur les flottes qui étoient dans les ports d'Espagne, de Naples, & de Sicile, qui se rendroient dans leur port s'ils les appeloient à leur secours. Ils crurent ces forces & ces précautions suffisantes pour repousser leurs ennemis, qui ne pouvoient entrer dans leur païs avec une armée redoutable par le nombre, à cause de la difficulté des subsistances.

Mais cette présomption n'étoit pas fondée; & un faux prejugé de cet conséquence pouvoit les perdre sans retour. Lesdiguieres avoit

avoit rassemblé dix mille hommes de pied, & douze cens chevaux; & l'armée du Duc de Savoye étoit composée de huit mille hommes d'infanterie, & huit cens de cavalerie. Il avoit une artillerie formidable. La France envoyoit sur les côtes une grosse flotte pour faciliter les subsistances, & seconder les opérations de ces troupes combinées. Dejà on avoit arrêté à Marseille de petits batimens qui y avoient relaché, & qui transportoient d'Espagne à Gênes cent cinquante mille ducats: le Duc de Guise s'en étoit saisi comme commandant la flotte auxiliaire.

Dans des guerres aussi éloignées du moment où l'on en rend compte, & qui ne presentent que de petits lieux, de petites actions, de petités ruses, de petites pertes, successives & respectives, les motifs & les resultats sont à peu près tout ce qu'on doit presenter au lecteur, autrement il faut se resoudre à faire une gazette plus pleine de mots que de choses; & lorsque cette gazette a été faite par d'autres, les mots étant consacrés, les expressions étant prescrites, les phrases étant soumises à la loi de la répétition, il faut se résoudre à remplacer l'historien par le copiste. Ne m'y determinant qu'avec la plus grande répugnan-

ce, je m'étendrai, le moins qu'il sera possible, sans negliger nulle part l'essentiel.

Lesdiguieres avoit joint à Afti l'armée de Savoye : on tint conseil sur la route que l'on prendroit ; & le Duc de Savoye fit resoudre qu'on marcheroit droit à Gênes par le bas Monferrat. Ce syftême dérangea le plan de défense des Gênois, qui s'etant imaginés qu'on entreroit dans leur pays par le Comté de Nice, s'étoient particulierement attachés à fortifier Vintimille, Port-Maurice, Albenga, & Savone. Dès qu'ils furent inftruits du projet de l'ennemi, ils se mirent en état de s'y opposer.

Il n'y avoit que deux routes pour aller du bas Monferrat à Gênes ; celle de Gavi & celle de Rosiglioné, toutes deux fort difficiles, mais la derniere surtout, où l'on jugeoit impossible de faire passer de l'artillerie. Les Gênois avoient en avant sur ces deux routes Ovada, & Novi ; mais ils crurent d'abord devoir abandonner ces deux poftes, & s'occuper uniquement à mettre en bon état de défense Rossiglioné, & Gavi. On ajouta à ces deux places divers ouvrages, & on y envoya une bonne garnison. On songea ensuite à la capitale. Gênes étoit dominée par des montagnes qui l'environnoient de tous cotés : on s'en assura en les envelop-

pant d'un retranchement. Après ces premieres dispositions on élut des commandans. Jean Jérome D'Oria fut nommé Capitaine Général. Il avoit été au service d'Espagne, & s'y étoit acquis beaucoup de réputation dans les guerres de Flandres. Mais il étoit bien vieux. Charles D'Oria fut choisi pour commander dans la ville.

Jean Jérôme D'Oria blama fort la résolution qu'on avoit prise d'abandonner Novi & Ovada. Il fit sentir que l'on étoit interessé, de toutes façons, à retenir les ennemis loin de Gênes; que l'on auroit par là le temps d'achever les nouveaux ouvrages qu'on ajoutoit à ceux qui protegeoient deja cette place; que l'on recevroit durant cet intervalle les secours qu'on esperoit de Naples, de Sicile, du Milanez; qu'enfin rien n'étoit tant à craindre que de voir Gênes assiegée, & qu'on ne pouvoit prendre trop de précautions pour en reculer l'instant. Mais quand il eut visité ces places, il trouva Ovada & Rossiglioné même hors d'état d'être défendus. Il les abandonna pour porter toutes ses forces du coté de Gavi; passage d'autant plus important que c'étoit le seul par lequel les ennemis pussent conduire leur artillerie. Il jetta quelque monde dans Novi; & pour être à portée de soutenir Gavi, il se plaça à Voltaggio.

A peine étoit-il sorti d'Ovada que les ennemis y arriverent, & ils s'en emparerent sans résistance. Ils avoient traversé le bas Monferrat par les deux chemins dont j'ai parlé; Lesdiguieres tirant sur Gavi, & le Duc de Savoye sur Rossiglioné. Les François avoient trouvé quelque opposition dans le Monferrat. Capriata avoit fermé ses portes: mais on avoit pris de force cette ville. Tandis qu'un détachement des troupes Françaises s'emparoit d'Ovada, Lesdisguieres faisoit sommer Novi. On n'avoit pas eu le temps necessaire pour pourvoir à sa défense; & il fut contraint de se rendre. Après ces expéditions les ennemis furent obligés de demeurer sans rien faire, en attendant leur artillerie. On n'étoit encore qu'au quinze de Mars. Les pluies avoient fait déborder les Rivieres, & avoient gaté tous les chemins. On avoit trop peu de chevaux & de bœufs; l'on ne pouvoit faire marcher que la moitié de l'artillerie à la fois, & il falloit ensuite attendre qu'on eut renvoyé les chevaux pour trainer l'autre moitié. Durant ce temps les François voulurent tenter d'emporter Gavi l'epée à la main; mais ils furent repoussés avec perte. Benoit Spinola, Capitaine de réputation, commandoit dans cette place, où il s'étoit bien retranché,

& avoit quinze cens hommes de garnison. Les gens du Duc de Savoye ne furent pas plus heureux à Rossiglioné. Quoiqu'on eut résolu de l'abandonner, Jacques Spinola s'y étoit jetté avec cinq cens hommes de milices de Bisagne. Ces heureux succés encouragerent les Gênois; & Spinola resta dans Rossiglioné, dans le dessein de s'y maintenir encore quelque temps.

Les Gênois avoient envoyé quatre cent mille ducats dans le Milanez, & ailleurs pour y lever des troupes; quelques compagnies de ces nouvelles levées étant arrivées eurent ordre de se jetter dans Gavi; mais elles furent rencontrées par les François, qui les battirent, & les dissiperent. Cependant le Duc de Savoye avança en force sur Rossiglioné. Spinola vit bien qu'il falloit se retirer. Le Duc s'en empara pres que sans resistance. La garnison prit la fuite: une partie se jetta dans le chateau de Mazoné sur la route de Gênes, le reste courut, toujours fuyant, jusqu'à la mer. Les ennemis s'avancerent jusqu'à Campo, & un détachement s'approcha de Mazoné; mais ce chateau étoit fort, quoique petit. Il y avoit deux pieces de canon, des vivres, des munitions, une garnison suffisante; & le Duc de Savoye fut obligé de s'arrêter.

L'ennemi n'étoit plus qu'à sept lieues de Gênes, & l'on n'avoit presque encore rien fait pour mettre cette capitale dans un veritable état de défense. Les retranchemens qu'on avoit ordonnés, pour renfermer les montagnes qui la commandoient, étoient à peine commencés. Il n'y avoit ni cannoniers exercés, ni même de canons montés sur les remparts. Gênes étoit surchargée de gens qui s'y refugioient tous les jours; & il n'y avoit que peu de bled dans les magazins. La desertion avoit considerablement affoibli les troupes de la République, & l'on n'avoit aucunes nouvelles des levées qu'on faisoit faire dans le Milanez. La prise de Rossiglioné jetta dans Gênes une consternation d'autant plus grande que la sécurité y sembloit parfaite. Un écrivain Gênois compare cette consternation à celle des Romains après les défaites de Trasimene, & de Cannes (*). La frayeur grossissoit le danger. Les habitans de la campagne, qui accouroient de toutes parts dans la capitale, repandirent le bruit que Mazoné étoit pris, & que les ennemis les suivoient de près. (Ils avoient pris pour des ennemis, des soldats de la garnison de Rossiglioné qui fuyoient.) La confusion étoit étrangée: les uns

(*) *Capriata liv.* 8.

venoient se renfermer dans Gênes, les autres en sortoient avec précipitation, & passoient à Livourne avec leurs meilleurs effets. Le Sénat aussi allarmé que le peuple, crût l'état très-en danger, & resolut de se borner à la défense de Gênes. On y fit revenir sur des galéres la garnison de Savone, & on rappella les garnisons de Gavi & de Voltaggio. Mais Jérome D'Oria qui ne s'effrayoit pas aisément, ne se hata pas de les ramener.

Ce Général s'apperçut bien que l'ordre du Sénat avoit été dicté dans le premier instant de la crainte: il écrivit qu'on ne pouvoit exécuter cet ordre sans mettre l'état dans le plus grand danger: qu'on ne pourroit retirer les garnisons de Gavi, & de Voltaggio, en presence de l'ennemi, sans courir risque de les faire tailler en pieces; qu'au reste il n'y avoit aucunes raisons de se décourager; que si l'on avoit pris Rossiglioné, on savoit que cette place n'étoit pas en état de tenir; que l'ennemi ne pouvoit tirer de grands avantages de cette prise, puisque la route qu'elle lui ouvroit étoit impraticable à l'artillerie; que tant que les Génois seroient maitres de la route de Gavi, il n'y avoit rien à craindre pour la capitale; & qu'il falloit par conséquent se bien donner de garde

d'abandonner Gavi & Voltaggio, qui défendoient cette route.

Le Sénat se rendit à d'aussi bonnes raisons, mais il rappella à Gênes Jerome D'Oria, & Benoit Spinola qui commandoit dans Gavi, afin que ces deux Généraux, sur lesquels on comptoit beaucoup, pussent aider le conseil de leurs lumieres. Ils arriverent le samedi saint, & le jour de Pâques on renvoya par leur inspiration à Savone, la garnison qu'on en avoit fait venir, & qui n'avoit pas encore eu le temps de débarquer. Ainsi les Gênois commencerent à se rassurer trois jours après la prise de Rossiglioné, qui leur avoit causé tant de craintes. Il leur arriva dans le même temps du Milanez deux mille hommes d'infanterie, & deux cens chevaux. Ce secours acheva de dissiper les inquietudes, & l'on fit défendre à tous ceux qui étoient dans la ville d'en sortir, ou d'en faire enlever leurs meubles. On s'occupa ensuite à travailler aux fortifications, & aux batteries. Tout le monde s'y employa avec une ardeur inconcevable. Les citoyens les plus diſtingués, le Moines, ler Dames même se mêlerent aux ouvriers ; & personne ne s'exempta d'un travail qui interessoit la sureté commune.

Durant ce temps le Duc de Savoie s'étois

emparé de Sassello , petite place qui couvre Savone : puis, tout-à coup retournant sur ses pas, il s'étoit avancé jusqu'à Carosio , poste situé entre Voltaggio & Gavi. Jerome D'Oria marcha à Sassello, qu'il reprit aisément, tandisque Thomas Caracciolo se chargeoit de veiller à la défense de Gavi & de Voltaggio. La derniere de ces deux places étoit une ville fort peuplée & assez riche , mais absolument démantelée . Il y avoit un petit chateau absolument ruiné. Comme ce poste avoit paru important dans les circonstances où l'on se trouvoit, on l'avoit fortifié par quelques retranchemens, & il n'y avoit pas moins de cinq mille hommes d'infanterie avec quatre vingt chevaux. Lesdiguieres étoit depuis assez longtemps dans l'inaction vis-à-vis de Gavi. Voltagio étoit menacé par le Duc de Savoie; mais l'un & l'autre ne pouvoient rien faire sans leur artillerie, qu'ils attendoient avec assez d'impatience.

Cependant le Duc de Savoie envoya reconnoître les retranchemens qui couvroient les approches de Voltaggio. Les troupes qui gardoient la tête de ces retranchemens ayant pris la fuite dès qu'elles apperçurent les gens du Duc, ceux-ci s'en emparerent. Caracciolo fit

aussitôt sortir quatre cens hommes pour les en chasser. Le Duc, de son coté, s'avance avec toutes ses forces pour soutenir son détachement; & Caracciolo sortant lui même de Voltaggio avec le reste de ses troupes se mit en ordre de bataille. Le combat s'engagea, & les Gênois furent battus. Carracciolo après avoir chargé, la pique à la main, & avoit fait des prodiges de valeur, fut fait prisonnier. Le Duc poursuivit les Gênois jusque dans le faux bourg, où il ne laissa pas que de perdre du monde, mais dont enfin il demeura maitre. Il attaqua tout de suite la ville, qui n'étoit séparée de ce fauxbourg que par un ruisseau. Les Gênois se defendirent encore vivement, mais ils furent à la fin contraints de se retirer dans le chateau. Ils n'y purent tenir long-temps, manquant de vivres, & de munitions, & ils se rendirent après qu'on leur eut promis de leur laisser la liberté de se retirer à Gênes. Cette capitulation n'étoit que verbale; & tandis qu'on la négocioit, le feu prit à quelques mines qui firent sauter en l'air beaucoup de monde, tant des assiegeans que des assiegés. Le Duc regarda cet accident comme une trahison, & sans avoir égard à une capitulation qu'il prétendit que les assiegés avoient violée,

il fit saccager Voltaggio . Ses soldats y firent un butin considerable , & y commirent de grands desordres. Les Gênois perdirent dans toutes ces affaires plus de deux mille hommes, tant tués que prisonniers . Leurs principaux officiers furent pris. La perte du coté du Duc de Savoie ne fut guere moins considerable.

La prise de Voltaggio repandit dans Gênes moins de consternation que n'avoit fait celle de Rossiglioné, mais on n'en sentit pas moins les conséquences . Il n'y avoit plus que Gavi qui fermat aux ennemis la route de Gênes ; & l'on étoit fort incertain si l'on s'obstineroit à le défendre . Ceux qui étoient d'avis qu'on l'abandonnat, representoient que la République n'avoit pas plus de troupes qu'il ne lui en falloit ; & qu'au lieu de s'exposer à perdre la garnison de Gavi, comme on avoit perdu celle de Voltaggio, il paroissoit plus à propos de rappeller cette garnison pour l'employer à la défense de la capitale. D'autres, au contraire, soutenoient qu'il falloit tacher de conserver Gavi, quand on devroit y voir perir toute la garnison; que ce n'étoit qu'en arrêtant l'ennemi à chaque pas , qu'on trouveroit le moyen de ruiner ses forces, & le temps de recevoir les renforts qu'on attendoit.

Tandis que les Gênois deliberoient s'ils défendroient Gavi, le Duc de Savoie vouloit, sans s'arrêter à cette place, marcher à Gênes, dont Voltaggio lui ouvroit suffisamment le chemin. Mais Lesdiguieres qui étoit toujours devant Gavi, prétendit qu'on ne pouvoit sans imprudence laisser derriere soi cette ville, dont la garnison, qui étoit considerable, pouvoit en cas d'échec, couper la retraite, ou du moins arrêter les convois. Le Duc se rendit à d'aussi bonnes raisons ; & l'artillerie si long-temps attendue étant enfin arrivée, on se disposa à ouvrir la tranchée, & à disposer des batteries : mais dans ce temps-là même la garnison recevoit ordre d'évacuer la place. Trois mille hommes tenterent de sortir à la faveur des ténébres, & de se retirer dans le Milanez. Quoiqu'il n'y eut que deux lieues de distance, ils trouverent les chemins si rompus qu'ils craignirent de ne pouvoir faire cette route dans la nuit, & sans être decouverts. Ils prirent donc le parti de rentrer : mais le lendemain ils obtinrent un sauf-conduit, & les ennemis entrerent dans Gavi.

Le chateau n'étoit pas évacué, & l'Officier qui y commandoit, étoit determiné à se defendre. Quelques volées de canon eurent bientôt

fait bréche; & il demanda une tréve de trois jours pour informer le Sénat de la situation où il se trouvoit, & en recevoir la réponse. Le courrier revint au bout de trois jours, avec ordre de se défendre, & assurance d'un prompt secours; mais les ennemis l'arrêterent; & l'Officier Gênois, ne recevant point de réponse, capitula. On croit entrevoir que le malheur des Gênois venoit en partie de ce que les affaires n'étoient pas trop bien conduites. Le temps surtout se passoit en déliberations : les Généraux ennemis, plus maitres de leurs resolutions, & de leur conduite que les Généraux de la République, avoient nécessairement un grand avantage sur eux. Je n'établirai pas mieux mon opinion, parcequ'elle peut être fausse, mais il me semble qu'elle a la vraisemblance en sa faveur.

Des événemens si favorables aux ennemis les mettoient en état de s'avancer jusqu'à Gênes sans opposition. Le Duc de Savoie brûloit d'impatience d'y marcher; mais Lesdiguieres s'y opposa. Il étoit survenu quelques brouilleries entre le Duc & lui. Lesdiguieres se plaignit que le Duc remplissoit mal le traité fait à Suze; que l'armée étoit toujours obligée d'attendre après l'artillerie; que les ma-

gasins n'étoient pas fournis suffisamment de vivres & de munitions. Il declara que le Duc par le traité étant chargé de toutes ces choses, il devoit commencer par y pourvoir; & que pour lui, il ne partiroit point qu'il ne vit les magasins bien établis avec des vivres pour trois mois. Le Duc fut obligé de consentir aux demandes du Connétable; mais pour ne pas laisser ses troupes oisives, il envoya le Prince de Piemont avec six ou sept mille hommes pour s'emparer de la côte occidentale de Gênes, dont par le traité de Suze il devoit rester en possession. Quelques milices Gênoises étoient entrées dans la Principauté d'Oneille, qui avoit autrefois appartenu aux Gênois, mais qui, depuis, avoit passé au Duc de Savoie. Elles s'en étoient emparées, & avoient voulu se saisir de Préla, petite ville voisine, mais deux mille Piemontois étoient venu au secours, avoient dégagé Préla, & dissipé ces milices. Le Prince de Piemont marcha vers Piévé, sur les frontieres de la Principauté d'Oneille, & y arriva sans avoir trouvé d'obstacles aux défilés par lesquels il lui fallut passer. Piévé étoit aux Gênois. C'étoit une ville riche, & peuplée comme Voltaggio, mais aussi mal fortifiée. Jérome D'Oria

eut ordre de s'y jetter avec mille hommes de troupes reglées : il y joignit quinze cens hommes de milice, & s'y enferma, resolu de s'y defendre jusqu'à l'extremité ; mais bien sûr de ne pouvoir pas tenir long-temps dans une si mauvaise place.

Son unique esperance étoit que les ennemis ne pussent faire venir leur artillerie ; il tint en effet dans plusieurs postes, au dehors, durant quatre jours : enfin le canon étant arrivé, le cinquieme, ses gens furent bientôt obligés de rentrer dans la ville avec précipitation. On parla de capitulation ; mais l'Officier chargé de la négocier n'eut pas le soin de s'informer si celui avec qui il la traitoit, étoit suffisamment autorisé. Cette imprudence coûta cher aux Gênois. Ils avoient éteint leurs mêches sur la foi de la capitulation, lorsque tout-à-coup les assiegeans, desavouant celui qui l'avoit signée, rompirent les portes, se repandirent dans la place, & auroient fait main basse sur toute la garnison, si le Prince de Piemont, informé de ce qui s'étoit passé, n'avoit arrêté le carnage. Il y perit plus de deux cens hommes, dont une partie se tua en se précipitant du haut des murailles pour se sauver. On fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trou-

va D'Oria. Il n'y eut que deux officiers qui se sauverent dans le chateau, & ne se rendirent qu'à condition qu'ils auroient la liberté de se retirer où ils voudroient. Voilà encore une perte considerable, & un événement malheureux causés par un défaut d'attention.

La prise de Piévé, & de la plus grande partie de la garnison, laissa sans défense toutes les villes de la côte occidentale de l'État de Gênes, excepté Savone. Albenga, Alassio, Oneille, Port-Maurice, San-Remo, Vintimille, se haterent de se soumettre au Prince de Piemont. Le chateau de Vintimille voulut resister, mais il fut obligé de se rendre au bout de huit jours de siege. Les autres places, moins importantes que celles que je viens de nommer, ouvrirent leurs portes. Il n'y eut que Triora sur les frontieres du côté de Nice, qui à la faveur de sa situation avantageuse, se soutint contre l'attaque qu'il essuya.

Le Duc de Savoie ne perdoit cependant pas de vue le dessein qu'il avoit de marcher à Gênes. Il avoit fait de gros magasins à Gavi; il avoit transporté son artillerie à Voltaggio, il avoit assemblé beaucoup d'échelles, il avoit fait réparer les chemins, il s'étoit emparé de divers postes, & entr'autres de Savignoné qui
lui

lui ouvroit la vallée de Bisagno, par où l'attaque de Gênes étoit plus facile que de tout autre coté. Les Gênois n'entreprirent point de le troubler dans ces opérations. Tout leur manquoit, les troupes, l'argent : ils n'avoient que le courage. On avoit monnoyé la vaisselle des particuliers : mais ce foible secours ne pouvoit long-temps suffire. On devoit recevoir de grosses sommes d'Espagne ; mais on n'avoit osé les embarquer, de crainte de la flotte Française qu'on s'attendoit à voir, à chaque instant, sur les côtes de Gênes. Les levées de soldats qu'on avoit faites, s'étoient dissipées par les désertions, ou avoient péri aux affaires de Voltaggio, de Gavi, & de Piévé. Celles qu'on avoit ordonnées depuis, n'arrivoient point. On craignoit que quarante vaisseaux qui armoient en Hollande ne se joignissent à la flotte d'Angleterre, pour renforcer celle que les François avoient à Marseille ; & que ces forces reunies ne tombassent sur la Corse. (*) Les prepara-

(*) *Il est très-vrai que le Connétable s'étoit assuré de vingt vaisseaux en Hollande. C'étoit Bellugeon, qui étoit allé faire cette négociation. Les vaisseaux devoient être fournis d'armes, de munitions de guerre, & de bouche pour six mois. Ils devoient être prêts à partir dans le mois de Mai. L'accord étoit de payer cinq mille livres par mois pour chaque navire.*

tifs de guerre que faisoit le Grand Duc de Toscane, sembloient menacer Sarzane, & Sarzanello, places sur lesquelles ce Prince avoit des prétentions. Il falloit y envoyer des garnisons, & faire passer en Corse assez de monde pour garantir cette île d'une invasion. Ce fut tout ce que les Gênois purent faire. Le reste de leur attention fut donné aux fortifications de la capitale, & l'on continua de perfectionner leurs ouvrages, auxquels on n'avoit cessé de travailler avec toute l'ardeur possible depuis la prise de Rossiglioné.

Les Gênois au comble de leurs alarmes touchoient pourtant au moment de leur délivrance. Leurs galéres arriverent d'Espagne, & leur apporterent plusieurs millions de ducats. Cet argent, arrivé dans un temps où ils en avoient le plus pressant besoin, & dans des circonstances ou ils ne se flattoient pas de le recevoir, releva leurs esperances. Avec d'aussi bonnes ressources les soldats ne leur manquerent pas. Il leur vint près de trois mille hommes du Milanez. On leur en amena quatre mille de Naples. Quelques jours avant ils en avoient reçu quinze cens du même endroit: la Sicile leur en fournit huit cens. Ils en tirerent encore de divers cotés; de sorte qu'en peu de temps il se

trouva à Gênes quinze mille hommes de bonnes troupes, commandés par d'excellens Officiers, sans compter les milices du pays, & les compagnies bourgeoises. D'ailleurs les Puissances d'Italie avoient trop d'intérêt à protéger Gênes, pour l'abandonner dans les facheuses conjonctures où elle se trouvoit. La flotte Espagnole, forte d'environ quarante galéres, se rendit dans le port de Gênes. Le Pape & le Grand Duc qui lui avoient donné quelques inquietudes, loin de se déclarer contre eux, joignirent leurs galéres à celles d'Espagne; & Gênes qui, peu auparavant, se croyoit à la veille de succomber, se trouva par ces secours inesperés en état de faire tête, tant sur terre que sur mer, à des ennemis qui s'étoient flattés de n'avoir presque plus de resistance à essuyer.

Les Gênois avec toutes ces forces ne jugerent cependant pas à propos de tenter de reprendre les places qu'ils avoient perdues. Ils craignirent en éloignant leurs troupes, d'exposer leur capitale aux insultes de l'armée ennemie, qui en étoit voisine. Ils se contenterent de mettre Gênes & Savone en état de ne rien craindre, & de laisser les ennemis se ruiner d'eux-mêmes. Ce systême étoit d'autant meilleur que les places qu'on avoit prises étoient

de peu de défense, & par conséquent obligées de se rendre à celui qui seroit maitre de la campagne. Les Gênois ne tarderent pas à le devenir.

En effet la fortune avoit totalement changé pour eux; & autant ils avoient accrû leurs forces, autant leurs ennemis s'étoient affoiblis. La flotte qui devoit seconder les opérations du Duc de Savoye & de Lesdiguieres, n'avoit fait que parôitre; celle des Gênois & de leurs alliés l'avoit forcée de se retirer en Provence. Louis XIII. assez occupé dans son royaume par les troubles que les Huguenots y causoient, ne pouvoit faire passer des renforts en Italie: les troupes Françaises & Piemontoises souffroient du défaut de vivres: on leur enlevoit à tous momens leurs convois; les soldats qui s'éloignoient tant soit peu du camp étoient assommés par les paysans. La désertion se mit dans l'armée, que les maladies acheverent de détruire. Les habitans de la vallée de Polsevera enleverent quatre ou cinq cens bœufs qui servoient à traîner l'artillerie, & les ennemis se trouverent par-là hors d'état de rien faire, jusqu'à ce qu'il leur fut venu de France des chevaux qui ne pouvoient arriver de long temps. Enfin la mesintelligence redou-

bla entre le Duc de Savoye & Lesdiguieres, qui depuis leur entrée dans l'état de Gênes n'avoient presque rien fait de concert. Dans ces heureuses conjonctures le Duc de Féria, Gouverneur de Milan, se préparoit à marcher au secours des Gênois avec une armée de vingt mille hommes. Il ne s'agissoit plus du siege de Gênes. L'armée combinée de France & de Savoye étoit réduite à six ou huit mille hommes de pied, & à deux mille quatre cens chevaux. Les garnisons qu'on retira de la plupart des postes, dont on s'étoit emparé la grossirent peu. Elle songea à faire promptement sa retraite, & elle reprit le chemin par où elle étoit venue.

Elle jetta quelques troupes dans Novi & dans Gavi, & laissa dans cette derniere place tout son gros canon, au nombre de dix-neuf pieces, qu'elle ne pouvoit emporter. Elle mit le feu à Voltaggio, & entra dans le Monferrat. Elle arriva à Acqui vers la moitié de juin, & s'y reposa six jours. Ensuite le Prince de Piemont partit avec un détachement considérable, dans le dessein de former le siege de Savone. Mais ce dessein n'étoit pas serieux, & il revint sur ses pas.

Les Gênois n'eurent pas de peine à repren-

dre les places que le Prince de Piemont leur avoit enlevées dans la partie occidentale : il y avoit laissé peu de monde. Dans toute la partie du Nord tout fut repris également, mais avec moins de facilité.

Ils pousserent plus loin leurs avantages ; car ils entrerent dans les états du Duc Savoye, & y firent des conquêtes. A l'égard du Duc de Lesdiguieres, il revint en France, comme je l'ai dit, assez peu content de son voyage. La fortune l'avoit mal servi, & le Duc de Savoye encore plus mal Il ne fut satisfait que de son armée qui se montra toujours avec l'ardeur, la confiance, & la docilité que son nom inspiroit depuis long-temps au soldat François. Il y avoit dans cette armée des Généraux, des Colonels, & des Officiers des premieres Maisons du Royaume. Le Connétable fut obligé d'admirer leur bravoure & leur infatigabilité. Quand je me represente les horribles chemins, & les affreuses montagnes qui sans cesse s'opposoient à leur brillante ardeur, quand je pense encore que ces hommes, petits-maitres à la cour, étoient si parfaitement soldats dans la Ligurie, je crois qu'un songe m'abuse. Ils venoient faire du mal à une nation dont j'ecris l'Hiftoire, & à laquelle je suis attaché; mais l'eftime de la va-

leur est indépendante des motifs de la guerre. Par une suite de ce sentiment je céde au plaisir de les nommer, & je joins quelques notes à leur nom.

Le Maréchal de Créqui. --- Il fut Pere de celui dont le courage extraordinaire, & la science profonde forcerent le grand Condé, qui ne l'aimoit pas, à dire à Louis XIV. *V. M. vient d'acquerir le plus grand homme de guerre qu'elle ait eu*. Il étoit petit fils de celui, que son duel contre Don *Philippin*, fils naturel de Savoye, rendit si célébre dans l'Europe. Cette querelle vint d'une écharpe. *Créqui* ayant emporté un fort sur les troupes du Duc de Savoye, Don *Philippin* pressé de se retirer, changea son habit pour celui d'un simple soldat, sans faire attention qu'il laissoit une belle écharpe devenue le partage d'un homme du regiment de *Créqui*. Le lendemain un trompette des troupes de Savoye vint demander les morts: *Créqui* le chargea de dire à Don *Philippin* qu'il fut soigneux à l'avenir de conserver les faveurs des dames. Ce reproche irrita Don Philippin, qui lui envoya un cartel. Le François porta par terre le Savoyard, d'un coup d'épée, lui donna la vie, & un chirurgien pour le panser. On fit courir le bruit que Cré-

qui s'étoit vanté d'avoir eu du sang de Savoye. Don Philippin, indigné, l'envoya appeller une seconde fois. Mais il ne fut pas plus heureux que la premiere : il laissa la vie près du Rhone.--- Le Maréchal de Créqui, qui donne lieu à cet article fut aussi brave que son aïeul, & que son fils.

Villeroi -- Il fut Gouverneur de Louis XIV. qui le fit Duc & Pair, & Maréchal de France; chef du conseil Royal des finances. -- Il étoit fils de celui dont Henri IV. fit le portrait dans les termes qui suivent, un jour qu'il s'entretenoit avec ses courtisans des talens de ses différens miniſtres. --- » Villeroi a une grande » routine dans les affaires, & une connoissan» ce entiere dans celles qui se sont faites de » son temps, auxquelles il a été employé dès » sa premiere jeunesse. Il tient un grand or» dre dans l'adminiſtration de sa charge, [il » étoit Secretaire d'État] & dans la diſtribu» tion des expeditions qui passent par ses » mains. Il a le cœur généreux; n'eſt nulle» ment adonné à l'avarice, & fait paroître » son habilité dans son silence, & sa grande » retenue à parler en public. Cependant il ne » peut souffrir qu'on contredise ses opinions, » croyant qu'elles doivent tenir lieu de raison.

» Il les réduit à temporiser, à patienter, & à » s'attendre aux fautes d'autrui ; de quoi je me » suis pourtant très-bien trouvé. » Cet homme rare avoit épousé une femme plus rare encore, & très-digne de lui. L'esprit, la beauté, la raison, la douceur, l'égalité, la modestie rendirent Madeleine de *L'Aubespine* un des premiers ornemens de la cour de Henri IV. *Ronsard* la célébre dans un sonnet où il lui conseille *de substituer les lauriers dûs à son merite, à* L'Aubespine *qui forme son nom*.

Arpajon --- D'une ancienne famille de Rouergue, qu'on fait descendre des anciens Comtes de Toulouse. Il servit de très-bonne heure ; contribua beaucoup à sauver Casal, le Monferrat, & le Piemont, se trouva à la prise de 32. villes en Franche-Comté, se rendit maitre de Lunéville, & de quelques autres places, & mit toute la Guienne dans le devoir en 1642. Trois ans après, les Turcs menaçant l'isle de Malthe, il alla offrir ses services au Grand-Maitre, qui le fit chef de ses conseils, & Généralissime des armées de la Réligion. Le Grand-Maitre, *Jean Paul Lascaris*, & son Ordre, pénétrés de reconnoissance pour le zele avec lequel il avoit pourvu à la sureté de Malthe, lui accorderent pour lui, & pour ses de-

scendans ainés, le privilege de mêler à leurs armes, celles de la Réligion, de nommer Chevalier en naissant, au choix du pere, un de leurs enfans, qui seroit Grand-Croix à l'age de 16. ans. Ce privilege, après l'extinction des mâles, a été continué à la fille du dernier rejetton de cette famille, mariée au Maréchal de Mouchi, Noailles.

Bassompierre [*] --- Il fut Maréchal de France & Colonel-Géneral des Suisses. Le Cardinal de Richelieu, qui avoit à se plaindre de sa langue caustique, & qui craignoit tous ceux qui pouvoient l'obscurcir, le fit mettre à la Bastille en 1631. Bassompierre avoit prévu l'ascendant que la prise de la Rochelle (le boulevard des Protestans) donneroit à ce Ministre; aussi dit il dans cette occasion: vous verrez que nous serons asséz fous pour prendre la Rochelle. Il passa le temps de sa prison à lire & à écrire. Un jour il feuilletoit beaucoup la bible: Malleville lui demanda ce qu'il cherchoit! *Un passage que je ne saurois trouver*, lui dit le Maréchal; ce passage étoit une porte pour sortir de sa prison. Il n'eut sa liberté qu'après

(*) *On observe qu'il n'y fit qu'un voyage de six semaines, pour remplacer le Maréchal de Créqui qui étoit tombé malade.*

la mort du Cardinal. Quand il l'obtint il étoit devenu fort gros, faute d'exercice. La Reine lui demanda: *Quand il accoucheroit*? -- *Quand j'aurai trouvé une sage femme*, répondit il. Louis XIII. lui demanda son age, à peu près dans le même temps; il ne se donna que 50. ans. Le Roi paroissant surpris -- *Sire*, dit Bassompierre, *j'en retranche dix années passées à la Bastille, parceque je ne les ai pas employées à vous servir*. (Voilà bien le courtisan) Bassompierre étoit un très-bel homme, d'un esprit présent, leger, vif & agréable, d'une politesse noble, & d'une gênérosité rare. La Duchesse D'Aiguillon, niece du Cardinal de Richelieu, lui offrit cinq cens mille livres pour en disposer comme il lui plairoit. *Madame*, lui dit-il en la remerciant: *votre oncle m'a fait trop de mal, pour recevoir de vous tant de bien*.

Bouteville -- fils de Louis de Montmorenci. Il avoit herité de la bravoure de son pere, mais il la poussa si loin qu'elle lui devint funeste. La fureur des duels étoit alors extréme, malgré les édits de Henri IV., & de Louis XIII. les premieres nouvelles qu'on se demandoit le matin étoient: *qui est ce qui se battit hier?* & l'après diné: *savez vous qui est-ce qui s'est*

battu ce matin. Bouteville participa plus qu'un autre à cette manie. Si quelqu'un lui disoit: *un tel est brave*, il alloit le trouver sur le champ, & la premiere proposition étoit: *on m'à dit, Monsieur, que vous étiez brave, il faut que nous nous battions ensemble*. Il s'acquit une grande réputation dans ces malheureux combats, & tua le Comte de Thorigni en 1626. L'année suivante, le Comte de Chapelles [*François de Rosmadet*) & lui se battirent le 12. Mai, contre le Marquis de Beuvron, & le Marquis de Bussi (*Henri D'Amboise*) qui fut tué par le Comte de Chapelles. Les deux vainqueurs voulurent chercher un asile en Lorraine; mais ils furent pris à Vitry-le-brulé, & eurent la tête tranchée à Paris le 21. Juin 1627. Ils moururent l'un & l'autre avec la plus grande fermeté, & ne voulurent pas qu'on leur bandat les yeux sur l'echaffaud. Bouteville malgré son humeur querelleuse eut des amis qui lui furent très-attachés. De ce nombre étoit le commandeur de *Valençai*, (depuis Cardinal) qui avoit alors une telle démangeaison de tirer l'épée, qu'il voulut l'appeller en duel, quoiqu'il fut son ami veritable, parcequ'il ne l'avoit pas pris pour second, dans un duel arrivé trois jours auparavant. Cette querelle ne fut appaisée

que par une autre que Bouteville prit, de gaieté de cœur, contre le Marquis de *Portes*, ou Valençai servit de second contre *Cavoie* -- Bouteville fut pere du fameux Maréchal de Luxembourg.

Choiseul [Duplessis Pralin.] --- Il se signala en plusieurs sieges & combats, dès sa jeunesse. Il fut fait Maréchal de France en 1645. Gagna la bataille de *Trancheron* en 1640. L'exploit le plus éclatant de cet homme illustre fut la victoire de *Rhetel*, où il défit entierement, l'an 1650., le Maréchal de *Turenne* qui commandoit l'armée Espagnole. Cette journée fut un jour de triomphe pour la cour, dont la tranquillité dependoit du sort des armes. Choiseul avoit été choisi l'année d'auparavant pour être Gouverneur de *Monsieur*. Il fut fait Cordon-bleu en 1662., Duc & Pair l'année d'après. Il mourut à Paris en 1675. à 78. ans, également recommandable par sa valeur, ses services, & sa fidelité. Le Maréchal de Choiseul passoit pour être plus capable d'exécuter un projet que de le former. Il avoit, dit on, plus d'experience que de talent, & plus de bon sens que de genie. [Quand on a été grand homme à la guerre, sans beaucoup de génie, il faut qu'on ait eu éminem-

ment les autres qualités.) Louis XIV. l'estima & l'aima tant qu'il veçut. Le Maréchal ne pouvant pas faire la campagne de 1671., à cause de son age, dit à ce Monarque, dans sa douleur, qu'il portoit envie à ses enfans qui avoient l'honneur de le servir; que pour lui il souhaitoit la mort puisqu'il lui étoit devenu inutile. Le Roi lui dit, en l'embrassant, Monsieur le Maréchal, on ne travaille que pour approcher de la réputation que vous avez acquise: il est agréable & juste de se reposer après tant de victoires.

J'ai dit que le principal motif de la France en offrant au Duc de Savoye de le seconder dans son entreprise contre les Gênois, étoit d'affoiblir autant qu'il étoit possible l'enorme puissance de la Maison d'Autriche. Cette Maison avoit depuis plusieurs années assuré la communication de ses divers états, en faisant bâtir des forts à l'entrée de la Valteline. Plusieurs Princes, allarmés comme elle de ces précautions menaçantes s'étoient ligués avec elle pour obliger l'Espagne à se dessaisir de ces forts; & il avoit été convenu qu'on les remettroit entre les mains du Pape, pour être démolis dans l'espace de trois mois. Le Pape en avoit effectivement pris possession, mais ils

subsistoient toujours. Louis XIII. étoit décidé à s'en emparer, mais prevoyant bien que l'Espagne s'y opposeroit ouvertement, il avoit cherché à occuper ailleurs ses forces; & c'étoit dans cette intention qu'il avoit aidé le Duc de Savoye à porter la guerre dans l'état de Gênes. Sa présomption fut justifiée. Les forces de l'Espagne employées à soutenir les Gênois, ne furent plus un obstacle au succés du projet contre la Valteline. Le Monarque François jugea cependant à propos de confier cette entreprise à la négociation. Le succés repondit à la sagesse des vues. Un traité d'accommodement fut signé a Mousson, en Arragon, entre les Rois de France, & d'Espagne; & les Gênois y furent compris. Le Roi de France s'engagea à porter le Duc de Savoye à accorder aux Gênois une trêve de quatre mois, & à nommer deux arbitres pour terminer leurs differends. Le Roi d'Espagne, de son coté, promit de déterminer les Gênois à consentir à la trêve, & à l'arbitrage, & l'on convenoit definitivement que si dans les quatre mois l'accommodement n'étoit pas conclu, les deux Rois s'employeroient à le terminer eux même.

La necessité couvroit les motifs de la France, & faisoit, dans cette circonstance, comme AN. 1626.

dans tant d'autres, l'office de la raison, car elle est bien souvent la raison des Princes. Ses troubles interieurs la forçoient à se replier sur elle même. Mais le Duc de Savoye qui n'avoit pas les mêmes motifs pour se renfermer dans le cercle de ses états, auroit bien voulu se promener de nouveau dans celui de Génes, esperant que ce seroit avec plus de fruit; & il étoit au desespoir d'un traité qui lui lioit les piès & les mains. Il avoit fait d'ailleurs assez de dépense pour souhaiter raisonnablement de pouvoir s'en dédommager. Enfin il céda à la force, mais en chicanant, en se permettant des infidélités de plus d'un genre, & des hostilités indiscrétes & assez majeures. La tréve étoit signée, mais la guerre subsistoit. En se permettant des torts, il engageoit les Gênois à s'en permettre. Les siens augmentoient le lendemain, & prenoient le nom de justice: cette politique n'étoit pas nouvelle. Heureusement la mort du Duc de Mantoue lui donna d'autres occupations; & ses projets à l'égard des Gênois furent du moins suspendus. Mais il ne négligea pas une occasion qui s'offrit de contribuer à troubler la tranquillité qu'il ne pouvoit leur ravir personnellement.

TABLES

DES NOMS

Contenus dans ce Volume.

A

B

C

D

E

F

G

H

J

L

M

N

O

P

R

S

T

V

U

Fin du Tome Second.

FAUTES A CORRIGER.

pag.	*lig.*		
20.	1.	ourage. *lis.*	ouvrage.
24.	11.	parler.	parier.
61.	19.	n'entrevoyez.	entrevoyez.
80.	5.	si.	se.
85.	8.	le.	la.
117.	22.	invitent.	invite.
119.	26.	en veut.	on veut.
140.	19.	on voyoit.	on voit.
172	8.	soutenoit.	soutenoient.
172.	18.	pousque.	puisque.
196.	20.	& bonne.	& bon ne.
210.	8.	étendre a la.	étendre la.
212.	1.	prêter fidélité.	prêter serment de fidelité.
275.	1.	en firent.	en fit.
300.	24.	la.	le.
311.	25.	s'enfuoit.	s'enfuioit.
320.	7.	nobles.	nouveaux.
336.	26.	de cet.	de cette.
342.	27.	etrangée.	etrange.

